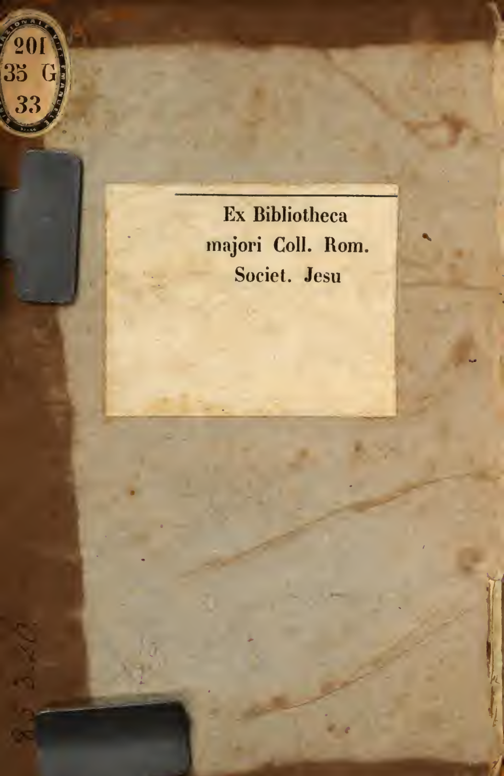



201
35 G
33
Ex Bibliotheca
majori Coll. Rom.
Societ. Jesu

Au R. Père Marchi
du Collège Romain.
l'un des traducteurs,
[illegible] Collombet

HYMNES

DE SYNÉSIUS,

ÉVÊQUE DE PTOLÉMAÏS.



OUVRAGES DES MÊMES AUTEURS.

Histoire civile et religieuse des Lettres latines, au IVe et Ve siècle, par F. Z. Collombet ; 1 vol. in-8°.

Cours de Littérature profane et sacrée, par le même ; 4 vol. in-8°.

Mélodies poétiques de la Jeunesse, avec des notes *Biographiques, historiques et littéraires*, par le même ; 4 vol. in-8°. — Ces volumes renferment des jugements sur les poètes français depuis 1789 jusqu'à nos jours, et des extraits de leurs livres.

Œuvres de Salvien, trad. en français avec le texte en regard, par J. F. Grégoire et F. Z. Collombet ; 2 vol. in-8°.

Œuvres de St. Vincent de Lérins et de saint Eucher de Lyon, trad. en français avec le texte, par les mêmes ; 1 vol. in-8°.

Œuvres de Sidoine Apollinaire, trad. en français avec le texte, par les mêmes, 3 vol. in-8°.

Lettres de saint Jérome, trad. en français avec le texte en regard, par les mêmes ; 5 vol. in-8°. — Le VIe volume des *Œuvres choisie* est sous presse, et renferme les *Vies* de Saints.

Œuvres de sainte Térèse, trad. de l'espagnol en français, par les mêmes ; 3 vol in-12 et in-8°, renfermant les livres ascétiques. — Les autres ouvrages paraîtront en parties détachées.

Vie de sainte Térèse, par F. Z. Collombet ; 1 vol. in 12 et in 8°.

Livre de Marie, mère de Dieu, emprunté aux Pères de l'Eglise, aux orateurs chrétiens, aux poètes grecs, latins, français, italiens, espagnols, anglais et allemands, par Grégoire et Collombet ; 2 vol. in-18.

Etudes sur les Historiens du Lyonnais, par F. Z. Collombet ; 1 vol. in-8° 1re série.

Sous presse :

Poèmes de Florus, diacre de l'Eglise de Lyon, suivis de ceux d'Agobard, évêque de la même ville ;—Pour la première fois réunis et traduits en français, avec une Histoire de la Poésie latine au IXe siècle, par F. Z. Collombet ; 1 vol. in-8°.

LYON. — IMPRIMERIE D'ANTOINE PERISSE,
Imp. de l'Archevêché et du Clergé.

HYMNES
DE SYNÉSIUS,
ÉVÊQUE DE PTOLÉMAÏS,

TRADUITS EN FRANÇAIS AVEC LE GREC EN REGARD,
PRÉCÉDÉS D'UNE ÉTUDE SUR SA VIE ET SES ÉCRITS ;

Accompagnés

D'UN HYMNE AU CHRIST

PAR SAINT CLÉMENT ALEXANDRIN ;

D'UNE VERSION LATINE PAR FR. PORTUS ;

ET SUIVIS

DES HYMNES SACRÉS DE MANZONI,

Traduits en Français avec l'Italien en regard,

Par MM. Grégoire et Collombet.

DEUXIÈME ÉDITION.





LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PERISSE FRÈRES.

Lyon. Paris.

GRANDE RUE MERCIÈRE, N. 33. RUE DU POT-DE-FER-ST-SULPICE, N. 8.

1839.

PROPRIÉTÉ.



Ce volume se rattache à ce que nous avons publié jusqu'ici de traductions des Pères de l'Eglise ; les poésies de Grégoire de Nazianze viendront aussi bientôt se placer à côté des

Hymnes de Synésius, et alors nous aurons mis dans une plus facile circulation ces deux grands poètes des premiers âges du Christianisme.

Il n'existe, en français, qu'une version de Synésius; elle a pour titre : *Les Hymnes de Synese Cyrenean, evesque de Ptolemaide. Traduits du grec en françois, par Iaques de Courtin de Cissé, gentilhomme Percheron;* Paris, Gilles Beys, 1581, in-12, à la suite des *Evvres poétiques* du même auteur. Ce volume est rare; il y en a toutefois un exemplaire à la bibliothèque royale. Comme les poètes du XVI[e] siècle, Courtin de Cissé traduit son modèle en vers à peu près aussi intelligibles que le texte, et il serait malaisé de s'aider en quelque chose de son travail.

Les bibliographes mentionnent les éditions suivantes des hymnes de Synésius.

1553. Edit. de Turnèbe.

1560. Edit. latine de Cornarus, à Bâle.

1567. in-8, Bâle, par les soins de Canter, édition gréco-latine.

1568. in-32, Paris. SYNESII hymni ac GREGORII Nazianzeni

Odæ, græce, nunc primum et cum versione notisque edidit Franciscus Portus. Excudebat H. Stephanus.

1570. Paris, in-8. ΣΥΝΕΣΙΟΥ Κυρηνης Επισκοπου υμνοι δεκα. ΓΡΗΓΟΡΙΟΥ, του Ναζιανζηνου ωδαι τεσσαρες. Προςτεθη ο του ΙΩΑΝΝΟΥ Δαμασκηνου Υμνος εις την θεογονιαν, apud Ioannem Bene-natum. Le grec vient le premier, dans cette édition imprimée en gros caractères d'un bel œil, puis le latin arrive ensuite en plus petits caractères et sur deux colonnes. C'est la version de Portus, quoique rien ne l'indique.

1582. In-16. *Emondi Augerii* Catechismus parvus, hoc est summa doctrinæ catholicæ, græce et latine; accesserunt aliquot hymni et versus Clementis Alexandrini, Gregorii Nazianzeni et Synesii Cyrenensis, græce et latine. Lugd., Ioan. Strutius.

1586. In-8. Synesii Hymni, Gregorii Nazianzeni Odæ, græce. Paris, apud Fed. Morellum.

1586. Edition publiée à Rostoch, suivant D. Ceillier, tom. X, pag. 516.

1590. In-8. S. Gregorii Nazianzeni carmina selecta (*ab Hier. Bruxello S. I. edita*), Cyrilli Alexand. de Plantarum et animarum proprietatibus liber, nunc primum in lucem editus. Synesii Hymni X. Clementis Alexand. Hymnus Romæ; Zanetti.

1599. Edition publiée à Rome, suivant D. Ceillier, *loc cit.*

1603. In-12. Γρηγοριου του Ναζιανζην. του θεολογου ωδαι τινες και ταλλα τινα. Gregorii Nazianz. theologi Odæ aliquot et quædam, omnia sedulo recognita et notis quibusdam illustrata. Græce et latine. Cum Synesii Hymnis. Turnoni.

1603. In-12. ΣΥΝΕΣΙΟΥ του Κυρηναιου του Επισκοπου Πτολ. εν διαφοροις μελεσι, και ΓΡΗΓΟΡΙΟΥ του Ναζιανζηνου του Θεολογου ωδαι τινες και ταλλα τινα. Synesii Cyrenæi Episcopi Ptol. Hymni vario genere versuum conditi. Item Gregorii Nazianzeni Theologi Odæ aliquot et quædam, omnia sedulo recognita et notis quibusdam non pœnitendis illustrata. Græce et latine. Turnoni.

612. In-fol. ΣΥΝΕΣΙΟΥ επισκοπου Κυρηνης απαντα τα ευρισκομενα. Synesii episcopi Cyrenes opera quæ extant omnia, græce ac latine nunc primum conjunctim edita, interprete Dionysio Petavio; Lutetiæ, ex officina Nivelliana, sumpt. Seb. Cramoisy, 1612, in-fol.

La bibliothèque de Lyon possède deux exemplaires de cette édition, mais l'un des deux porte le nom du libraire Drouart, et se trouve imprimé sur un papier de moindre qualité.

Quoiqu'on ne le dise pas, la version des hymnes est celle de Portus. Nous avions écrit, dans notre première édition, que ce travail était du P. Pétau; Dom Ceillier y a été pris comme nous, car il transcrit ce passage de Vindret : « Infinita sunt quæ peccavit Petavius in Synesio vertendo, præsertim in hymnis. » *De vita functorum statu*,

pag. 42. Dans l'édition de 1633, on a mis le nom de Portus.

1614. In-fol. Synesii Cyrenæi Hymni. Græce et latine.— Inter Poetas Græcorum; Genev. tom. III, pag. 162 et sqq.

1618. In-12. Synesii Cyrenæi hymni, Gregorii Nazianzeni Odæ, græce latine, Fr. Porti interpretatione recognita. Paris, apud Th. Morellum.

1633. In-fol. Edition du P. Pétau; Lut. Paris, sumpt. Seb. Cramoisy, 1633, in-fol.

1640. In-fol. même édition. D. Ceillier, *loc. sit.*

1677. In-fol. Dans la Bibliothèque des Pères; Lyon, Anisson, 1676, in-fol. tom. VI, pag. 67 et sqq.

1786. In-8. Synesius fünfter Hymnus, übersetzt und erlaütert von E. F. K. Rosenmüller. Leipz. — Interpres, qui versioni suæ addidit orationem græcam, præmisit commentationem de Synesii vita et scriptis. Hoffmanni *Lexicon bibliographicum*. tom. III, pag. 654.

1836. In-8. Hymnes de Synésius, évêque de Ptolémaïs, traduits du grec en français, avec le texte en regard, par J.-F. Grégoire et F.-Z. Collombet; précédés d'une notice sur Synésius par M. Villemain; Paris et Lyon, Perisse frères; impr. de Rossary, 1836, in-8.

1825. ΑΛΚΑΙΟΣ ΣΑΠΦΩ ΣΙΜΩΝΙΔΗΣ ΣΥΝΕΣΙΟΣ ΛΥΡΙΚΟΙ ΔΙΑΦΟΡΟΙ. Lyrici Græci, curante Io. Fr. Boissonade. Parisiis, apud Lefevre, 1825, in-18.

1836. In-18. Hymnes de Synésius, texte grec; Paris. J. Delalain, 1836, in-18.

1839. In-18. ΤΑ ΕΚΛΕΚΤΑ των ιερων ποιηματων του αγιου Γρηγοριου του Ναζιανζηνου, ΣΥΝΕΣΙΟΥ, Κλημεντος, κ. τ. λ. — Choix de poésies religieuses de S. Grégoire de Nazianze, Synésius, S. Clément, etc. avec notices, analyses, notes, etc. publié par G.-B. Darolles; Toulouse, Pradel, 1839, in-18. Ce recueil étant destiné à la jeunesse, on n'a pris des Hymnes de Synésius que les endroits qui ne sont pas empreints de ses idées platoniciennes.

Je lis dans la Vie de Pierre Boissat, par Nicolas Chorier, que Boissat avait fait une traduction des Hymnes de Synésius : « Synesii Cyrænarum (lis. Cyrænorum) episcopi, hymnos e græco gallice vertit, et commentariis illustravit doctis et laboriosis. » *De Petri Boessatii Vita amicisque litteratis libri duo;* Gratianopoli, apud Fr. Provensal, 1680, in-12, pag. 66. Cette traduction et ces commentaires ont-ils été imprimés? Voilà ce que Chorier ne dit pas, et ce qui n'est pas probable non plus.

En publiant cette deuxième édition de Synésius, nous avons retouché quelques endroits de notre version, et nous avons suivi, comme précédemment, le texte que notre

grand helléniste, M. Boissonade, publia, en 1825, dans son volume des *Lyrici Græci*; Le Synésius moderne, plus complet que celui du P. Pétau tient une grande place dans ce recueil, et va de la page 97 à la 161. M. Boissonade avait bien voulu revoir alors nos épreuves, c'est-à-dire nous communiquer avec une rare bienveillance d'abondantes et précieuses remarques, dont nous fîmes notre profit, et qui sont pour nous une garantie. Qu'il daigne trouver ici l'expression de notre vive reconnaissance!

Aux *Hymnes* de Synésius nous avons ajouté un hymne de saint Clément d'Alexandrie, hymne d'une haute importance, et qui se trouve imprimé à la suite de plusieurs éditions de notre auteur. Nous avons suivi le texte publié récemment en Allemagne, par M. Ferdinand Piper, et enrichi de savantes scholies. Le petit in-8° de M. Piper a pour titre : *Titi Flavii Clementis Hymnus in Christum Salvatorem. Severi Sancti Endelechii carmen Bucolicum de mortibus Boum edidit vertit, illustravit Ferdinandus Piper*; Gottingæ, Douerlich; 1835.

Un ancien éditeur disait, en parlant de l'Hymne de saint Clément : « Quin etiam Cle-

mentis Alexandrini hymnum satis insignem, quoniam ejusdem est et generis et carminis, ad finem velut επιμετρον adjecimus. » C'est la raison aussi pour laquelle nous mettons à la fin de cet ouvrage l'Hymne de saint Clément.

Enfin, nous avons remplacé par une longue étude sur la vie et sur les écrits de Synésius la brillante, mais incomplète notice de M. Villemain.



Étude sur la Vie

et sur les Écrits

DE SYNÉSIUS.

Le IVe siècle est une des grandes et solennelles époques de l'Église, qui brillait alors de la double auréole du savoir et des vertus. Elle eut une physionomie bien spéciale, suivant les lieux et les hommes; cette variété même jette dans ses annales un saisissant intérêt et une puissante vie. Sous le ciel oriental, aux rives du Bosphore, dans la docte cité d'Athènes, le long des sinueuses côtes d'Ionie, elle fit entendre au monde ravi les sacrées inspirations de la muse antique, l'harmonieuse voix de ses orateurs, la brillante parole de ses écrivains. C'était la Grèce toujours, c'était encore la molle Asie, mais l'Asie et la Grèce changées par les enseignements d'un sublime Platon descendu des cieux. Les oracles du lac de Tibériade et de la Galilée réveillaient

les échos endormis du cap Sunium, tandisque Bouche-d'Or commentait au peuple de Byzance les Epîtres de Paul, qu'il répétait avec amour ce grec à demi barbare, lui si poli, ou bien qu'il jetait au milieu des factions de l'hippodrome ses vives apostrophes, ses ardentes métaphores, et que le chemin de l'exil ne pouvait comprimer sa généreuse éloquence. Alors aussi c'était le jour des deux Basiles, ces rois de la parole ; c'était le jour de Grégoire de Nysse, heureux frère du grand Basile ; c'était celui de Grégoire de Nazianze, ame rêveuse et malade de mélancolie en face des tristesses humaines. Tous ces nobles amis, zélés pasteurs des peuples, devenaient l'ornement et l'appui des lettres, qu'ils ne séparèrent jamais de leur sainte mission. A eux seuls ils remuaient le monde, et savaient contrebalancer en faveur du pauvre et de l'opprimé le terrible ascendant de la puissance séculière. Ces nouveaux Sages prêchaient sans artifice comme sans crainte la doctrine du Maître, coulaient dans un silence occupé une vie simple et grave, attendant qu'il fallût apparaître au milieu des peuples, pour les instruire et les consoler, ou bien s'offrir aux yeux du monde, pour défendre leurs enseignements et leurs actes.

Le paganisme, qui se mourait d'impuissance et qui serrait autour de lui ses derniers protecteurs, opposait vainement aux Pères de l'Eglise l'éloquence fleurie de ses Libanius ; l'heure était venue, et Grégoire de Nazianze, qui le savait, se montra jaloux de leur disputer jusqu'à la gloire de la proie. Abreuvé aux sources antiques, il n'en avait pas rapporté néanmoins ce culte idolâtre qui s'est prolongé si long-temps à travers le monde chrétien. Il chantait, et pour la jeunesse principalement; il chantait, afin de lui montrer que la vraie poésie se trouve ailleurs qu'au fond des fables païennes, et qu'il vient des cimes du Carmel de tout autres inspirations que du haut du Parnasse. Il pensait aussi que, attirées par l'harmonie du langage, les ames goûteraient mieux la sévère beauté de la doctrine chré-

tienne. Retiré dans sa solitude d'Arianze, il confiait à un brillant poème les pieux et tendres secrets de toute sa vie; il célébrait sur sa lyre, avec une docte fidélité, les graves enseignements de la foi, s'élevait à Dieu par des hymnes d'amour, se repliait ensuite sur lui-même et interrogeait les tristes mystères d'ici-bas. Or, cette pauvre ame en peine se brisait contre ces douloureuses pensées, et la nature joyeuse qu'elle aimait à contempler, qu'elle se plaisait à reproduire dans ses hymnes, n'avait pas de quoi combler ses vastes désirs. Grégoire alors soupirait ainsi sa plaintive méditation :

« Hier, abattu par mes tristesses, éloigné de tous les hommes, j'étais assis dans un bois ombreux, et dévorais mon ame, car, au milieu des souffrances, le remède que j'aime c'est de converser en secret avec mon cœur. L'air bruissait avec les oiseaux chanteurs, qui, perchés sur les rameaux, charmaient par un doux concert mon ame grandement attristée. Cependant, du haut des arbres, les cigales à la poitrine harmonieuse, ces amies du soleil, remplissaient de leurs cris sonores le bois tout entier, tandis qu'une onde fraiche, qui doucement coulait à travers l'humide forêt, venait baigner mes pieds. Et moi, déchiré toujours par les plus vives peines, j'étais insensible à toutes ces choses, car le cœur, lorsqu'il est inondé d'amertume, ne veut pas s'ouvrir aux douces impressions. Mon esprit donc, emporté dans des tourbillons de sentiments, soutenait la lutte de ces pensers contraires :

» Qu'ai-je été? Que suis-je? Que dois-je être? Je ne le vois point clairement, et de plus sages que moi ne le savent pas davantage. Enveloppé de ténèbres de tous côtés[1], j'erre sans avoir rien, pas même le songe de ce que je désire. Ils rampent sur la terre, et sont tous vagabonds ceux qu'enveloppe le sombre nuage d'une chair grossière ; il est plus sage que moi celui qui plus que les autres est abusé par le verbeux mensonge de son cœur.

« Je suis, dis-moi quelle chose? Une portion de moi-même s'en est allée; je ne suis plus ce que j'étais; je serai autre encore, si toutefois je suis. Rien de stable; je suis le courant de ce ruisseau troublé, qui toujours coule sans s'arrêter jamais. Que penses-tu que je sois de ces trois choses? Dis-moi ce que je te parais être le plus, et, bien que je me trouve ici, regarde que je ne fuie loin de toi. Le fleuve que tu as une fois passé, tu ne le passeras pas une seconde fois, et tu ne verras pas de nouveau l'homme que tu as vu déjà.

» J'étais d'abord dans la chair de mon père, ensuite ma mère me reçut, formé ainsi de l'un et de l'autre.

» Ensuite, je devins une chair indigeste, qui n'a rien de l'homme; une hideur informe, sans raison, sans pensée, ayant ma mère pour tombeau.

» Deux fois ensevelis, nous vivons dans la corruption; la vie que je parcours, c'est, je le vois, la perte de mes années, car elle me verse la pernicieuse vieillesse. Que si là-bas une éternité doit, comme on le dit, me recevoir, réponds, est-ce que la vie n'est pas la mort, ou la mort une vie, autrement que tu ne penses? »

Dans les tumultueux élans de son inquiète curiosité, le poète continue d'interroger notre double et mystérieuse nature, il dit :

« Mon ame, qui es-tu? d'où viens-tu? qu'es-tu? Qui donc t'a condamnée à promener un cadavre? qui donc t'a enlacée dans les pénibles liens de la vie, toi qui t'affaisses toujours vers la terre? Comment as-tu été unie, souffle, à l'épaisse matière; esprit, à la chair; substance légère, à un pesant fardeau, car ces choses se combattent entre elles?

» Si tu es née à la vie en même temps que le corps, oh! quelle union depuis long-temps fatale pour moi!

» Je suis l'image de Dieu, et j'ai été fait le fils de la honte; je rougis d'avoir la corruption pour mère de ma gloire.

» Homme aujourd'hui, je suis bientôt non plus homme,

mais poussière. Voilà les dernières espérances. Si tu es quel que chose de céleste, qui es-tu ? d'où viens-tu ? je désire le savoir ; enseigne-le-moi.

» Si tu es un souffle et un présent de Dieu, comme tu le penses, rejette le vice, et je te croirai, car il ne convient pas qu'étant née de celui qui est pur, tu aies la moindre tache. »

Au milieu de ces incertitudes, tout-à-coup le poète s'arrête effrayé; il blâme et rétracte ses paroles; il se prosterne devant la Trinité qu'il adore, et il dit :

« Maintenant ténèbres, mais ensuite lumière, tu connaîtras, tout, soit en voyant Dieu, soit en étant dévoré par le feu. »

On aura pu remarquer la gracieuse et mélancolique exposition de ce poème, où les tons suaves et découragés rappellent si bien ces paroles d'une frappante analogie :

Mais à tous ces tableaux mon ame indifférente
N'éprouve devant eux ni charme ni transport (1).

Αὐτὰρ ἔγωγε
Τώς ἐχόμην κρατερῶς ἄλγεως ὡς ἐχόμην.

Merveilleuse ressemblance, en vérité ! poésies sœurs l'une de l'autre ! chastes et suaves amies qui se donnent gracieusement la main !

Quand Grégoire de Nazianze avait à parler à des femmes du monde, voici quel aimable et pieux langage il savait leur tenir. Olympias, noble et illustre dame, venait de passer sous les lois d'un époux; Grégoire lui écrivit, à cette occasion, un admirable poème.

« Ma fille, je t'envoie aussi mon présent de noces, moi Grégoire, et ce sont de tendres conseils, ce qu'un père a de meilleur. L'or mêlé aux pierres précieuses n'est point pour

(1) Lamartine, *Méditations*.

la femme une parure, ô mon Olympias, et ce n'en est pas une non plus que d'ensevelir une royale figure sous des couleurs étudiées, flatteur enlaidissement, ni de placer sur un autre visage un visage pernicieux.

» A d'autres femmes les vêtements empourprés, dorés, transparents, splendides, à ces femmes qui n'ont pas pour ornement l'éclat d'une vie sainte; mais à toi le souci de la pudeur et de cette beauté dont les yeux intérieurs s'émerveillent, car, pour une femme embellie d'une glorieuse renommée, les mœurs honnêtes sont comme une rare fleur, debout sur sa tige inébranlable.

» Honore Dieu d'abord, ensuite ton mari, cet œil de ta vie, ce conseiller de ta pensée. A lui seul ton amour, en lui seul la joie de ton cœur, et cela d'autant plus qu'il te chérira d'une ardeur plus vive, et que, sous les liens de la concorde, il sera épris d'une affection plus inaltérable. N'use point avec lui de tout l'abandon que provoque la tendresse d'un époux, mais n'en montre que ce qu'il convient, car toutes choses ont leur satiété; toutes choses, sans doute, ont leur satiété, mais l'amour ne devrait pas avoir la sienne.

» Tu es femme, ne te donne point les airs de l'homme. N'affiche point l'éclat de ta naissance, ne t'enorgueillis point de la splendeur des vêtements, n'étale point une vaniteuse sagesse; la sagesse pour toi, c'est de te plier aux lois du mariage, car le lien qui unit vos deux vies vous a rendu toutes choses communes.

» Cède à ton époux, dans sa colère; soulage-le, dans ses peines; prodigue les douces paroles, les sages conseils. Un prudent gardien n'endort pas avec la violence le courroux du lion qui s'exhale en rugissements entrecoupés; il le dompte, au contraire, avec une main caressante, avec un son de voix flatteur.

» Ne va pas, quelle que soit ton émotion, lui reprocher une perte d'argent, car il est pour toi le plus riche trésor; — une entreprise sans succès, car cela ne convient pas, le

démon plus d'une fois déconcertant les plus sages projets; — un défaut de courage, car le glaive est au fort.

» Ne va pas louer un homme qu'il n'aime point, et, sous des paroles indirectes, garde-toi de censurer ainsi ton époux, car la simplesse de mœurs sied aux ames nobles, aux hommes comme aux femmes, mais aux femmes surtout.

» Partage avec lui et les joies et les douleurs, partage encore les soucis, car voilà ce qui élève une maison. Que la prudence devienne ton apanage, que la force soit celui de ton époux. S'il est affligé, même légèrement, afflige-toi avec lui, car c'est un doux remède à la douleur que celui qui vient de l'affection. Hâte-toi, par un visage serein, de dissiper les ennuis de son ame; une épouse est à l'époux battu de sollicitudes un port favorable et sûr.

» Aie souci d'avoir en tes mains la navette et la laine, prends plaisir à méditer les divines paroles; laisse à ton époux les affaires du dehors. Franchis rarement le seuil de ta maison; ne va point à ces réjouissances tumultueuses, ni à ces indécentes réunions qui dépouillent de sa rougeur un front même chaste, et où les regards provoquent les regards. La pudeur bannie donne libre accès à tous les vices.

» Je veux que, avec de sages compagnes, tu fréquentes de saintes assemblées, pour en rapporter quelque parole pieuse, qui, se gravant dans ton cœur, y détruise le mal, et y affermisse le bien.

» Que ta maison soit pour toi la cité et les jardins publics, en sorte que tu ne sois vue de personne, si ce n'est de parents vertueux, ou de prêtres, ou de vieillards que leur âge place au-dessus de la jeunesse. Ne fréquente pas ces femmes à la tête haute et aux airs mondains, ni les personnes même pieuses, que tu honores beaucoup, mais que ton mari éloigne de sa maison. Qui donc pourrait te devenir aussi utile qu'un bon époux, si tu l'aimes vivement,

lui seul? Nourris des pensées élevées, mais non point orgueilleuses. Je loue les femmes qui vivent ignorées des hommes. Ne hante ni ces festins de noces, ni ces repas de naissance où l'on boit, où l'on danse, où l'on rit, et où l'on respire une messéante gaîté ; car, de même qu'un rayon du soleil amollit bien vite la cire, de même tout cela ne fait qu'énerver les cœurs les plus chastes.

» Ne célèbre de festins dans ta maison, ni en la présence, ni en l'absence de ton époux ; un ventre qui sait garder certaine mesure peut maîtriser les fougueux appétits de la chair ; je redoute un estomac qui n'a point de portes, et un mari le redoute aussi. Que jamais de voluptueux bondissements, ou des accès de convulsive colère ne fassent tressaillir tes joues, car si de telles choses sont un opprobre chez les hommes, elles le sont principalement pour les femmes, et décomposent les traits du visage.

» Que le double ornement de tes oreilles soit d'admettre les bonnes paroles, et d'opposer aux mauvaises la clef de l'ame ; car, ouverte ou fermée, l'ouïe doit être chaste.

» Répands sur ton époux une virginale rougeur par tes pudiques regards, et les hommes qui te considèrent fais-les rougir, en ayant des yeux voilés et un front baissé vers la terre. Si ta langue n'a pas de frein, tu deviendras odieuse à ton époux ; souvent une langue effrénée prête à l'innocence les couleurs du vice. Mieux vaut retenir la parole appelée et attendue, que de la jeter inopportune et indiscrète. Fais toujours désirer la tienne.

» Une démarche hautaine accuse peu de modestie, car les pas ont aussi leur lubricité. Ecoute un conseil encore, c'est qu'il faut ne pas te laisser emporter aux désirs indomptés de la chair, ni vaquer en tout temps à l'œuvre conjugale. Engage ton époux à tenir compte des jours de fêtes, car il est juste que l'image du grand Dieu se conforme aux préceptes célestes ; et si le Verbe éternel, subvenant à l'ouvrage de ses mains, a institué pour notre espèce la loi sa-

crée du mariage, c'est afin que, les uns s'en allant et les autres arrivant, la vie humaine, cette noble race, continue son cours, pareille à un fleuve, et retrouve dans les naissances tout ce qu'elle perd dans la mort.

» Mais pourquoi m'arrêter à ces minutieux détails? Je sais où tu rencontreras des conseils meilleurs que les miens, car près de toi se trouve l'aimable Théodosis. Qu'elle soit le modèle vivant de tes actions et de tes paroles, cette rivale de Chiron, cette pieuse institutrice des jeunes vierges, elle qui te reçut des mains de ton père, et qui te façonna aux mœurs honnêtes ; cette sœur d'Amphiloque, l'irréprochable pontife que j'ai envoyé à Dieu avec la chaste Thécla, comme un puissant messager de vérité et un objet de gloire pour moi.

» Si ma vieillesse t'a donné quelque sage leçon, je veux que tu la repasses dans le fond de ton ame.

» Voilà quel présent de noces je te donne. Si tu désires quelque chose encore, eh ! bien, puisses-tu, semblable à la vigne féconde, te voir entourée de nombreux rejetons, afin qu'il y ait plus de voix à chanter des hymnes au grand Dieu, de qui nous fûmes engendrés, et vers lequel nous nous acheminons, au sortir de la vie ! »

Plus loin, au-delà de l'Euphrate, un diacre d'Edesse, qui recélait dans sa religieuse solitude les trésors d'une sombre poésie, et les épanchait parfois en larges torrents, saint Ephrem, composait des hymnes que les Eglises de Syrie chantent encore aujourd'hui dans leurs offices des morts (1). Cette ame ardente et mélancolique se trouvait constamment aux prises avec les tristes pensées de la fin dernière, et se brisait sous l'appréhension du jugement de Dieu. Saint Ephrem pleurait ses amis trépassés et célébrait leurs vertus, mais c'était toujours pour en revenir à ses lugubres préoc-

(1) Assemani, *Bibliotheca orientalis*, tom. I, pag. 60. — *Sancti Ephraem Opera*, tom. III, pag. XX. édit. de Rome.

cupations, et pour faire retentir la fatale trompette. On dirait l'ange de la mort, tant il se plaît à remuer des ruines, à étaler le néant de l'homme, la vanité du monde, la brièveté de la vie, et cela dans ses discours aussi bien que dans ses hymnes funèbres. Il excelle à communiquer l'effroi qui l'agite, et sa parole terrorifiante n'en est pas moins entraînante de chaleur et d'onction.

Ce qui d'abord peut-être fournit à saint Ephrem l'occasion de faire vibrer les cordes de la lyre, ce fut le zèle religieux. Harmonius, fils de Bardésanes, avait jadis composé des cantiques où le venin de l'erreur se trouvait habilement déguisé sous les fleurs du langage, et se glissait ainsi au cœur des fidèles. Saint Ephrem comprit qu'en dérobant à Harmonius le mode sur lequel il avait chanté, et en demandant à la muse des hymnes qui fussent avoués par l'orthodoxie, il réparerait le mal qu'avait pu faire un hérétique, puis offrirait aux ames chrétiennes un remède agréable et salutaire. Il en fut ainsi, et les cantiques d'Ephrem, comme l'atteste Théodoret, contribuèrent à la joie et à l'éclat des solennités célébrées en l'honneur des martyrs (1). Le poète recourait indifféremment à un mètre de trois, de cinq, de sept et de dix syllabes (2). Comme il savait que la musique et le chant exerçaient un puissant empire sur l'esprit des habitants d'Edesse, il voulut par là aussi les arracher aux profanes pompes, forma des chœurs de jeunes filles, qui vouaient à Dieu leur virginité, et leur fit célébrer dans ses sublimes odes la Nativité, le Baptême, le Jeûne, la Passion, la Résurrection, l'Ascension du Christ, les autres mystères de la foi, les Martyrs, la Pénitence et les Morts. Quand, aux jours du Seigneur et aux solennités saintes, les hymnes d'Ephrem retentissaient à l'église, il apparaissait au milieu des chœurs mélodieux, et, modérateur suprême de cette

(1) Theodoret; *Hist. Eccl.* IV, 29. — Sozomen. III, 16. — Assemani, *oc. cit.* tom. I, pag. 48.

(2) Assemani, *ibid.* pag. 61.

large harmonie, enseignait les modes sacrés, gagnant ainsi l'amour et l'admiration de ses concitoyens, tandis qu'il confondait ses adversaires. Un jour qu'il parlait au peuple : « Nous autres, dit-il, nous ne mettons point notre espé» rance dans les Sept (1), auxquels croit Bardésanes (3).»

Les *Nécrosimes*, ou *Canons funèbres* de saint Ephrem respirent une émouvante tristesse, dont il nous est difficile, à nous, de connaître toute la profondeur, puisque nous avons le malheur de n'en juger que d'après une version latine faite sur le syriaque. Mais encore ces sons affaiblis gardent-ils une force native que l'on sent partout à travers des élégies où il pleure le trépas des petits enfants, des jeunes femmes, des cénobites, des clercs, des diacres, des prêtres, des évêques. Que de larmes sur ces gracieuses fleurs que le souffle de la mort a flétries avant le temps! Que de regrets et de tendres adieux il met aux lèvres de cette pauvre mère, inutilement redemandée par une famille en deuil! Comme il dépose pieusement au sommeil de la tombe ces rigides cénobites, parfum de la solitude ; ces vertueux lévites, ce vénérables pontifes, lis embaumés du temple ! Ecoutez cet incessant dialogue entre la vie et le trépas, entre la crainte et l'espérance ! A cette juste appréhension du sombre chemin qu'il faut aborder, voyez quelles consolantes paroles il oppose !

« Père très saint, nous te souhaitons, à toi qui vas t'en aller, tout ce qui te peut être prospère et bon, et nous avons l'espoir que ton Seigneur te rendra heureux dans cette réunion de tous les biens.

— Voilà que je m'achemine pour un voyage lointain et par là même périlleux ; venez donc, frères, et, à mesure que j'entre dans la route, accompagnez-moi de vos prières, afin que j'arrive à un heureux terme.

(1) Il s'agit des *Sept Cieux*, doctrine que Bardésanes avait puisée dans le Valentinianisme.

(2) Assemani, *loc*, *cit*. pag. 47.

— Garde-toi, ô Père, d'appréhender les dangers au point d'oublier que tes bonnes œuvres te précéderont, pendant que tu te hâteras d'arriver devant le Seigneur.

— Mes œuvres sont connues de Dieu, que j'ai offensé, et je tremble en songeant à la peine que m'infligera ce souverain Juge.

— Mais le Seigneur connait aussi les secrètes pensées de ton cœur, ton amour pour lui, amour en vertu duquel il se complait merveilleusement en toi, qui toujours as pleinement et parfaitement accompli ses ordres.

— Oh! jamais il n'arrivera que mon esprit se rassure lui-même, ni s'affranchisse de cette crainte du jugement, car il est persuadé que là bas il n'y aura pour les méchants aucune indulgence, aucun pardon.

— Au contraire, bienheureux Père, le Seigneur te réserve le royaume promis aux justes, et récompensera de la sorte ton amour pour lui. Confiance donc, tu vas passer à un nouveau genre de vie.

—Voilà qu'exilé, indigent, dénué de tout, je m'en vais de ce monde, sans qu'il m'ait servi à rien de vivre, puisque la vie ne m'a valu que mes péchés.

— Tu dois être dans un calme parfait, ô Père ; tu te retires des choses humaines, tranquille et paisible ; autre Moïse que tu es; une seule chose te reste à faire, c'est de prier sans cesse pour notre peuple.

—Hélas! la vérité l'emporte, et ce n'est point une vaine sollicitude que celle qu'excite la crainte d'un juge qui assied ses jugements non point sur le crédit ou sur la richesse, mais sur une juste sévérité.

— Cherche plutôt de sinistres présages pour qui a nié la foi et a renoncé Jésus-Christ, mais nous devons t'appeler heureux, et te prédire toutes sortes de bonheurs, à toi qui as observé les lois et les commandements de Dieu.

— De grâce, mes frères, n'allez point contre mes ap-

préhensions ; elle a frappé mes oreilles cette terrible trompette dont le son fait trembler l'univers entier.

— Nous te souhaitons une meilleure destinée, et nous espérons que, à la grande résurrection des morts, les anges te placeront à la droite du juge, car nous en prenons la persuasion dans ta vie exempte de vices, et qui s'est écoulée sans tache ; dans ton abstinence, dans ta piété, dans ta religion, dans ta généreuse libéralité envers les indigents. Voilà pourquoi nous nous affligeons en te perdant, pourquoi nous pleurons ta mort, toutes les fois que nous revient à la mémoire ton nom, vénérable Père. Autrement, il n'y aurait pas de cause pour que nous fussions si attristés de ta mort; car les justes, eux qui sont en possession d'une béatitude sans fin, mèneront une vie bienheureuse dans leurs corps qu'ils reprendront. Ton Seigneur, ô Père, lui dans la foi et dans les préceptes duquel tu as vécu, usera envers toi de sa clémence, puisqu'il te fit pasteur et pontife de son troupeau.

— Miséricordieux Jésus, mon asile et mon refuge, sauve-moi du châtiment que j'ai mérité, et réjouis-moi des clartés de ta lumière.

— Oui, Jésus exaucera tes vœux, et à toi qui l'aimas, à toi qui observas ses préceptes, il rendra au centuple la récompense de tes travaux. On réserve à ceux qui mènent une vie chaste et intègre la couronne de gloire que les justes mettront sur leurs têtes, en chantant au Dieu rémunérateur un hymne de louange, quand ils auront repris leurs corps ranimés. Ainsi donc, ô Père, aie confiance ; voilà quelle récompense est réservée à ta vie pure ; nulle doute que, mêlé aux justes, tu ne doives mener dans toute l'éternité la vie la plus heureuse.

— Que le Seigneur, je l'en supplie, exauce vos vœux, mais toutefois je vous conjure, pères et frères très-chers,

de ne m'oublier jamais, lorsque vous prierez Dieu pour le salut de tous (1). »

L'Eglise occidentale était représentée, à cette même époque, par des hommes qui imprimaient le mouvement au monde religieux, et qui surent le dominer si bien qu'ils en sont restés comme la plus haute expression et les éternels représentants. Chose étrange! ces puissants génies qui guidaient la chrétienté, qui en épiaient les besoins et en surveillaient la marche, qui échangeaient entre eux des lettres fréquentes, qui concouraient à un même but par des natures diverses, avaient été jetés par le hasard de la naissance à une grande distance les uns des autres.

Sorti des âpres confins de la Pannonie et de la Dalmatie, Jérome était allé abriter dans l'isolement de sa cellule Bethléémitique les turbulentes ardeurs de son ame, et de là, attentif aux destinées de l'empire romain sur son penchant, instruisait la noble descendance des Fabius, des Paul-Emile, consolait poétiquement ces délicates et opulentes matrones que le glaive barbare avait expulsées de l'Italie; se mêlait incessamment aux luttes de l'Eglise; assistait à tous les débats théologiques; signalait les écueils et de la voix et du geste; traduisait et commentait les Ecritures; rappelait la mémoire de ses plus glorieux prédécesseurs dans la foi, et achevait, sous les rigueurs de la pénitence, une vie commencée au milieu des délices de Rome. Simple prêtre, il mérita de devenir souvent le conseiller des évêques, et d'être partout entendu du fond de sa grotte.

Augustin, plus actif encore et plus grand, lui dont le regard d'aigle s'étendit à toutes les questions débattues, composait ces nombreux ouvages qui versaient à flots sur le monde les trésors de sa doctrine (2). Qu'y eut-il d'étranger à ce Bossuet

(1) *Sancti Ephraem Opp.* tom. III, pag. 269, *Canon* XXI.

(2) Flumina librorum mundum effluxere per omnem. S. Prosperi, *de Ingratis*, Carm.

africain ? Il porta la lumière dans les questions les plus abstraites ; il créa tout un langage théologique ; fut orateur et poète, poète à un haut degré, car il écrivit le livre des *Confessions*, étonnant récit des luttes de son ame, vaste et sublime étude psychologique, où il n'avait pas eu de devancier, et où il jeta de si ravissantes peintures. L'Eglise d'Afrique, longtemps dotée de rudes et vigoureux athlètes, retrempés dans la brûlante âpreté de son climat, dut être singulièrement fière de son Augustin, elle qui avait déjà Tertullien et l'Evêque de Carthage.

Saint Ambroise, à qui l'Eglise devait le fils de Monique, brillait alors sur le siége de Médiolanum, et défendait contre l'impératrice Justine les droits des orthodoxes ; reprochait à Théodose les affreuses tueries de Thessalonique ; pleurait sur les funérailles des princes. Il sut encore, au milieu d'une vie si occupée, composer de nombreux écrits où éclatent de grandes beautés, et plaider avec la plume la cause sacrée qu'il plaidait avec la parole. Malgré son énergie, saint Ambroise avait dans l'ame assez de douceur et de bonté pour qu'on ait prononcé son nom plus d'une fois à côté de celui de Fénelon.

Un autre grand pontife de ces temps-là, saint Paulin, que le midi des Gaules avait d'abord possédé, vivait en Italie, à Nola, et, quoique dans un cercle plus rétréci et avec des forces moindres, exerçait une influence assez large pour compléter cet imposant quatuorvirat. Ces deux Eglises, sœurs d'origine et d'union, rivales de science et de sainteté, l'Eglise occidentale et l'Eglise orientale diffèrent profondément l'une de l'autre dans leur aspect universel, comme dans la nature particulière de leurs guides et de leurs défenseurs. En orient, pays des méditations calmes et solitaires, il y a plus de tranquille philosophie, de mysticisme rêveur ; on se ressouvient de Platon et d'Homère. En occident, c'est autre chose ; la polémique religieuse l'emporte, mais une polémique sévère, brusque et sèche, quand elle n'est pas violente. Il y a néan-

et l'allure ; se rapprochant des larges proportions de l'ode antique, et mêlant le drame au récit, il sut faire une œuvre originale, plus splendide et plus ample que n'a été celle de ses successeurs. J'aime assurément la verve poétique, le chaleureux enthousiasme de Santeul ; j'admirerai toujours sa strophe pure et belle; toujours aussi la mélodieuse onction de Coffin parlera à mon cœur ; mais en reconnaissant le mérite de ces petites odes arrangées avec une docte symétrie, je regrette l'absence de qualités plus précieuses, et dont Prudentius avait sûrement l'instinct.

Il nous reste de lui, en tête de son livre *des Couronnes*, une pièce lyrique, la seule où il parle un peu longuement de lui-même ; ce morceau d'inspiration triste et grave, dénote un véritable poète, un homme chez qui abondaient la chaleur et le sentiment. On en pourra juger.

« Déjà, si je ne me trompe, j'ai vécu cinquante ans, et voici encore qu'il s'écoule une septième année, depuis que je jouis de la vue du soleil.

» Le terme approche, et déjà Dieu hâte le jour voisin de la vieillesse. Qu'ai-je fait d'utile, moi, dans un si grand espace de temps ?

» Mon jeune âge pleura sous les férules retentissantes ; la toge virile, me trouvant bientôt infecté de vices et rempli de crimes, vint m'apprendre à proférer le mensonge.

» Alors, une funeste lascivité, une licence effrénée, — j'ai honte, hélas ! et douleur de le rappeler, — flétrirent ma jeunesse avec les souillures du péché.

» Les 'querelles du Forum agitèrent ensuite l'ardeur de mon esprit, et un désir immodéré de triompher me causa de tristes catastrophes.

» Deux fois je gouvernai de nobles cités, et fus l'interprète des lois ; je rendis la justice aux bons, j'épouvantai les méchants.

» Enfin la bonté du prince daigna m'élever à un haut grade militaire, et me placer au premier rang à côté de lui.

» Pendant qu'une vie fugitive a amené tout cela, les cheveux blancs ont paru tout-à-coup sur ma tête de vieillard, et m'ont fait souvenir du vieux consul Salia, sous lequel je vis le jour. Depuis lors, il s'est écoulé bien des hivers, et, après les froids, bien souvent les près se sont couverts de roses ; la blancheur de ma tête en est la preuve.

» Est-ce que, au trépas de la chair, ces faveurs ou ces coups de la fortune serviront de quelqne chose, quand la mort déjà aura détruit tout ce que je fus jadis ?

» On pourra bien me dire : — Oh! qui que tu sois, ton ame a perdu ce monde qu'elle adora; ce ne sont point des choses de Dieu, ces objets de son amour, qui te possèderont maintenant. —

» Eh! bien donc, puisque le terme est là, que mon ame pécheresse renonce à sa folie; que de la voix au moins elle loue Dieu, si elle ne peut le louer par ses vertus.

» Qu'elle occupe ses jours à chanter des hymnes; qu'elle ne laisse passer aucune nuit sans louer le Seigneur; qu'elle lutte contre les hérésies; qu'elle explique la foi catholique ;

» Qu'elle foule aux pieds les rites des Gentils; qu'elle porte un coup fatal à tes idoles, ô cité de Rome; qu'elle voue ses chants aux martyrs; qu'elle célèbre les Apôtres.

» Tandis que j'écris ou que je parle ainsi, plût à Dieu que, dégagé des liens du corps, je pusse librement m'élever là où montera le dernier son de ma voix ! »

Voilà où en était la poésie religieuse, à l'époque où Synésius faisait vibrer, dans la patrie de Callimaque, les cordes d'une lyre harmonieuse.

Il naquit au milieu du quatrième siècle. Cyrène fut sa patrie. Cyrène était au nombre des cinq villes importantes de la Pentapole ou Libye Cyrénaïque, l'une des deux grandes fractions de la Libye maritime; les quatre autres villes étaient Ptolémaïs, Arsinoé, Bérénice, Apollonia. Dans le principe, Ptolémaïs, à qui Ptolémée donna son nom, s'appelait Barce; aujourd'hui, c'est Tolométa. Elle est située sur la

pointe septentrionale de la Cyrénaïque. La ville d'Apollonia, un peu à l'est, dans les terres, s'appelle maintenant Bonandréa. La ville de Bérénice, aujourd'hui Bernich, est située dans la direction des extrémités occidentales du Péloponnèse. Ce fut à partir de cette ville que Marcus Caton fit en trente jours de marche le tour de la Syrie, à la tête de plus de dix mille hommes partagés en plusieurs troupes, de manière qu'ils ne manquassent pas d'eau ; il marcha à pied à travers des sables profonds et par des chaleurs brûlantes (1), Arsinoé, d'abord Teuchira, et aujourd'hui Teukéra, se trouve sur les mêmes côtes, entre Bérénice et Ptolémaïs (2).

Cyrène, maintenant Corène et Cirène, se trouve à douze milles pas du rivage, au midi d'Apollonia. C'était, du temps de Strabon, une grande ville située dans une plaine unie comme une table, en sorte que de la mer il l'aperçut distinctement. Elle dut sa fondation à des habitants de Théra, île peuplée par des Lacédémoniens, et appelée originairement *Calliste* (3), comme le dit Callimaque :

Καλλίςη προπάροιθε, τὸ δ' ὕςερον ουνομα Θήρη,
Μήτηρ εὐΐππου πατρίδος ἡμετέρης.

« *Calliste*, nommée ensuite *Théra*, et qui est la mère de ma
» patrie aux excellents coursiers (4). »

La ville de Cyrène eut pour fondateur Battus (5), dont

(1) Sidon. *Epist.* VIII, 12.

(2) Strabon, livre XVII, tom. V, pag. 484 de la trad. fr. — Ph. Cluverii *Introd. in univ. Geographiam*, pag. 470.

(3) C'est-à-dire, *la très-belle.*

(4) Callimachi *Epigramm.* XXVII, edit. Var. Ultrajecti, 1697, in-8. Calliste se nomme aujourd'hui Santorini, τὸ νησὶ τῆς ἁγίας Εἰρήνης, comme l'appellent les Grecs modernes, c'est-à-dire, *l'île de sainte Irène*, qui en est la patrone.

(5) En 614 avant Jésus-Christ.

Callimaque se vante de descendre (1), « et qui s'étant acquis » une longue puissance, fut long-temps le boulevard de la cité » et l'admiration des étrangers (2). » Elle devint florissante par l'heureuse fertilité de son territoire, que Pindare célébrait dans une ode au roi de cette ville. « Sois fier aussi, disait-il à » Arcésilas, sois fier aussi de la gloire de Cyrène, où les » jardins délicieux de Vénus brillent de la plus riche pa- » rure (3). » Cyrène était également renommée pour la beauté de ses édifices (4); elle avait de grandes forêts consacrées aux dieux (5), de riches temples où Apollon recevait des sacrifices expiatoires. « A l'extrémité d'une magnifique place, reposaient les immortelles dépouilles de Battus, heureux tant qu'il vécut parmi ses sujets, et depuis honoré par eux d'un culte public. Séparément, et près de la ville, s'élevaient les tombeaux des augustes souverains qui subirent, après lui, la loi du trépas (6). »

Cyrène assise sur un trône d'or (7), au sein des fertiles campagnes de la Libye, produisit un grand nombre d'hommes remarquables qui surent courageusement défendre l'indépendance de la patrie, et résister avec constance aux efforts des barbares de l'intérieur (8). Aussi la ville fut-elle tout d'abord autonome.

Les descendants de Battus régnèrent sur une assez grande

(1) Βαττιάδεω παρὰ σῆμα φέρεις πόδας εὖ μὲν ἀοιδὴν
Εἰδότος, εὖ δ' οἴνῳ καίρια συγγελάσαι.

« Tu portes tes pas au tombeau d'un Battiade, habile à chanter et » à rire à propos dans un festin. » *Epigr.* XXXVII.

(2) Pindari *Pyth.* od. V, 72.

(3) *Pyth.* od. V, 30.

(4) *Ibid.* 106-7.

(5) *Ibid.* 119.

(6) *Ibid.* 127 et suiv.

(7) *Ibid.* od. IV, 464.

(8) Strabon, tom. V, pag. 486.

étendue de pays, parce que la fertilité de la Cyrénaïque, ses ports et l'avantage de sa situation y attirèrent un grand nombre de Grecs, qui bâtirent d'autres villes. Les rois de Cyrène résistèrent à la puissance des rois d'Égypte, et même à celle des Perses. La race des Battiades étant une fois éteinte, les peuples de la Cyrénaïque se partagèrent en plusieurs républiques; mais, comme leurs lois n'avaient point été faites pour des peuples libres, et que la forme de l'ancien gouvernement les avait accoutumés à la dépendance, ils jouissaient moins de la liberté qu'ils n'en abusaient, et l'égalité qui régnait entre les citoyens devenait une source de troubles et de séditions.

Plutarque rapporte que ceux de Cyrène s'adressèrent à Platon pour le prier de leur donner des lois, et de leur tracer un plan de gouvernement, mais que ce philosophe leur répondit qu'ils n'étaient pas en état de pouvoir supporter de bonnes lois, et qu'ils avaient besoin d'être préparés par l'adversité (1). C'était là une espèce de prophétie philosophique, que l'évènement se chargea de vérifier.

La Cyrénaïque jouissait encore de sa liberté au temps d'Alexandre, et, dans son voyage au temple d'Ammon, il fit alliance avec les diverses républiques de ce pays. Lorsque Ptolémée, fils de Lagus, se fut rendu maître de l'Egypte, il pensa à s'emparer de la Cyrénaïque, qui devint une province de l'Egypte, ce qui dura jusqu'au septième Ptolémée, surnommé Physcon, ou Evergète II. Ce prince sépara la Cyrénaïque, et en fit un royaume particulier en faveur de son fils naturel, surnommé Apion, qui, se voyant sans enfants, voulut, à sa mort, léguer son royaume au peuple Romain. Cet évènement date de l'an 96 avant Jésus-Christ; Physcon était mort dès l'année 118.

Les Romains rendirent la liberté aux villes de la Cyrénaïque, et se contentèrent de la propriété des terres qui

(1) Plutarch., *ad Princip. inerudit*, tom. IX, pag. 117, Lipsiæ, 1788, in-8.

composaient le domaine des rois; ces terres furent affermées au profit de l'état, et cette régie donna lieu à divers règlements, à différentes recherches, ce qui est cause que dans les écrivains anciens il en est souvent fait mention. Les troubles et les guerres civiles recommencèrent dans la Cyrénaïque, dès que ce pays cessa d'avoir un maître; et les règlements de Lucullus n'étant pas capables de rétablir la tranquillité, les Romains crurent devoir ôter aux Cyrénéens une liberté qui ne servait qu'à les rendre plus malheureux. Ainsi, ils réduisirent ce pays en province tributaire, à peu près dans le même temps qu'ils soumirent l'île de Crète, vers l'an 66 ou 69 avant Jésus-Christ (1).

Cyrène fut la patrie de Carnéades, d'Aristippe et de sa fille Aréta, puis d'Antipater.

Plutarque nous a transmis le souvenir d'une courageuse héroïne, d'Arétaphilé, qui, au temps de Mitridate, affranchit Cyrène de la tyrannie de Nicocratès, retourna ensuite cacher dans le gynécée sa beauté et son habileté politique, passant le reste de sa vie au milieu des fuseaux, avec ses amis et ses familiers (2).

Cyrène enfin vit naître dans ses murs le poète Callimaque, ce docte chantre des divinités païennes. A plus de deux mille ans de distance, avec d'autres mœurs et une autre religion, il nous est difficile de voir dans les *hymnes* de Callimaque autre chose que la poésie et l'histoire, car le reste nous touche peu; mais sous le double aspect que j'indique, ces divers poèmes acquièrent de l'intérêt et du prix. Ils n'ont, en général, ni la richesse des Hymnes homériques, ni la majestueuse luxuriance de Pindare, ni le feu des chœurs tragiques, mais nous pouvons dire toutefois que Callimaque, dont le principal mérite ne consiste, si l'on

(1) *Hist. de l'Acad. des Inscript.* tom. XXI; Mém. pag. 232. — tom. III, pag. 391.

(2) Plutarchi tom. VII, pag. 44.

veut, que dans une élégance continue et dans la variété des détails qu'il sait placer à propos, montre pourtant quelquefois et de l'élévation et de la force. Son style est simple et clair, bien que laborieux, mais l'obscurité doit venir surtout des allusions mythologiques.

Ovide, dans des vers bien applicables à lui-même, refusait le génie à Callimaque, et ne lui accordait que de l'art :

> Battiades semper toto cantabitur orbe;
> Quamvis ingenio non valet, arte valet (1).

Ce jugement a paru quelquefois trop sévère, mais on s'accorde sur l'utilité dont les *Hymnes* de Callimaque peuvent être pour aider à l'intelligence de la fable et de l'histoire ancienne, surtout par rapport aux cérémonies religieuses de plusieurs solennités célèbres dans la Grèce. C'est en étudiant avec attention ces poèmes, que l'on peut avoir une idée plus juste des Thesmophories, des fêtes Carnéennes, de celles des bains de Pallas et des pompes de Délos (2). Reste toujours à savoir si le poète a quelque valeur comme chantre inspiré, comme lyrique. Nous ne le sentons point en nous-même et nous ne croyons pas que le paganisme pût inspirer à l'homme ces strophes ardentes qui montent, montent vers les cieux, et portent à la divinité les prières, les soupirs de la terre. Il y avait tout simplement place pour les riantes fantaisies de l'imagination, pour les poétiques jeux de l'esprit. Voilà tout.

La patrie de Callimaque, cette fertile contrée, avait perdu beaucoup de son luxe, de son commerce et de son antique splendeur, à l'époque où parut Synésius. La famille du jeune nourrisson de la muse était riche cependant, et non moins considérée pour l'ancienneté de sa noblesse que

(1) I. *Amor.* XV, 13.

(2) La porte du Theil, *Hymnes de Callimaque*, Disc. prél. pag viij-ix.

pour ses grands biens. Elle remontait aux Héraclides. Lui-même appelle *Doriques* les tombeaux de ses aïeux, tombeaux que l'on voyait à Cyrène, et prétend rattacher ce nom à la mémoire des Doriens qu'Aristène avait conduits à Sparte, onze siècles environ avant l'ère chrétienne.

Il fut élevé dans sa patrie avec un nommé Auxentius, que plus tard il ramenait à lui par ce souvenir d'enfance (1). Bientôt, après de grands succès qui couronnèrent ses études, Synésius conquit une réputation philosophique de quelque importance. Son habileté dans l'art de la parole lui valut de nombreux suffrages, et déjà l'atticisme de sa diction ne trahissait point les souvenirs des écoles Libyennes, où se parlait un grec corrompu. On vantait ses compositions et sa merveilleuse facilité à imiter les auteurs dans les genres les plus opposés. Lui-même nous a laissé là-dessus des révélations d'une certaine coquetterie.

« Pour moi, dit-il à son fils, je n'irai vers nul autre me glorifier avec jactance, mais je te déclarerai la vérité. Souvent, je ne crois pas devoir attendre la fortune d'un livre, pour qu'il m'advienne quelque chose de bon; mais, relevant les yeux, je m'exerce moi-même à la composition; puis, sans la moindre intermittence, je cède à l'inspiration du moment, et, comme si je lisais de suite, j'ajoute, suivant que le dicte la pensée, ce qui me paraît venir naturellement. Je confère ensuite avec les choses écrites les choses improvisées, et souvent, il m'en souvient, je suis arrivé à avoir non-seulement le même sens, mais encore les mêmes expressions; d'autres fois, j'ai deviné avec tant de bonheur la pensée de l'ouvrage que, s'il y avait quelque différence dans les mots, tout néanmoins se trouvait merveilleusement imaginé pour l'harmonie de la composition. Le sens différait-il? il allait cependant à l'auteur du livre, et était de telle nature, que, s'il lui fût venu, il ne l'eût point dédaigné.

(1) *Epist.* LX.

» Il me souvient encore que, me trouvant au milieu de quelques hommes, puis, ayant entre les mains un ouvrage grave et distingué, on me pria d'en donner lecture publique, ce que je fis. Si parfois cela était possible, j'ajoutais de moi-même, j'exposais quelque chose, non point — je le jure par la divinité qui préside aux lettres, — non point avec étude, mais permettant à mon esprit et à ma langue ce qui s'offrait tout d'abord. Il s'élevait bientôt un bruit général ; bientôt éclataient de vifs applaudissements, qui s'adressaient à l'auteur de l'ouvrage, surtout pour les additions mêmes, tant le Seigneur m'a fait une ame qui est la délicate image des caractères contenus dans les paroles et dans les mœurs.

» Souvent encore j'ai parlé tragiquement dans les tragédies, causé plaisamment dans les comédies, suivant le travail de chaque écrivain. On m'aurait dit l'égal tantôt de Cratinus et de Cratès, tantôt de Diphilus et de Philémon ; il n'est aucun genre de mètre ou de poème auquel je n'ose étendre et élever mes tentatives, soit en opposant à des compositions entières des compositions entières aussi, soit en luttant avec des fragments, et si nombreuses, si différentes que soient les formes du style, il me faut en chaque chose les imiter fidèlement, de même que la dernière corde de la lyre, tout en restant ce qu'elle est, mêle son rhythme à la mélodie éveillée (1). ».

Synésius s'appliqua beaucoup à l'étude de la géométrie et de l'arithmétique, sciences qu'il regardait comme d'infaillibles règles de la vérité (2). Souvent il veillait pour observer le lever et le cours des astres (3), et rien n'égalait son avidité de connaître.

En ces jours-là une femme célèbre enseignait, à Alexandrie, le platonisme adouci par Plotin. Plus d'une fois, dans

(1) *Dio*, pag. 61, édit. de Paris, 1633, Seb. Cramoisy, in-fol.
(2) *Ad Pæon.* pag. 310.
(3) *Catastasis*, pag. 303.

cette ville, les femmes avaient participé aux études des savants. Hypatia était fille de Théon, philosophe et mathématicien célèbre du temps de Valens. L'heureuse nature qu'elle avait apportée en naissant, fut cultivée par un père habile, qui trouva une élève d'un esprit studieux et distingué, et la jeune Hypathia pénétra dans les mathématiques bien plus avant que n'avait fait son père lui-même. Elle voulut aller au sein de la docte Grèce interroger les écoles d'Athènes, et bientôt elle revint dans sa patrie, amenant une riche colonie d'idées. Les magistrats ne tardèrent point à choisir Hypatia pour continuer ce large enseignement qui avait été transmis déjà par tant de bouches éloquentes. Quelle gloire pour une femme que de monter dans la chaire qu'avait illustrée Ammonius Sakkas, et où avaient brillé tant de personnages d'un savoir éminent! Elle eut des auditeurs nombreux et supérieurs; comment ne pas se plaire à entendre la voix gracieuse, la parole nette et pure, le sage et noble raisonnement de cette femme, qui savait concilier avec une aimable liberté la modestie et les vertus de son sexe?

Hypatia était le dernier, mais l'un des plus beaux anneaux de cette longue chaîne de philosophes qui, pendant trois siècles, avaient lutté avec plus ou moins d'éloquence et d'adresse contre la sublime doctrine du christianisme. Synésius alla s'inscrire au nombre de ses disciples, et conçut pour elle une admiration qui ne se démentit jamais, pas même aux jours de son épiscopat. On a de lui encore huit lettres adressées à cette femme célèbre, qu'il nomme sa sœur, sa mère, sa maitresse en philosophie, sa bienfaitrice (1). Il va jusqu'à dire que c'est une ame divine (2). L'inscription de ses lettres porte simplement : *A la philosophe*, τῇ φιλοσόφῳ, ou bien : *A la philosophe Hypatia*. Cette expansive admiration, qui était un peu dans la nature de Synésius, éclate en témoignages d'un

(1) *Epist.* XVI.
(2) *Epist.* X.

vif attachement, toutes les fois que le disciple reporte sa pensée vers l'Egypte. Il se loue d'un voyage qu'il avait fait à Alexandrie avec Herculianus, parce qu'il connut là ce qu'il n'avait pu croire d'après la renommée, et qu'il y fut spectateur et auditeur d'une femme si extraordinaire (1). L'amitié qui liait Synésius et Hypatia n'avait rien que de noble et d'élevé, car le pontife chrétien admirait plus encore la vertu que le savoir de la philosophe. C'est pour cela que, après avoir parlé des malheurs qui affligeaient la Cyrénaïque, il dit à Hypatia : « Je te compte avec la vertu comme un très-sûr asile (2). »

Le souvenir d'Hypathia exerçait un tel ascendant sur l'ame de Synésius que, si quelque chose eût pu le décider à quitter sa patrie au sein des calamités qui l'affligeaient, c'eût été la philosophe, la philosophe seulement. « Lors même, lui écrivait-il,

» *Lors même qu'on oublierait les morts dans les enfers*, moi cependant je m'y souviendrai toujours de ma chère Hypatia. Moi, dis-je, qui suis environné des malheurs de la patrie, et qui m'ennuie d'elle, parce que je vois chaque jour les armées ennemies, que les hommes sont égorgés comme des victimes, que je respire un air corrompu par la putréfaction des cadavres, et que je m'attends à souffrir d'autres choses de ce genre, — car, où prendre quelque doux espoir, quand l'air est triste et voilé par l'ombre d'oiseaux carnivores, — moi néanmoins, qui, au milieu de tout cela, aime cette patrie, — eh! que faire, puisque je suis Libyen, et ici né, et que je vois les sépulcres non inglorieux de mes ancêtres, — moi donc, c'est pour toi seule, ce me semble, que je dédaignerai la patrie, et que, si j'ai quelque repos, j'émigrerai (3). »

(1) *Epist.* CXXXVI.

(2) *Σε μετὰ τῆς ἀρετῆς ἀγαθὸν ἄσυλον ἀριθμῶ.* *Epist.* LXXX.

(3) *Epist.* CXXIV.

La vénération de Synésius pour Hypatia allait plus loin encore. Il la constituait juge de ses propres ouvrages, disposé qu'il était à les corriger, sur son avis, ou à les condamner, si elle ne les croyait pas dignes de paraître. C'est ce qu'il lui dit dans une lettre qui accompagnait l'envoi de trois ouvrages, le *Dion*, le traité *des Songes* et le petit écrit *sur le don d'un Astrolabe d'argent* (1).

On ne saurait trop déplorer la perte des lettres qu'Hypatia écrivit à Synésius, car ces lettres jetteraient quelque jour sur la vie de la philosophe et sur celle du poëte, comme aussi sur l'état des sciences dans Alexandrie. Une perte également fâcheuse, ce sont les ouvrages qu'Hypatia avait composés. Le premier était un Commentaire sur Diophante, dont nous avons un livre d'arithmétique. Diophante vivait sous le règne d'Antonin, au deuxième siècle, et on le regarde comme l'inventeur de l'algèbre. — Le second ouvrage était un Canon astronomique, et le troisième, un Commentaire sur les Coniques d'Apollonius de Cerge, ville de Pamphilie, lequel était regardé de son temps comme un géomètre distingué. Il vivait sous le règne de Ptolémée Evergète. Ces trois ouvrages d'Hypatia étaient écrits en grec, et nous révèlent la nature de ses goûts, le genre de ses études. Le premier livre de cette docte femme était donc un ouvrage d'artihmétique ou d'algèbre; le second, un ouvrage d'astronomie, et le troisième, de géométrie.

On loue ses mœurs aussi bien que son esprit et sa science. Elle était fort sage et fort prudente dans sa conduite. Elle aimait la justice, et portait jusqu'au scrupule cette chasteté pleine de réserve, qui fait le principal ornement d'une femme. Elle conversait néanmoins avec tout le monde, mais toujours dans les bornes d'une honnête liberté, et sans donner prise à la médisance. Elle ne rougissait pas non plus de paraître en public avec le manteau de philosophe, et aimait

(1) *Epist.* CLIII.

sa profession jusqu'à en respecter toutes les marques extérieures.

La science devait acquérir un charme spécial en passant par cette gracieuse bouche de femme ; et bien des fois, sans doute, sa douce voix alla remuer, dans les rangs des auditeurs, quelque ame jeune et ardente qui s'éprenait de tant de beauté, de vertu et de doctrine. Si l'on pouvait accepter sur un fait de cette époque reculée le témoignage d'un lexicographe de la fin du neuvième siècle, il serait certain qu'un disciple d'Hypatia conçut pour elle une vive passion qu'il lui manifesta, et que la philosophe honteuse, attristée, ne pouvant ramener par ses paroles cet esprit malade, sut enfin le guérir par un moyen hardi et singulier autant que de sa nature il pouvait être efficace (1).

L'anthologie grecque présente dans une mauvaise épigramme de Paul Florus (2), poète du sixième siècle, un juste éloge des qualités d'Hypatia. Voici ces quelques vers :

ΕΙΣ ΤΗΝ ΦΙΛΟΣΟΦΟΝ ΥΠΑΤΙΑΝ.

Ὅταν βλέπω σε, προςκυνῶ, καὶ τοὺς λόγους,
Τῆς παρθένου τὸν οἶκον ἀςρῷον βλέπων.
Εἰς οὐρανὸν γαρ ἐςι σοῦ τὰ πράγματα,
Ὑπατία σεμνὴ, τῶν λόγων εὐμορφία,
Ἄχραντον ἄςρον τῆς σοφῆς παιδευσεως (3).

DE LA PHILOSOPHE HYPATIA.

« Quand je te regarde, j'adore les lettres, je les adore en contemplant la demeure étoilée de la vierge, car tu n'as

(1) *Αὐτὴν δὲ προσενηνεγμένην τι τῶν γυναικείων ῥακῶν ἐπ' αὐτοῦ βαλλομένην, καὶ τὸ σύμβολον ἐπιδείξασαν τῆς ἀκαθάρτου γενέσεως· Τούτου μέν τοι φάναι ἐρᾷς, ὦ νεανίσκε, καλοῦ δὲ οὐδενός.* Suidas, *verbo* Ὑπατία.

(2) Ce poète est nommé aussi Paul *le Silentiaire*, et cela à cause de la charge qu'il occupait. — (3) Lib. I, *Titul.* LXXVI. 5

affaire qu'avec le ciel, auguste Hypatia, doux ornement des discours, astre pur du sage enseignement.

Autrefois, pour désigner une femme savante, on disait une autre Hypatia, Ὑπατία ἄλλη; ce proverbe se trouve dans Nicéphore Grégoras, philosophe et historien du quatorzième siècle (1).

Tant de vertu et de science avait fait d'Hypatia l'ornement de son époque, et l'oracle presque des magistrats. Ils la consultaient dans toutes les affaires importantes, et la venaient voir souvent. La ville entière d'Alexandrie avait pour elle de grands égards; mais cet éclatant mérite devint la cause de sa perte; il fut envié, et Hypatia périt victime d'une jalousie brutale.

Une de ces commotions populaires, si fréquentes dans Alexandrie, avait amené entre le préfet Orestes et l'évêque Cyrillus quelque dissentiment que les évangéliques démarches de celui-ci ne purent calmer. Hypatia, qui vivait en bon accord avec Orestes, fut accusée d'être un obstacle à toute réconciliation. Là-dessus quelques séditieux, guidés par un lecteur nommé Pierre, résolurent de la mettre à mort. Ils profitent d'un moment où elle rentrait chez elle, l'arrachent de sa chaise, la traînent insolemment jusqu'à la grande église nommée Cæsaréon, ou la Césarée, la dépouillent de ses vêtements, et la massacrent à coups de tuiles et de pots cassés. Leur fureur n'étant point assouvie, ils hâchent son corps en pièces, traînent ses membres par toute la ville, et les brûlent dans un lieu appelé Cinaron (2). Ce monstrueux assassinat, qui vint finir si tristement une si belle vie, et qui vous serre, qui vous oppresse le cœur, arrivait au mois de mars 415, sous le dixième consulat d'Honorius et le sixième

(1) Niceph. *Hist.* VIII, 5.

(2) Socrate, VII, 15. — Desmolets, *Continuation des Mém. de litt.* tom V. part. I, pag. 139-187, dans une *Dissertation sur Hypacie*. — Ménage, *Hist. mulierum philosopharum*, pag. 52 et suiv.

de Théodose. L'évêque Cyrille donna de sincères larmes à la fin tragique de la muse idolâtre.

Synésius qui avait vu Alexandrie et entendu Hypatia, voulut aussi visiter Athènes. Il fut conduit dans les écoles bien moins par le désir de se perfectionner dans la philosophie, que pour n'être plus obligé de regarder avec une sorte de vénération ceux qui y avaient été. « Je gagnerai à ce voyage d'Athènes, dit-il à son frère, non pas seulement de me voir éloigné des maux présents, mais encore de ne plus vénérer désormais pour leur éloquence ceux qui reviennent de là ; car, bien qu'ils ne diffèrent point de nous autres mortels, qu'ils n'entendent pas mieux que nous Aristote et Platon, cependant ils se regardent parmi nous comme des demi-dieux parmi des mulets, parce qu'ils ont vu et l'Académie, et le Lycée, et le Pécile où philosophait Zénon, le Pécile qui n'est plus Pécile (1) maintenant, car le proconsul en a fait ôter les tables, et a défendu à ces gens-là de s'enorgueillir de leur sagesse (2). »

Ainsi donc le voyage d'Athènes était devenu pour beaucoup de prétendus philosophes une simple affaire de vanité, comme aujourd'hui pour beaucoup de provinciaux celui de Paris ; et bien qu'elle n'en fût point encore à l'état d'abaissement où Synésius la fait descendre, elle avait sans doute perdu beaucoup de sa splendeur littéraire et artistique. Le tableau, s'il est chargé, n'en est pas moins curieux.

« Me servent Athènes, autant que tu le désires ! Voilà donc que déjà je me crois plus savant et d'une palme et d'un doigt. Or, tu peux prendre toi-même quelque idée de cette divine science, car c'est d'Anagyre que je t'écris, et j'ai été à Sphet-

(1) Le Pécile, Ποικίλη στοὰ, nom d'un portique d'Athènes, lequel était orné de différentes peintures qui représentaient le combat de Marathon. Notre auteur fait un pauvre jeu de mots avec Ποικίλη, qui signifie *varié*.

(2) *Epist.* LIV.

tes, à Thrium, à Céphise, à Phalère. Que puisse-t-il périr le malheureux nautonnier qui m'a conduit ici; car Athènes aujourd'hui n'a d'auguste que d'illustres noms de lieux; et, de même que d'une victime cousumée il ne reste que la peau, indice de ce qui fut autrefois un animal, de même la philosophie s'en étant allée d'ici, il n'y a plus à admirer pour le pèlerin que l'Académie, le Lycée, et, par Jupiter, ce portique Pécile, duquel la philosophie de Chrysippe a reçu son nom, et qui à présent n'est nullement Pécile (1), car le proconsul a enlevé ces tables auxquelles avait mis son art Polygnote de Thasos. Ainsi donc, de nos jours, l'Egypte nourrit les germes de sagesse que lui a donnés Hypatia; mais Athènes, qui était jadis la cité domicile des sages, n'est plus célèbre maintenant que par des apprêteurs de miel. Ajoutez à cela encore cette paire de sages plutarquéens, qui dans les théâtres rassemblent les jeunes gens non point par la renommée de leurs discours, mais par leurs amphores de l'Hymette (2). »

De retour à Cyrène, Synésius s'attacha plus que jamais à la philosophie et à la culture des lettres, mais il les chercha comme un délassement, et non point comme une passion; il en fut l'ami, et non pas l'esclave.

Riche, heureux, exempt de soins, fuyant l'éclat et la gêne des affaires, il ne demandait qu'à couler en paix une vie obscure, inconnue des autres mortels, mais connaissant les choses de Dieu (3). Comme on le raillait de ce qu'il restait simple particulier, tandis que ses parents ambitionnaient les magistratures : « J'aime mieux, disait-il, voir mon ame gardée par une couronne de vertus, que mon corps environné de soldats, puisque l'état des affaires n'admet plus pour administrateur un philosophe (4). » Toutefois, alliant

(1) Même jeu de mots que ci-devant.

(2) *Epist.* CXXXV.

(3) *Hymn.* I, pag 5 de ce volume.

(4) *Epist.* C, pag. 240.

à la gravité platonique un facile enjouement, il aimait le plaisir, donnait des fêtes, partageait son temps entre de graves études et de rustiques délassements. « Je ne fais pas profession de l'art oratoire, écrit-il, mais j'ai toujours travaillé à deux arts dans la vie, à cultiver des arbres, à former des chiens pour la chasse des bêtes les plus terribles, et mes doigts sont plus fatigués par les bêches et par les dards que par la plume (1). »

Synésius avait uni sa destinée à celle d'une femme qui était chrétienne, sans doute, puisqu'il dit l'avoir reçue de la main sacrée de Théophile (2), patriarche d'Alexandrie. Cela ne put arriver qu'après l'année 385, époque de l'ordination de Théophile, et quelques auteurs reculent jusqu'à l'année 403 l'époque de ce mariage. Il en eut trois enfants, à l'éducation desquels il se vouait avec amour dans sa délicieuse retraite de Libye.

Il n'en sortit que pour répondre à l'appel de Cyrène et de toute la Pentapole. Ce pays appartenait à l'empire d'Orient et en était la borne du côté de l'Afrique. Tous les fléaux qui peuvent affliger la terre concouraient à ruiner ce pays fertile et cultivé. Les Austuriens et les Maziques portaient le fer et le feu dans les campagnes; ce qui leur échappait devenait la proie d'un ennemi plus destructeur encore qu'une nombreuse armée de barbares. Des nuées de sauterelles apportées par le vent du midi, dévoraient les semences et mangeaient l'écorce des arbres, jusqu'à ce que, redoublant de violence, le même vent les emportât dans la mer. Les tremblements de terre renversaient des villes; tous ces maux produisaient la famine, et Cyrène, autrefois si opulente, n'était plus qu'un désert semé de ruines. La province désolée envoya à Constantinople plusieurs des principaux citoyens, pour obtenir de l'empereur quelque soulagement. Le chef

(1) *Calvitii Encomium*, pag. 66

(2) *Epist.* CV, pag. 248.

de la députation fut Synésius. Son courage et son éloquence ne pâlirent point en face du grand nom de Bouche-d'Or, et, dès qu'il put aborder le jeune empereur, il prononça devant lui son noble et généreux discours sur les devoirs de la royauté.

Nous avons quelque peine à croire que ce morceau d'éloquence philosophique ait été dit tout-à-fait tel qu'il nous est parvenu, ou bien la cour de Byzance prenait les vérités assez patiemment. Les députés étaient chargés de présenter à l'empereur une couronne d'or, et de demander une remise d'impositions. Synésius profita de cette occasion pour instruire le jeune prince. « Cyrène m'envoie, dit-il, couronner ta tête avec de l'or, ton ame avec la philosophie, Cyrène, ville grecque, antique et vénérable nom, célébré jadis par les chants de mille poètes ; mais aujourd'hui cité pauvre et humble, vastes décombres, ayant besoin d'un roi, si elle veut faire quelque chose qui soit digne de sa vieille origine. Tu remédieras à cette indigence quand tu le voudras, et il est dans ta volonté que, de ma patrie grande et heureuse alors, je t'apporte une seconde couronne (1). »

Au surplus, cette coutume d'offrir aux souverains des couronnes d'or n'était pas nouvelle. La Grèce en avait donné une à Alexandre-le-Grand, en retour de ce que lui devaient le salut et la liberté du pays (2) ; les cités de la Gaule en avaient présenté une à l'empereur Probus (3) ; les Saracéni reconnurent Julien pour leur maître, en lui faisant semblable don (4), et Théodose le jeune reçut aussi une couronne d'or qui lui fut décernée par Ursus, préfet de Rome, et par le sénat (5).

(1) *De Regno*, pag. 2.
(2) Q. Curtius, lib. IV.
(3) Apud Vopiscum.
(4) Ammian. Marcell. lib. XXIII.
(5) Petavius, *Not. ad Synesium*, pag. 7.

En terminant son discours, Synésius disait à l'empereur qu'il allait conférer avec lui des demandes de la Pentapole, et nous voyons qu'il obtint des secours pour sa patrie ; mais que pouvait de grand un débile prince dont l'empire allait s'affaissant de toutes parts, et à qui échappaient les provinces les plus belles ? Il y eut, certes, une opportunité rare dans ces paroles inaccoutumées que faisait entendre le philosophe Libyen, et il a raison de dire avec orgueil que nul Grec jamais n'avait tenu devant le prince un langage si hardi (1). Il aime à revenir sur cette pensée, et c'est à bon escient qu'il exerce l'office de censeur, n'épargnant pas les mœurs de la cour, frondant cette pompe extérieure dont la splendeur affecte de s'accroître à mesure que le mérite réel décroît et s'anéantit. Quoiqu'il vît alors tant de Barbares placés aux premières dignités de l'état, il s'élève librement contre cette coutume de prodiguer les honneurs aux ennemis naturels de l'empire. Il conseille d'éloigner les étrangers. Ce n'était pas seulement les places et les légions qui se recrutaient de Barbares ; la Scythie envahissait la société. « Pour moi, dit Synésius, notre sottise en beaucoup de choses, et principalement en ceci, me surprend, car toute maison qui vit avec un peu d'aisance a par là même un esclave Scythe, et il faut à chacun un menuisier, un boulanger, un amphoraire (2) qui soit Scythe encore. Les suivants qui portent sur leurs épaules ces lits bas et pliants où les maîtres peuvent s'asseoir même dans le chemin, ces hommes-là sont tous des Scythes, et il semble que cette nation était de temps antique fort apte à servir les Romains et très-digne de le faire. Mais que ces hommes blonds et portant leur chevelure à la manière des Eubéens soient magistrats en public chez les mêmes peuples où ils sont esclaves en

(1) *De Insomniis*, pag. 148.

(2) Ἀμφοριαφόρος, *un porte-amphore*, amphorarius.

particulier, c'est quelque chose d'inouï, c'est un spectacle des plus étonnants (1). »

Synésius ne faisait point ici une vaine déclamation; il entrevoyait, il signalait un péril d'autant plus imminent, que la discipline mollissait de jour en jour dans les armées de l'empire. Le discours sur la royauté est consacré tout entier à développer l'idée d'un véritable prince, par opposition au tyran, τύραννος, expression que l'orateur prend ici dans son acception véritable et première. Il exhorte l'empereur à se choisir des amis sincères et éclairés, à se faire aimer des troupes, à ne nommer pour gouverneurs et pour magistrats que des hommes désintéressés et qui aiment les peuples, parce que ceux-là seuls aiment le prince, et à veiller par lui-même sur la conduite de ceux qu'il emploie. Du reste, on retrouve constamment sur ses lèvres de fidèles souvenirs de Platon et de Dion de Prusium, avec l'allure dogmatique et posée d'un homme qui a long-temps philosophé, et qui se plaît à épancher les trésors de ses méditations. C'est moins un discours qu'un traité suivant toutes les règles de la rhétorique. La généreuse franchise de Synésius, cette liberté qui devait être si dangereuse sous le ministère d'Eutrope, ne lui attira cependant aucune disgrâce. Il n'en fut puni que par le peu de succès de ses avis. D'ailleurs, il réussit dans l'objet de sa députation, car il obtint un soulagement pour son pays.

Pendant sa légation, Synésius offrit un astrolabe d'argent à un homme qui avait du crédit auprès de l'empereur. Il accompagna ce présent d'un discours adressé à Pæonius, le même apparemment qui avait reçu l'astrolabe. Il dit, dans ce discours, que Pæonius avait commencé à l'aider en sa légation, et à chasser les chiens qui aboyaient contre lui (2), puis il parle de l'astronomie comme d'une science honnête et

(1) *De Regno*, pag. 24.

(2) *De dono Astrolabii*, pag. 310.

respectable. Le présent et le discours ne furent pas inutiles à la Pentapole(1); mais le poète souffrit beaucoup sur les rives du Bosphore. « Plût à Dieu, s'écrie-t-il, que je n'eusse pas vu ces trois misérables années en ma vie (2), et il nous raconte, dans l'Hymne IIIe, les douleurs de son ame et de son cœur, les prières envoyées vers les cieux pour le bonheur de la patrie.

« O Roi du vaste univers, disait-il, à son retour, je viens accomplir le vœu que j'ai formé en Thrace, où j'ai habité trois ans, près de la demeure royale de la terre, où j'ai enduré de nombreuses fatigues, de lamentables tourments, quand je portais sur mes épaules la mère-patrie.

» La terre était arrosée de la sueur de mes membres qui combattaient chaque jour.

» Ma couche était inondée des larmes qui sortaient de mes yeux chaque nuit.

» Les temples construits pour servir à ton culte, ô Roi, je les ai tous visités.

» Je m'inclinais suppliant, je baignais le sol de mes pleurs, et, pour que mon voyage ne devînt pas inutile, j'implorais tous les esprits immortels, les ministres qui protégent les fécondes régions de la Thrace; qui, sur le continent opposé, président aux champs Chalcédoniens, et que tu as couronnés des rayons angéliques, pour en faire tes sacrés ministres, ô Roi.

» Ce sont ces êtres bienheureux qui ont écouté mes prières; ce sont eux qui m'ont aidé, soulagé dans mes maux.

» La vie alors ne m'était point douce, parce que ma patrie était opprimée; mais, ô Roi, tu l'as affranchie de son deuil, toi qui ne connais pas la vieillesse, ô Souverain du monde.

» Mon ame était défaillante, mes membres languissaient;

(1) *Epist.* CLIII.
(2) *De Insomniis*, pag. 148.

tu as ranimé leur vigueur, tu as donné une force nouvelle à mon ame malheureuse.

» Tu as su mettre, selon mes vœux, un doux terme à mes fatigues; tu m'as accordé, ô Roi, le repos après de longues peines (1). »

Il met au rang des avantages qu'il retira de sa légation une chose bien singulière, c'est qu'il fut averti en songe des enchantements de quelques magiciens qui évoquaient les ames, et qu'il put se garantir de tristes artifices (2). Dans un autre endroit, il flétrit un Cyrénéen, Julius, qui s'était violemment jeté au travers de ses démarches pour la Pentapole (3), et il donne de justes éloges au sophiste Troïlus, qui l'avait secondé, au contraire, avec un généreux empressement. Aussi, quelle reconnaissante affection il vouait dans son cœur à ce généreux ami! « Quand même, lui écrivait-il,

Quand même on oublierait les morts dans les enfers,
Moi, je me souviendrais toujours là de mon cher compagnon.

Ces vers ont bien été faits par Homère, mais je ne sais si la teneur en doit être plutôt appliquée par Achille à Patrocle que par moi à ta tête si amie et si généreuse. En effet, je prends à témoin la divinité, elle que la philosophie honore, je la prends à témoin que partout je porte gravée au milieu de mon cœur l'image de ton ame sainte et douce, et que le son merveilleux de tes sages discours retentit sans cesse à mes oreilles.

» Lorsque je revins de l'Egypte dans ma patrie, et que je lus tout à la fois tes lettres de deux années, quelle abondance de larmes je versai sur ces écrits, car je ne me réjouis-

(1) *Hymnes*, pag. 53.
(2) *De Insomniis*, pag. 148.
(3) *Epist.* XCIV, pag. 235.

sais point tant de jouir de toi, par ces lettres, que je ne m'affligeais en me ressouvenant par elles de nos vivants rapports, et en songeant de quel ami, de quel père véritablement vivant je me trouvais privé ! Certes, j'entreprendrais volontiers en faveur de la patrie de plus graves luttes, pour avoir occasion encore de retourner vers toi. Te reverrai-je quelque jour, père véritablement légitime ? Embrasserai-je quelque jour ta tête sacrée ? Me trouverai-je à cette réunion, qui est heureuse de toi ? Si ce bonheur m'est donné, je ferai voir alors qu'il n'y a rien de fabuleux dans ce que l'on raconte d'Æson (1) le Thessalien qui, suivant les poètes, fut pubère deux fois, et, de vieillard devint jeune (2). »

Synésius quitta Constantinople en l'année 400, et ce fut sans doute peu de temps après son retour qu'il écrivit la lettre suivante à Pylémènes :

« Le tachygraphe Astérius ayant vu le grand tapis égyptien destiné à être mis non point sur un matelas, mais à en être un lui-même, me le demanda, au temps où il me fallait dormir devant le grand palais. Je lui promis de le lui laisser en présent, lorsque je m'en irais, car il ne convenait point à un homme qui luttait avec la neige des Thraces de faire largesse d'un pareil objet. Je l'envoie donc maintenant, car alors je ne le laissai point ; tu le lui donneras avec une excuse pour laquelle toi-même seras témoin, si tu rappelles et le temps où je m'éloignai de la ville, et la manière dont je m'éloignai ; car plusieurs fois par jour Dieu ébranlait la terre, et çà et là les hommes se prosternaient pour des supplications, parce que le sol tremblait. Comme je pensai que la mer et les flots seraient plus sûrs que la terre, je courus à la hâte vers le port, ne parlant à personne, excepté au bienheureux Photius, et en-

(1) Jason.
(2) *Epist.* CXXIII.

core l'appelant de loin, puis lui faisant signe de la main que je partais. Or maintenant, celui qui laissa sans adieu son ami Aurélianus, son cher consul, celui-là fait ses excuses pour le même sujet à l'officier Astérius. Voilà comment alors la chose se passa.

« Bien que, depuis mon retour, ce soit la troisième fois déjà qu'un navire est envoyé dans les contrées de la Thrace, néanmoins c'est la première fois que je l'envoie. Aussitôt donc que je le peux, je paie ma dette par ton entremise. Fais-moi l'amitié de trouver cet homme, dont je t'ai fait connaître déjà le nom et la profession. Mais il faut ajouter encore d'autres renseignements, car il peut se faire qu'il y ait quelqu'un de même nom et de même métier; toutes les mêmes choses néanmoins ne sauraient facilement convenir au même personnage. Celui-ci donc est Syrien de nation, il a la peau noire, le visage maigre, la stature médiocre; il réside près du palais impérial, non point du palais public, mais de celui qui en est voisin et qui appartenait jadis à Ablavius, puis qui appartient maintenant à Placidie, sœur des empereurs. Que s'il a émigré, car c'est une chose possible, cherche alors Marcus, personnage très-connu, et qui est de la cohorte de l'hyparque (1); il était en ce temps-là chef de la classe des tachygraphes, dans laquelle se trouvait Astérius. Ainsi, par le moyen de Marcus, tu trouveras la classe même, dont Astérius était non pas le dernier, mais le troisième ou le quatrième, et dont maintenant peut-être il est le premier. Tu lui donneras ce lourd tapis et tu lui diras ce que je t'ai dit sur le temps; si même tu veux, tu lui liras cette lettre, car la guerre ne me laisse pas le temps de lui écrire, mais rien n'empêche d'être juste. A Dieu ne plaise que les armes aient jamais tant d'empire (2)! »

(1) Autrement, de la garde préfectorienne.
(2) *Epist.* LXI.

Les écrivains qui ont repoussé jusqu'à l'année 403 l'époque de son mariage, supposent qu'il fit un second voyage à Alexandrie, et qu'il y demeura plusieurs années.

Depuis que Synésius était de retour de Constantinople, la Pentapole avait ses espérances et ses regards fixés sur lui, et le protecteur d'une province infortunée devait encore être un jour sa gloire, en devenant le premier et le plus noble de ses représentants.

Ici donc s'ouvre une carrière toute nouvelle, et de sublimes destinées se révèlent soudain au philosophe par les acclamations d'une église éplorée. Ptolémaïs, capitale de la Cyrénaïque, vint à perdre son évêque et fit choix de Synésius pour le remplacer. Synésius n'avait pas reçu la consécration baptismale (1), mais ses vertus et son aménité le faisaient également chérir des païens, dont il évitait les sanctuaires, et des chrétiens dont il n'avait point encore abordé les autels. On connait sa longue et vive résistance, aussi bien que les motifs de son refus. C'était sa vie de loisirs et de fêtes; c'étaient quelques opinions particulières sur la création des ames, qu'il supposait antérieures à celle des corps; sur le monde et ses éléments, qu'il pensait ne devoir jamais périr; sur la résurrection de la chair, qu'il interprétait dans un sens mystique; c'était enfin son mariage, dont il ne voulait pas briser les nœuds aimés, preuve irrécusable de la discipline constamment en usage dans l'Eglise grecque au sujet de la continence épiscopale, puisque Synésius présente comme un obstacle à son ordination le désir de continuer la vie conjugale.

Ces trois motifs de sa résistance, il les formule d'une manière expresse à l'évêque Théophile de qui dépendait le siége de la métropole Cyrénaïque, et au clergé de Ptolémaïs, puis à son frère Evoptius. Il développe longuement à celui-ci tout l'état de son ame.

(1) Evag. I, 15.

« Je serais un insensé, dit-il, si je ne rendais de grandes actions de grâces aux habitants de Ptolémaïs, qui me jugent digne de plus d'honneur que je ne m'en juge digne moi-même. Toutefois il s'agit de considérer non point quelle dignité ils me déférent, mais s'il m'est possible de l'accepter, car lorsqu'un homme arrive à des honneurs presque divins, il goûte un extrême plaisir, s'il en est digne; mais s'il est bien loin de les mériter, ils lui deviennent une cruelle sollicitude pour l'avenir. C'était chez moi une appréhension non point nouvelle, mais fort ancienne, au contraire, que, si j'offensais Dieu en quelque chose, je ne fusse honoré par les hommes. Or, quand je m'étudie moi-même, je me trouve tout-à-fait incapable de répondre à la dignité du sacerdoce, et je veux conférer avec toi des sentiments de mon ame, car je n'ai personne autre qui puisse mieux en recevoir le secret que ta tête chérie et avec moi élevée. Il est juste que tu partages les mêmes soins, que tu veilles la nuit, que tu penses le jour, afin qu'il m'arrive quelque chose de bien, ou que j'évite quelque chose de mal. Ecoute donc où en sont mes affaires; au surplus, tu les connais déjà en grande partie.

» J'avais pris un léger fardeau, qu'il me semble avoir dignement porté jusqu'à ce jour; c'est la philosophie. Comme je parais ne point m'être trop éloigné d'elle, je me vois loué par quelques personnes, et jugé digne de plus grands honneurs par d'autres qui ne peuvent pas prononcer sur l'aptitude de l'ame. Je crains donc que, devenant vain en acceptant ces honneurs, je ne perde deux choses : l'une, pour l'avoir méprisée; l'autre, pour n'en avoir pas la dignité. Vois un peu, en effet. Chaque jour je partage mon temps entre deux occupations, le jeu et l'étude. Quand j'étudie, surtout les choses divines, alors je suis seul; mais quand je joue, je suis visible à tous, car tu sais que lorsque je relève les yeux de dessus les livres, je suis disposé à toutes sortes de jeux. Mais il faut que le prêtre soit un homme divin, un

homme étranger à tout jeu, comme la Divinité, et que des milliers d'yeux observent, afin qu'il garde son genre de vie un homme qui est inutile, ou utile à peu de choses, s'il ne se trouve fait de telle nature qu'il soit grave, recueilli et inaccessible à toute volupté. Dans ce qui regarde Dieu, il doit n'être pas seul, mais être avec tous, puisqu'il est le docteur de la loi, et qu'il en parle le langage. Or, il lui faut, à lui seul, gérer autant d'affaires, que tous les autres ensemble, car il est dans l'obligation de gérer seul les affaires de tous, ou bien d'être en butte à toutes les accusations. Comment donc, sans une ame grande et forte, supporter le poids de tant de soins, ne pas y abîmer son intelligence, et ne pas voir s'éteindre en l'esprit la divine parcelle, quand il est distrait par une si grande variété d'occupations? Je sais bien que plusieurs personnes peuvent remplir une si pénible tâche, et j'estime bienheureuses de telles natures, et je regarde comme véritablement divins des hommes que l'assidu maniement des affaires humaines ne détourne pas de Dieu; mais je sais que je vais en ville, moi, que je reviens de la ville, que je m'implique dans des choses qui entrainent vers la terre, et que je suis couvert d'une souillure que nul ne saurait dire, car la moindre tache ajoutée à mes souillures anciennes vient y mettre le comble.

» Je n'ai point de forces, et l'intérieur n'est pas sain, et je ne puis suffire aux choses extérieures, et je suis loin de pouvoir supporter les angoisses de la conscience, et lorsque quelqu'un m'interpelle, je n'hésite point à dire qu'il faut qu'un prêtre soit en tout beaucoup plus pur que tous les autres, comme étant destiné à laver leurs souillures, et il faut que cela s'ajoute aux lettres que j'envoie à mon frère.

» Or, bien des gens liront celle-ci, car je l'ai surtout écrite pour qu'il soit manifeste à tous que j'ai appréhendé ce fardeau, et afin que, quelque chose qu'il advienne, je sois innocent devant Dieu et devant les hommes, principalement devant le père Théophile. En effet, puisque je mets en vue

tout ce qui me concerne, et que je lui donne en tout plein pouvoir de décider de moi, en quoi serais-je blâmable ?

» Dieu donc, et la loi et la main sacrée de Théophile m'ont donné une épouse. Ainsi j'annonce à tous et je leur atteste que je ne m'éloignerai nullement d'elle, et que je ne vivrai point en secret avec elle comme un adultère, car la première de ces deux choses n'est point pieuse, et celle-ci n'est point légale ; mais je veux et je désire en avoir des enfants nombreux et bons. Il ne faut pas qu'il en ignore, celui qui est le maître de la consécration.....

» Comparé à tout le reste, ceci n'est rien, car il est difficile, pour ne pas dire impossible, que des dogmes qui, à l'aide de la science, sont passés dans mon esprit à l'état de démonstration, viennent à en être arrachés. Or, vous savez que la philosophie est en opposition avec beaucoup de ces dogmes divulgués. Et, par exemple, je ne me persuaderai jamais que la naissance de l'ame soit postérieure à celle du corps ; je ne dirai jamais que le monde et ses diverses parties périssent avec lui. Cette résurrection dont on parle tant, je la regarde comme quelque chose de sacré et d'ineffable, et je suis loin d'approuver les opinions du vulgaire. Un esprit philosophique et spectateur du vrai souscrit à l'utilité du mensonge, car il y a du rapport de la lumière au vrai, de l'œil au vulgaire, puis, de même qu'une lumière trop abondante nuirait à l'œil, et que les ténèbres sont plus utiles à une ophthalmie que la clarté, de même, je le pense, le mensonge est utile au peuple, tandis que la vérité nuit à ceux qui ne peuvent tenir les yeux fixés sur la clarté des choses.

« Si les lois de notre sacerdoce m'accordent cela, je puis être prêtre, de manière à philosopher dans mon intérieur, et à m'occuper de fables au dehors, ne désenseignant rien, si je n'enseigne rien non plus, et permettant de rester dans une opinion préconçue. Si l'on me dit qu'un pontife doit aller ainsi, et être populaire par ses opinions, je ne m'y

opposerai pas, et me ferai connaître de tous, car que peut-il y avoir de commun entre le vulgaire et la philosophie ? Il faut que la vérité des choses divines reste cachée ; le peuple a besoin d'être affecté d'autre chose. Je dirai et je dirai souvent que, s'il n'y a aucune nécessité, il n'est pas d'un sage de reprendre, ni d'être repris ; mais appelé au sacerdoce, je n'irai pas dissimuler les dogmes. C'est Dieu, ce sont les hommes que j'en prends à témoin. La vérité est la familière de Dieu, auprès de qui je veux être affranchi de toute faute. Voilà la seule chose que je ne puisse pas dissimuler ; car, étant ami du plaisir, comme je le suis, moi à qui l'on a fait un crime du goût immodéré que, dès mon enfance, j'ai eu pour les armes et pour les chevaux, je serai certainement affligé. Comment, en effet, pourrai-je voir que mes chiens si fort aimés soient déshérités de la chasse, et que mes arcs soient rongés par les vers ? Je le supporterai cependant, si Dieu l'ordonne. Quoique je haïsse les embarras, je saurai, malgré la peine, supporter encore des procès et des affaires, remplissant pour Dieu cet office, quelque pénible qu'il soit. Je ne cacherai point mes opinions, et mes paroles ne différeront pas de mes pensées. Avec de tels sentiments et un tel langage, je pense plaire à Dieu. Je ne veux donner à personne le sujet de dire que j'ai brusquement enlevé cette élection sans être connu ; mais je veux que le père Théophile, chéri de Dieu, et qui est instruit de tout, me fasse savoir qu'il en est instruit parfaitement, et décide de moi. En effet, ou bien il me permettra de rester dans ma situation et de philosopher avec moi-même ; ou bien il ne se laissera nulle raison de me juger ensuite ni de m'ôter du chœur des évêques. En face de ceci, tout le reste n'est qu'un badinage, car je sais que la vérité surtout est aimée de Dieu. Ainsi, je jure par ta tête sacrée, et qui plus est, par ce Dieu qui préside à la vérité, que je supporte ceci avec peine ; et comment en serait-il autrement, lorsqu'il faut que je passe d'un genre de vie à un autre ? Mais quand seront une fois manifestes

toutes ces choses que je ne veux nullement cacher, si celui à qui le pouvoir en a été donné de Dieu, me met au nombre des évêques, je céderai à la nécessité, et je recevrai une sorte d'injonction divine. Je me dis, en effet, que si un empereur ou quelque malheureux Augustal me donnait un ordre, et que je n'y obéisse pas, je serais puni; mais il faut obéir à Dieu spontanément. Si Dieu m'accepte pour son ministre (1), il me faut, dès le principe, aimer la vertu la plus divine, la vérité, et ne point vouloir par la chose qui lui est le plus opposée, comme le mensonge, me glisser à son service. Fais donc en sorte que les scholastiques comprennent ceci, et qu'on en instruise Théophile (2). »

On ne voit pas dans l'histoire, non plus que dans les lettres de Synésius comment l'on satisfit à ses difficultés. La première n'en était pas une. L'évêque réformerait assez de lui-même et par le secours divin les mondaines habitudes du philosophe. Un ancien dans l'épiscopat lui disait en souriant : « L'Esprit saint est un esprit de joie, et il donne la joie à ceux qui participent de lui (3). » Ce saint vieillard ajoutait à Synésius que les démons avaient lutté avec Dieu à son sujet, et qu'il les attristait en embrassant le meilleur parti.

Les deux dernières allégations étaient plus graves. Malgré cela, suivant M. Villemain, « on eut égard à tous les scrupules de Synésius; on lui permit de garder sa femme et ses opinions (4). » Certes, ce n'est évidemment là ni le langage des historiens ecclésiastiques, ni celui de la vérité. La continence épiscopale était d'une discipline trop rigoureuse et trop constamment suivie dans les deux Eglises pour qu'on

(1) Au lieu de *εἰ δὲ μὴ προσίεται*, qui constitue une négation dans le P. Pétau, j'ai adopté *εἰ δὲ δὴ* de l'édition de Cl. Morel; Paris, 1605, in-8.

(2) *Epist.* CV.

(3) *Epist.* LVII, pag. 195.

(4) *Mélanges*, tom. III, pag. 397.

passât légèrement sur ce point regardé comme capital. Quant aux dogmes et à la croyance, c'eût été une énormité sans exemple. Baronius soutient avec force que Synésius n'alléguait ce dernier motif que par une pieuse fraude et par un artifice d'humilité mal entendue, ce qui était assez commun à cette époque, chez ceux qui fuyaient l'épiscopat. Milan ne vit-il pas Ambroise, placé dans la même alternative, employer les mêmes déguisements, et s'accuser lui-même d'adultère et d'assassinat? Synésius, en acceptant le joug sacré, n'aurait eu à sacrifier, dans cette hypothèse, que ses goûts de retraite et ses loisirs trop prolongés.

La foule des historiens et des critiques en a jugé tout autrement, et le P. Pagi me semble réfuter avec assez de solidité le cardinal Baronius. « Mais il y a bien de l'apparence, dit le sage Tillemont, que la grâce de Dieu qui le voulait évêque, agissant dans son cœur et dans son esprit, les instructions qu'il reçut de Théophile ou d'autres, avant son ordination, levèrent bientôt toutes les difficultés qui l'arrêtaient soit sur le dogme, soit sur la continence et les autres points de la conduite épiscopale (1). » — Sans doute, poursuit Dom Ceillier, on ne l'ordonna qu'après s'être assuré de sa foi dans les points essentiels (2).

Il se pourrait absolument que, dans une circonstance difficile, et vu la rigueur des temps, l'adoption d'un si grand homme eût pu faire relâcher quelque chose des rigueurs de la discipline (3). C'était une si noble conquête! D'ailleurs la malheureuse Pentapole attendait tout de sa réputation, de sa fortune, de son éloquence, de son crédit à la cour, de la beauté de son génie, de l'élévation et de l'aménité de son caractère. L'exception serait la confirmation de la règle, et pourtant il est difficile de l'admettre, car rien ne la prouve.

(1) *Mém.* tom. XII, pag. 520.

(2) *Hist. des auteurs eccl.* tom. X, pag. 500.

(3) Fleury, *Hist. eccl.* liv. XXII.

Le mandement de Synésius à ses prêtres, après son ordination, mandement dans lequel il ne fait aucune mention de cette étonnante dispense; le nom de sa femme, de cette femme si chère, lequel disparaît et fait place, dans ses lettres, au nom de ses enfants, dont il déplore la perte avec tendresse; le silence des historiens, des Pères, tout cela ne semble-t-il pas démontrer que la règle fut suivie, et que le néophyte accepta, sans humaine réserve, le joug épiscopal. Vers le même temps, un concile d'Antioche, présidé par saint Jean Chrysostome, déposait l'evêque Antoninus, qui était accusé en particulier d'être retourné à sa femme après l'épiscopat.

Quant à ses opinions, la chose est plus avérée encore. Quel schisme n'eût pas fait éclater dans la Pentapole et dans toute l'Eglise d'Alexandrie l'ordination d'un hérétique, d'un philosophe demi-païen, et connu comme tel? Les ennemis de Théophile, — et ils étaient nombreux, c'étaient les partisans de Chrysostome, — eussent-ils manqué de porter contre le patriarche et à la face de l'Eglise catholique une si terrible accusation? Quelle soumission Synésius eût-il pu exiger de ses prêtres et de son peuple, qui cependant le chérissait et le vénérait? On voit en outre par le récit de l'abbé Moschus, auteur d'un livre fort célèbre dans l'antiquité, que l'évêque de Ptolémaïs convertit le philosophe Evagrius, et lui fit embrasser la foi chrétienne sur la résurrection des corps. Indépendamment de leur valeur historique, ces pages respirent un singulier parfum de poésie religieuse, que nous chercherons à leur conserver dans notre version.

« Comme nous étions à Alexandrie, Léontius d'Apamée, homme ami du Christ et fort religieux, arriva de la Pentapole; il faisait depuis assez long-temps sa résidence à Cyrène. Or, il arriva aux jours du saint Eulogius, pape Alexandrin, et était destiné à devenir évêque de cette même ville de Cyrène; puis, comme nous nous trouvions réunis, il nous raconta les choses suivantes:

» Au temps du bienheureux Théophile, pape d'Alexandrie, il y eut à Cyrène pour évêque le philosophe Synésius. Etant donc venu à Cyrène, il trouva là un certain philosophe, du nom d'Evagrius, qui avait été son condisciple dans ses études, qui était son ami très-cher, et qui vivait grandement adonné au culte des idoles. L'évêque Synésius voulut le convertir, et non-seulement le voulut, mais encore s'efforça de le faire, et y apporta beaucoup de soins et d'efforts, à cause de l'ancienne affection qu'il avait pour lui. Celui-ci toutefois n'y consentait point, et ne pouvait admettre sa doctrine. L'évêque néanmoins, dans sa vive amitié pour lui, ne reculait pas, et ne cessait chaque jour de l'instruire, de l'exhorter, puis de le disposer à croire au Christ et à le connaître enfin. Comme tous les jours il répétait au philosophe le même langage: — « Véritablement, seigneur évêque, dit celui-ci, en-
» tre autres choses qui me déplaisent, il y a ce que vous dites,
» vous chrétiens, que la fin de ce monde arrivera, et qu'après
» cette fin, tous les hommes qui furent dès le commencement
» se lèveront dans ce corps, reprendront cette chair incor-
» ruptible et immortelle, vivront dans tous les siècles, rece-
» vront leurs récompenses ; que celui qui a pitié du pauvre,
» prête à intérêt au Seigneur même ; que celui qui est libéral
» envers les malheureux et les indigents, thésaurise dans
» les cieux, et que, à la régénération, le Christ lui rendra
» au centuple avec la vie éternelle ce qu'il aura donné : tou-
» tes choses qui me semblent, à moi, une dérision, une
» plaisanterie, une fable. »

» L'évêque Synésius affirmait, au contraire, que toute la doctrine des chrétiens est véritable, qu'elle n'a rien de faux ni d'opposé à la vérité, puis il s'efforçait de montrer par plusieurs preuves qu'il en est ainsi. L'ayant enfin amené, après bien du temps, à se faire chrétien, il le baptisa, lui et ses enfants, et tous ceux qui étaient dans sa maison. Peu de temps après son baptême, il donna à l'évêque trois cents pièces d'or pour les pauvres, et lui dit : « Prends ces trois cents

» pièces, donne-les aux pauvres, et fais-moi par écrit la
» promesse que le Christ me rendra cela dans le siècle futur.»
L'Evèque ayant pris l'or, lui fit aussitôt un billet comme il le voulait. Le philosophe vécut quelques années encore après avoir reçu le saint baptême, et tomba dans une maladie mortelle. Se voyant près de mourir, il dit à ses enfants : « Lorsque
» vous ferez mes funérailles, mettez dans mes mains cet
» écrit, et inhumez-le avec moi. » Quand donc il fut mort, ses enfants exécutèrent ce qu'il avait ordonné, et l'inhumèrent avec le billet. Le troisième jour après qu'il eut été inhumé, le philosophe apparut à l'évêque Synésius, la nuit, pendant qu'il reposait, et lui dit : « Viens au tombeau où je suis cou-
» ché, et prends ton billet, car j'ai reçu ce qui m'était dû ,
» et il m'a été fait satisfaction, et je n'ai aucune réclamation
» à élever contre toi, et pour que tu sois plus sûr de la chose,
» j'ai souscrit de ma propre main. »

» Or l'évêque ignorait que le billet du philosophe eût été inhumé avec lui. Le matin, il manda les fils d'Evagrius, et leur dit : « Est-ce que vous avez mis quelque chose avec le
» philosophe dans son tombeau ? » Ceux-ci, croyant qu'il leur parlait d'argent, répondirent : « Nous n'avons rien mis,
» seigneur, excepté le linceul. » — « Quoi ! donc ? n'avez-
» vous point enseveli avec lui quelque billet ? » Ceux-ci donc, reprenant souvenir, car ils ignoraient qu'il leur parlât du billet : « Oui, seigneur, répliquèrent-ils, car, en mourant,
» il nous donna certain écrit, et nous dit : Quand vous m'en-
» sevelirez, mettez-moi ce billet entre les mains, sans que
» personne en sache rien. »

» Alors l'évêque leur raconta le songe qu'il avait eu cette nuit-là ; puis, les emmenant avec les clercs et les principaux habitants de la cité, il se rendit au tombeau du philosophe. Ils ouvrirent ce tombeau, trouvèrent le philosophe là gisant, et tenant entre ses mains le billet écrit par l'évêque même. Prenant donc ce billet, ils l'ouvrirent et trouvèrent qu'il portait ces mots récemment écrits de la main du philosophe :

Moi, le philosophe Evagrius, au très-religieux seigneur, à l'évêque Synésius, salut. J'ai reçu la dette écrite sur ce billet, il m'a été fait satisfaction, je n'ai aucune réclamation à élever contre toi, au sujet de l'or que je t'ai donné, et que j'ai donné par toi au Christ-Dieu, à notre Sauveur. Ceux qui étaient là furent saisis d'étonnement, et, durant plusieurs heures, ne cessant de faire retentir ces mots: *Kyrie*, *eleison* (1), glorifièrent le Dieu qui opère des prodiges, et qui donne toujours à ses serviteurs une si large manifestation.

» Le même seigneur Léontius assurait que le billet qui porte la souscription du philosophe subsiste aujourd'hui encore, qu'on le conserve dans le trésor de l'Eglise de Cyrène, et que, quel que soit le gardien préposé là au soin des vases sacrés, il est chargé de garder avec la plus grande attention cet écrit, puis de le livrer sain et sauf à son successeur (2). »

Le bibliothécaire Photius (3), et l'historien Evagrius le Scholastique ont écrit que l'on baptisa Synésius faible encore dans la croyance, mais qu'on avait l'espoir que la grâce de Dieu ne manquerait pas d'ajouter à tant d'autres vertus dont il était orné l'ineffable présent de la foi. En effet, disent-ils, Synésius ne fut pas plus tôt baptisé qu'il crut et professa la doctrine de la résurrection des corps, inadmissible récit, mais dont ne se prévaudront, pas sans doute, les lecteurs de M. Villemain, qui affirme que l'évêque garda les opinions du philosophe.

Il était trop pénétré de la sublimité de son état, le noble pontife, pour oser en aborder les fonctions avec l'empressement d'un indiscret néophytisme. Sept mois entiers séparèrent son ordination du premier acte qui constate l'exercice de sa dignité. Il avait voulu voir dans sa retraite si le sacerdoce, au lieu de le faire descendre des hauteurs de la philo-

(1) Seigneur, pitié.

(2) Joannis Moschi *Pratum spirituale*, cap. CXCV.

(3) *Biblioth.* n. XXVI.

sophie, ne lui dresserait pas vers elle un degré d'ascension (1), et il était si préoccupé de cette pensée, qu'il écrivait à Olympius : « J'en prends Dieu à témoin, j'eusse mieux aimé plusieurs morts que l'épiscopat; mais puisque le Seigneur m'a imposé ce que je ne voulais pas, et non point ce que je voulais, je le prie, lui qui est l'auteur de cette nouvelle vie, d'en être aussi le guide, afin qu'elle me semble non point une descente de la philosophie, mais une ascension vers elle.

« En attendant, de même que s'il m'était arrivé quelque chose d'agréable, je t'en aurais averti, toi, la plus aimée de toutes les têtes, de même je te ferai part de mes ennuis, afin que tu me plaignes, et que si, après avoir envisagé l'affaire d'après ma nature, tu peux quelque chose, alors tu me révèles ton sentiment et me dises ce qu'il faut que je fasse. Je sens maintenant de loin cette fonction pénible, car m'y trouvant engagé déjà depuis sept mois, je vis éloigné de ceux dont je dois être l'évêque, attendant que j'aie parfaitement compris quelle est la nature de cet office, et, s'il est conciliable avec la philosophie, je m'en chargerai. Que s'il est contraire à mon genre de vie et à mes habitudes, quel autre parti me restera-t-il que de sortir d'ici et de naviguer tout droit vers l'illustre Grèce ; car, dès que j'aurai refusé l'épiscopat, il me faut renoncer aussi à la patrie, si je ne veux être le plus déshonoré et le plus exécré de tous les hommes en vivant assidument au milieu de gens qui me haïront (2). »

Dieu, qui a l'intelligence des cœurs et qui récompense les hommes de désir, ne manqua point à son ministre. Affermi par la grâce, Synésius marcha le front haut et le cœur dégagé dans les nouvelles routes que l'Eglise avait ouvertes devant lui. Les vieux évêques qui l'avaient demandé pour col-

(1) Εἰ γὰρ μὴ ἔρημος ἀπολειφθείην Θεοῦ, τότε γνώσομαι τὴν ἱερωσύνην οὐκ ἀπόβασιν οὖσαν φιλοσοφίας, ἀλλ' ἐπανάβασιν. *Epist.* XI.

(2) *Epist.* XCV.

lègue, se réjouirent de trouver en Synésius un modèle. Il sut toutefois, sans renoncer à ses goûts, les allier avec ses devoirs. On le vit associer dans une libre, mais sainte indépendance, la méditation des vérités métaphysiques à la sévère rigidité de la foi, la culture des arts et de la poésie à l'étude du code sacré, la douce amabilité du caractère aux nobles soins et à la majesté de l'épiscopat. Ce n'est plus un philosophe oiseux et contemplatif, c'est un pontife de Jésus-Christ. Qu'on lise ses lettres, que l'on parcoure son histoire; tout vient rendre témoignage à la dignité de ses mœurs et à l'intégrité de sa foi.

D'une part, en effet, il ne se met plus en peine ni des honneurs ni du mépris des hommes (1); il rend grâces à ceux qui le persécutent, et il regarde comme un martyre pour lui-même les injures que l'on fait à Dieu (2). De l'autre, il enseigne qu'il faut repousser sans pitié ceux qui nuisent à l'Eglise, et il appuie son opinion sur un proverbe bien expressif: *Clavus clavo pellitur* (3); il extirpe dans la Ptolémaïde jusqu'aux dernières semences de l'Arianisme; il chasse de son diocèse les Eunomiens qui, sous prétexte d'affaires, étaient venus en Libye pour y répandre le venin de leur impiété (4). En face de tels faits et de tels souvenirs, tous retracés de la main de Synésius, comprendra-t-on que M. Villemain le loue d'avoir conservé dans cet état nouveau les habitudes de sa première vie, d'être resté *indifférent à ces controverses de théologie si épineuses et si subtiles, dont le sacerdoce chrétien fatiguait l'esprit des peuples* (5)? Et remarquez-le bien, le sacerdoce qu'on traite de la sorte était représenté alors par Athanase, par Chrysostome, par Augustin, par Jérome, c'est-à-dire par les

(1) *Epist.* LVII, pag. 198.

(2) *Ibid.* pag. 197.

(3) *Epist.* XLV. Οἱ πάτταλοι γὰρ παττάλοις ἐκκρούονται.

(4) *Epist* V.

(5) *Mélanges*, Ibid.

plus hautes intelligences qui aient rayonné dans nos dix-huit siècles chrétiens ! Passons ; aussi bien ces lignes sont-elles déjà vieilles de date, et que savons-nous ? écrites peut-être sous une inspiration que l'on ne suivrait pas aujourd'hui.

S'il fallait entasser encore une fois des faits pour venger Synésius des éloges de son panégyriste, les faits viendraient en grand nombre à l'appui de notre assertion. N'est-ce pas dans un esprit de fermeté vraiment épiscopale qu'il propose de réduire à la communion laïque les évêques qui se promenaient sans motif d'église en église, de province en province ? N'est-ce pas avec la pensée de maintenir l'intégrité de la hiérarchie que, dans l'exécution d'un ordre de Théophile, il frappe de malédictions terribles ceux qui oseraient parler contre l'obéissance due à l'Eglise (1) ? N'est-ce pas avec la même vigueur apostolique qu'il s'arme du glaive de l'excommunication contre le tyran de la Pentapole, et que, en tête de son clergé, il prononce contre lui cet effrayant anathème :

« A Andronicus et aux siens, à Thoas et aux siens, que nul temple de Dieu ne soit ouvert. Qu'on leur ferme tout lieu sacré, toute chapelle, toute enceinte religieuse. Le diable n'a point de part au paradis. S'il y entre en cachette, il en est chassé. J'engage tout particulier et tout magistrat à ne se trouver avec eux ni sous le même toit ni à la même table ; que les prêtres surtout ne leur adressent pas la parole, de leur vivant, et qu'après leur mort ils ne les accompagnent point. Que si quelqu'un méprise cette Eglise comme étant celle d'une petite ville, et si, ne croyant pas qu'il soit nécessaire de lui obéir, parce qu'elle est pauvre, il vient à recevoir ceux qu'elle a excommuniés, que celui-là sache bien qu'il déchire l'Eglise qui, suivant la volonté du Christ, doit être une. Celui-là, soit lévite, soit prêtre, soit évêque, nous le mettrons au rang d'Andronicus, et nous ne lui don-

(1) *Epist.* LXVII, pag. 216.

nerons point la droite, et jamais nous ne mangerons à la même table que lui (1). »

Sans doute, et Synésius l'avoue, cette sentence n'avait rien de politique, mais, de l'homme qui la proclame il y a loin, ce nous semble, à un *indifférent*; il ne suffit pas du patriotisme que pouvaient inspirer à un Grec les vexations d'un barbare proconsul; la foi même du chrétien devait être relevée par la sainte et généreuse liberté de l'évêque catholique.

A côté de ces traits où brillent la foi de Synésius, son respect pour la discipline, son zèle intrépide, on aime à retrouver son cœur si aimant, si généreux, si compatissant et si dévoué. Quelle grandeur il déploya dans les calamités de sa patrie !

La Cyrénaïque, ainsi que la Libye, avait été long-temps gouvernée par le préfet d'Egypte ; mais le commandement militaire varia dans les différents temps. D'abord, ce fut le même commandant pour l'Egypte et pour la Libye ; ensuite les fréquentes incursions des Barbares engagèrent à créer un duc particulier pour la Libye et pour la Cyrénaïque, et ce duc fut en même temps chargé du recouvrement des impôts. Le syrien Gennadius, revêtu de ce titre, s'était comporté avec justice et intelligence (2).

Andronicus lui succéda, après avoir acheté la recommandation des eunuques de la cour. Il était fils d'un pêcheur de Bérénice (3), et ne s'étant avancé que par intrigues, il avait porté dans les grands emplois la bassesse d'esprit et la grossièreté qu'il tenait de sa naissance. Comme la conduite de son prédécesseur devait former un fâcheux contraste avec celle qu'il avait dessein de tenir, il tâcha de la noircir d'abord ; il voulut faire condamner Gennadius comme coupable de péculat, et fit mettre en prison un avocat parce qu'il refusait

(1) *Epist.* LVIII, pag. 203.
(2) *Epist.* LXXIII, pag. 221.
(3) *Epist.* LVII, pag. 197. — LVIII.

son ministère à cette odieuse accusation. Ses efforts furent inutiles ; il fallut laisser à Gennadius sa réputation d'intégrité; mais Andronicus suivit sans honte et sans remords son penchant naturel à la rapine et à l'injustice. Il enlevait les deniers publics, et faisait mourir de faim dans des cachots les officiers chargés de les recueillir. Ce pays avait déjà beaucoup souffert ; Andronicus fut un autre fléau. Il inventait des supplices inouïs. Un scélérat nommé Thoas, qui, de geôlier était devenu receveur des impôts, lui servait de conseil. Ce Thoas fit un voyage à Constantinople, et, voulant perdre deux honnêtes citoyens de Cyrène, Maximinus et Clinias, il rapporta, à son retour, comme un secret fort important, qu'Anthémius, alors préfet du Prétoire, étant malade, avait été averti en songe qu'il ne guérirait pas qu'on ne fît mourir Clinias et Maximinus. Aussitôt Andronicus, affectant un zèle ardent pour la santé du ministre, fit pendre ces deux citoyens ; mais ce qui prouve dans son procédé moins d'illusion que de méchanceté, c'est qu'il ne les mit pas à mort sur-le-champ ; ils furent cruellement maltraités à plusieurs reprises; c'était le passe-temps d'Andronicus; il revenait à eux, lorsqu'il n'avait personne à tourmenter (1).

Ce commandant inhumain n'était redoutable qu'aux peuples; il n'avait ni courage, ni expérience militaire. Les Ausuriens entrèrent dans le pays, ruinèrent les villages, et osèrent même attaquer les villes. Quatre centuries auraient suffi pour leur résister, mais les soldats désertaient et laissaient la province sans défense. Le mépris que les Ausuriens avaient pour Andronicus et pour ses troupes était tel que leurs femmes mêmes prirent les armes ; elles vinrent partager avec leurs maris l'honneur et le butin. Les barbares traversèrent les montagnes, se rendirent maîtres des forteresses, emmenèrent cinq mille chameaux chargés de butin, et

(1) *Epist.* LXXIX.

un nombre de prisonniers trois fois plus grand que n'était le leur.

Synésius tâchait de protéger la province contre la cruauté du commandant et des barbares. Il armait les habitants, donnait les ordres, distribuait les postes et faisait les fonctions de général. Il implora le secours d'Anthémius, afin de réprimer le tyran; il demanda l'exécution de la loi qui excluait du commandement dans les provinces ceux qui y étaient nés ou établis. Il menaça d'excommunication Andronicus; les prélats de la province obtinrent un délai en faveur de ce méchant homme, qui promit tout ce qu'on voulut, et ne tint aucune de ses promesses. Andronicus continua de proscrire, de piller, de faire périr les citoyens. Il fit mourir Magnus, un des principaux, des plus vertueux habitants de la Cyrénaïque, et dont les grands biens étaient le seul crime. Enfin, Synésius lança la terrible excommunication. Andronicus put encore se soutenir quelque temps, malgré la droiture d'Anthémius. Toujours d'intelligence avec les corrupteurs dont ils étaient pensionnaires, les eunuques de la cour fermaient toutes les avenues à la vérité. On ne pouvait se plaindre impunément, et si l'extrême nécessité forçait les sujets à porter leurs gémissements au pied du trône, ils étaient épuisés par les frais de ces députations éloignées, souvent inutiles et toujours ruineuses. La cour cependant finit par ouvrir ler yeux. Synésius eut recours à Troïlus (1), qui obtint que la province fût délivrée de ce monstre. Andronicus fut destitué de sa charge; on établit une commission pour lui faire son procès. Synésius alors se conduisit tout autrement que les amis d'Andronicus; ceux-ci s'éloignèrent, l'évêque se rapprocha de lui. « C'est, disait-il, c'est le caractère de l'Église, d'abaisser les superbes, et de relever ceux qui sont abattus (2). » Il le sauva de la condamnation qu'il méritait;

(1) *Epist.* LXXIII.
(2) *Epist.* LXXXIX,

il l'assista dant sa misère, et par cette charité vraiment épiscopale, il offensa même quelques personnes puissantes, que la vengeance animait à poursuivre la punition du criminel.

Jean, appuyé du crédit de l'eunuque Antiochus, alors tout puissant à la cour, prit la place d'Andronicus. C'était un fanfaron, qui, après plusieurs bravades, se cacha à l'arrivée des Ausuriens. Lorsqu'il les crut retirés, il revint se mettre à la tête des troupes, et s'enfuit dès qu'il aperçut les ennemis (1). Synésius, né pour réparer les fautes de la cour, se chargea encore de la défense du pays. Il n'avait rien à espérer des troupes réglées; c'était un corps de Marcomans auxiliaires, énervés par la chaleur du climat, et conduits par un lieutenant sans courage et sans honneur, nommé Chilas, qui ne devait sa fortune qu'au honteux talent de séduire les femmes, et de fournir aux débauches du général (2). L'évêque fit forger des armes; il se mit à la tête des habitants. Il paraît qu'on lui faisait un reproche d'entreprendre un métier si peu conforme au caractère de son emploi; il s'en justifiait par la nécessité. « Quoi! disait-il, on ne nous permet donc que de mourir et de voir égorger notre troupeau ? »

Enfin, la Pentapole respira sous le commandement d'Anysius. Il était jeune, mais plein de sagesse et de courage. Il commença par arrêter les pillages des soldats et des officiers. Vigilant, juste, pieux, mettant en Dieu sa confiance, incorruptible, il rejetait même les présents qu'il pouvait légitimement accepter. Les Ausuriens entrèrent dans le pays avec mille chevaux. Anysius trouvait un nombre suffisant de troupes, mais il comptait peu sur leur valeur. Il ne fit usage que de quarante soldats, que Synésius appelle Unnigardes. On

(1) Dans une lettre à son frère, la CIV du recueil, Synésius fait un plaisant récit de toutes les lâches forfanteries de ce soldat Phrygien.

(2) *Epist.* CX.

ne les connait que par la bravoure qu'ils montrèrent sous la conduite d'Anysius. A la tête de cette petite troupe qu'il animait par son exemple, il voltigeait dans toute la province, et se trouvait toujours où paraissait l'ennemi. Il battit trois fois les barbares, leur tua plus de huit cents hommes, les chassa du pays et les empêcha d'y rentrer (1). S'il eût eu seulement deux cents soldats aussi vaillants, dit Synésius, il eût porté la guerre chez les Ausuriens, et leur eût arraché les prisonniers qu'ils tenaient dans les fers (2).

Un si bon commandant méritait d'être continué dans sa charge, et la province le demandait avec instance, mais la cabale l'emporta. Au bout d'une année, il fut remplacé par un vieillard infirme, nommé Innocentius. Les Ausuriens revinrent dans la Cyrénaïque. Ils y firent d'effroyables ravages, et, s'étendant du côté de l'Egypte, portèrent la terreur jusque dans Alexandrie.

Marcellinus eut plus de succès, l'année suivante, 413. Il défit les Ausuriens dans un grand combat, et délivra les villes qu'ils tenaient assiégées. Au sortir de sa charge, il fut accusé ; mais le pontife, qui avait sauvé du péril le coupable Andronicus, se porta avec beaucoup plus d'ardeur à défendre la probité de Marcellinus (3).

Tout cela se passait de la fin de 410 à l'an 413, suivant les calculs de Tillemont (4). Ce fut dans cet intervalle, et la première année de son épiscopat que Synésius écrivit à Théophile d'Alexandrie, au sujet d'Alexandre, évêque de Basinopolis en Bithynie. Cet Alexandre, qui était de Cyrène, et

(1) *Epist.* LXXVIII.

(2) Syn. pag. 305.

(3) L'histoire de ces gouverneurs de la Cyrénaïque occupe une grande place dans les *Lettres* de Synésius ; le tableau raccourci que nous venons d'en présenter est emprunté presque littéralement à l'*Hist. du Bas-Empire*, par Le Beau, livre XXIX, chap. XLII.

(4) *Mém.* tom. XII, pag. 726.

d'une famille sénatoriale, avait passé par la vie monastique, avant d'arriver au sacerdoce, et avait été fait évêque par Jean Chrysostome. Quand une étrange persécution vint s'acharner à ce noble pontife, Alexandre fut du nombre de ceux qui lui demeurèrent fidèles. Il se vit contraint de quitter son diocèse, et se retira à Ptolémaïs. Synésius trouva qu'on était loin d'avoir pour Alexandre les égards obligés; quelques prêtres n'eussent pas même voulu le recevoir chez eux, de peur de violer les canons de l'Eglise, et ils avouaient néanmoins ne pas savoir quelle était la faute du pontife. Comme Synésius était peu instruit encore des choses ecclésiastiques, il n'osait pas blâmer ces prêtres, mais il ne les imitait pas non plus. Ainsi, pour ne point violer ce qu'on lui disait être une règle canonique, il ne le recevait pas à l'Eglise, et ne communiquait point avec lui à l'autel. S'il le rencontrait en se rendant à l'Eglise, il détournait les yeux pour ne pas le voir, ce qu'il ne pouvait faire néanmoins sans rougeur au front, mais dans sa demeure épiscopale, il le recevait avec tous les honneurs dus à son rang. Il agissait ainsi par un naturel penchant à la douceur, par une inclination qu'il ne pouvait plier aux lois de l'Eglise. Toutefois, cette lutte le brisa, et il écrivit à Théophile pour savoir s'il devait ou non traiter Alexandre en évêque. Ce doute de Synésius, qui avait toujours vécu sous Théophile, et qui témoigne pour lui une religieuse déférence, nous révèle un caractère d'une grande équité; il savait bien quelle avait été l'animosité de Théophile contre Chrysostome, et il ne l'en appelle pas moins le bienheureux Jean, « car il faut, dit-il, que nous honorions la mémoire d'un homme mort; toute haine s'abdique avec cette vie (1). »

Théophile ne jugea pas à propos de répondre à cette missive, ni à une seconde lettre que Synésius lui écrivit sur le même sujet. Il lui rendait compte, dans celle-ci, de diverses

(1) *Epist.* LXVI.

commissions que Théophile lui avait données pour la Pentapole.

La première concernait l'Eglise de Palébisca et celle d'Hydrax, bourgades situées sur la frontière des déserts de Libye. Théophile désirait que Synésius mît un évêque à Palébisca, et voulait ainsi arracher ces deux bourgades à la dépendance de l'évêque d'Erythre. Synésius, s'étant transporté sur les lieux, assembla le peuple, leur remit les lettres de Théophile, et leur voulut persuader d'élire un évêque; mais il ne put, malgré ses efforts, triompher de l'affection que le clergé et le peuple de Palébisca avaient pour Paulus, évêque d'Erythre, duquel ils dépendaient. Ainsi, cette bourgade, comme celle d'Hydrax, demeura soumise à l'évêque d'Erythre (1).

La seconde commission de Théophile concernait un différend qui avait été poursuivi entre l'évêque d'Erythre et celui de Dardanis, au sujet d'une ancienne forteresse située sur les confins de ces deux diocèses. Synésius accommoda les parties, en amenant Dioscorus, évêque de Dardanis, à vendre à Paulus d'Erythre cette forteresse et toutes les terres qui s'y trouvaient annexées (2).

La troisième commission de Théophile était relative à un démêlé survenu entre deux prêtres, l'un nommé Jason, et l'autre Lamponianus. Celui-ci avoir reçu quelques injures de son collègue, et l'avait frappé. Il en témoigna son repentir par des larmes, et Synésius le sépara de la communion de l'Eglise, le renvoyant *à la chaire pontificale*, c'est-à-dire à Théophile, et déclara seulement que tout prêtre serait admis à lui donner la communion, s'il se trouvait en danger de mort (3).

Anysius avait protégé la Pentapole, tant qu'il y était de-

(1) *Epist.* LXVII.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*

meuré, mais, lorsqu'il ne fut plus là pour la défendre, elle fut envahie et sillonnée par les hordes barbares. Synésius, qui fut assiégé dans Ptolémaïs, ou qui du moins s'attendait à voir la cité pressée entre les rangs ennemis, écrivit alors cette lamentable élégie sur le triste état et sur la ruine entière de la province.

« Je ne sais ce qu'il faut dire des calamités que nous avons sous les yeux, car ils n'ont pas le temps de discourir, ceux qui sont dans la nécessité de pleurer, et ils ne sauraient trouver un langage en harmonie avec les choses. Quelques-uns même, frappés de la grandeur des maux présents, ont perdu la faculté de pleurer. Mais comme Dieu comprend ceux qui pleurent, et qu'il faut que ceci soit connu de ceux qui gouvernent l'empire romain, écris, autant que tu le peux, aux personnes capables d'en parler dans le conseil impérial. Fais en sorte que quelqu'un leur annonce au plus tôt que la Pentapole, il y a trois jours seulement, était encore une excellente possession, et que si elle le cédait aux autres en puissance, elle les surpassait toutefois en intentions bienveillantes. Ils le savent bien, ceux qui se sont appliqués avec soin au maniement des affaires publiques, et j'en suis tout-à-fait persuadé lorsque j'apprends que le grand Anthémius tient parmi eux le premier rang. Il sait donc, lui, combien dans tous les temps et surtout dans ceux-ci, où il s'est trouvé tant de tyrans, nous avons été, sans tergiversation, dévoués à l'empereur. Jusqu'à ce jour, hier et avant-hier, la Pentapole est restée au pouvoir des Romains, qui, ayant perdu cette nation, ne l'ont pas comptée dans leurs préfectures.

» C'en est fait maintenant de la Pentapole, c'en est fini d'elle. Depuis sept ans déjà elle souffrait d'étranges douleurs, mais pareille à un animal qui se meurt difficilement, elle recueillait et ramassait un dernier souffle. Bénie soit la mémoire d'Anysius, car il a ajouté une année au temps de la Pentapole, en employant les boucliers de tous, et avec op-

portunité les mains des Unnigardes! Par là le mal a été différé de quelque temps, et toute leur multitude n'a point couru encore à travers le pays. Ils se sont appliqués au brigandage, fuyant et revenant. Mais depuis qu'ils se sont battus trois fois en bataille rangée, ils ont changé d'avis; tantôt leurs cavaliers occupent la campagne, tantôt ils tiennent nos soldats prisonniers dans leurs murailles, dispersés çà et là, calamité qui remonte à Céréalis, et ils ne peuvent être utiles les uns aux autres, parce qu'ils ne sont pas réunis. Ainsi les affaires des ennemis sont brillantes. Eux qui, l'an passé, étaient agiles et dispos à la fuite, les voilà maintenant assiégeurs de villes; et après qu'ils ont renversé les murs des bourgs, ils mettent de nombreuses armées autour des villes. Quelle entreprise ne leur réussit pas? Les Ausuriens ont revêtu les cuirasses des cavaliers thraces, non pas par besoin, mais pour se moquer de cet objet. Ils se sont ensuite servis des boucliers des Marcomans. La légion romaine en est réduite à ses soldats armés à la légère, et qui n'ont dû leur salut qu'à la pitié de l'ennemi. Je pleure sur de tels hommes, je ne leur reproche pas leur malheur. Que pouvaient contre une foule beaucoup plus nombreuse les Unnigardes qui avaient affaire par détachements à une masse compacte? Ainsi donc, autant qu'il a plu à Dieu, et qu'il a dépendu de leur force et de leur habileté dans les armes, ils sont sains et saufs. Quant aux chefs, quel grand mal pouvaient-ils faire à un ennemi contre lequel ils ne menaient pas volontiers leurs soldats, les retirant aussitôt, s'ils se lançaient comme des chiens timides, et les rappelant déjà avant qu'ils fussent rassasiés de la course et d'une féroce tuerie?

» Du reste, il faudrait aux Unnigardes une queue d'armée et des troupes rangées en bon ordre, car il est nécessaire, je le crois, que, semblable à une forte épée, la plus vive portion de la phalange soit en avant, et que la plus vigoureuse survienne ensuite, car la plaie pénètre ainsi plus profonde. En un mot, ils sont trop peu nombreux pour pouvoir soutenir

cette guerre, qui ne saurait même se faire aisément dans nos contrées. Si quelqu'un n'envoie pas les Unnigardes contre l'armée des ennemis, il faudra lui opposer quatre centuries ; ou plutôt, il fallait ce nombre-là, il fallait un chef, avant que nous fussions entièrement perdus, avant que les affaires de l'ennemi en fussent venues à ce degré de force.

» Dans cette dernière guerre, des femmes même ont combattu. J'ai vu, j'ai vu souvent une femme porter le glaive tout à la fois et allaiter son enfant. Qui donc ne regarderait pas comme heureuse une guerre où se trouve tant de sécurité ? J'ai honte d'avoir craint pour moi, pour les temps, pour la république. Oh! la fierté de ces anciens Romains qui triomphaient partout, qui unissaient par leurs trophées les terres éloignées les unes des autres, et qui maintenant sont en danger de se voir arracher par une nation malheureuse et nomade les villes de la Grèce, celles de la Libye, et l'Alexandrie d'Egypte ! Ce qui regarde l'or, a, sans doute, beaucoup d'importance, mais il n'y a pas moins de gloire à savoir rougir et à tenir quelque compte de l'honneur.

» Oh! avec quelle audace ils ont embrassé tout le pays ! Nulle montagne ne leur a été inaccessible, nulle citadelle n'a été assez forte contre eux. Ils ont parcouru toute la province, ils l'ont fouillée tout entière ; ils ont asservi tous les âges. J'entends des historiens grecs de jadis disant qu'on laissait les femmes et les enfants pour témoignages des dévastations, mais il est arrivé bien autre chose à la Pentapole. Et quelle possession plus belle pour un Ausurien qu'une femme et un enfant : celle-là, afin qu'elle enfante ; celui-ci afin que, une fois grandi, il aille au combat, car les Ausuriens sont plus portés pour ceux qu'ils nourrissent que ne le sont les parents ?

» Oh! la misérable colonie que nous étendons ! La jeunesse est emmenée captive pour augmenter les armées ennemies. Ce peuple viendra un jour hostile contre la terre qui le porta. Le jeune homme ravagera le champ que tout

petit encore il cultivait avec son père. Il est maintenant en route, maintenant on l'emmène ; maintenant la jeunesse de la Pentapole est encore dans les fers. Nul ne s'arme pour la sauver, nul ne peut la secourir, et ils ne le permettent pas ces Alexandrins qui, par un triste sort de la Pentapole, ont combattu sur son territoire. Pourquoi accuserait-on l'innocent, celui à qui une extrême vieillesse et une continuelle maladie ont valu son pardon ? Il eût été facile, en ayant de bons chefs, de punir de son impiété une insolente armée contre laquelle Dieu était irrité. Quelle chose sainte, quel lieu sacré ont-ils épargné ? N'ont-ils pas, en plusieurs endroits du territoire Barcéen, fouillé des tombes récentes ? N'est-ce pas par eux que dans toute l'Ampélis, qui est en notre pouvoir, toutes les églises ont été incendiées et ruinées de fond en comble ? N'ont-ils pas dressé, pour se partager les viandes, nos tables sacrées comme les tables profanes ? Et les vases mystiques qui servaient aux sacrifices publics, aux libations saintes, n'ont-ils pas été emportés pour le culte des démons dans un culte ennemi ? Qu'y a-t-il de leurs actes que puisse entendre une oreille pieuse ? Et, en effet, celui qui voudrait dire combien de forteresses ils ont démolies, combien de meubles, d'ustensiles ils ont emmenés, combien encore de brebis et de bœufs, étant échappés à la proie des Barbares, furent cachés dans les creux des montagnes, celui-là, en énumérant de tels maux, ne manquerait pas d'être accusé de minutie. Au reste, ils ont emmené du butin pour la charge de cinq mille chameaux. Ils reviennent en nombre triple, augmentés qu'ils sont par la foule des captifs. La Pentapole est morte, elle est éteinte, elle a pris fin, elle est tuée, elle a péri ; elle ne vit plus ni pour nous ni pour l'empereur. On ne peut même appeler possession de l'empereur une chose qui ne lui est d'aucune utilité. Quel fruit retirer du désert ?

» Il ne me reste pas de patrie à fuir, moi ; c'est par le manque seul de navire que je ne vogue point encore en pleine

mer, que je n'aborde point dans quelque île. Je me méfie de l'Egypte, car le chameau peut y arriver, chargé d'un soldat Ausurien. J'habiterai donc dans les îles; je vivrai pauvre, de riche que j'étais, et je serai étranger, plus méprisé qu'un citoyen de Cythère, car j'ai cherché avec curiosité, et je vois que Cythère est audelà de la Pentapole. C'est là peut-être que me portera le vent du midi; c'est chez eux que je vivrai étranger, fugitif, et si j'ose dire quelque chose de ma noblesse, ils ne me croiront pas. O Cyrène, dont les tables publiques font remonter mon origine jusqu'à la race des Héraclides, car je ne suis point un insensé lorsque, aux yeux de ceux qui savent, je pleure sur ma noblesse venant de là! O tombeaux, tombeaux Doriques, où je n'entrerai point! O malheureuse Ptolémaïs, dont j'aurai été le dernier pontife! Mais tant de calamité pèse trop sur mon ame. Je ne puis en dire davantage; les larmes retiennent ma langue; je suis tout entier à cette pensée qu'il me faut laisser le sanctuaire. Je devrais fuir d'ici et m'embarquer; mais quand on m'appellera sur le navire, je demanderai que l'on attende un peu, car j'irai d'abord au temple du Seigneur, puis je ferai le tour de l'autel, je baignerai de mes pleurs l'auguste pavé, et je ne m'éloignerai pas que je n'aie baisé cette porte et ce trône. Oh! combien de fois j'appellerai Dieu, et retournerai la tête! Oh! combien je jetterai les mains sur les barreaux! Mais c'est quelque chose de fort et de violent que la nécessité. Je désire accorder à mes yeux un sommeil que ne vienne pas interrompre le bruit de la trompette. Jusques à quand me tiendrai-je debout sur les remparts? jusques à quand défendrai-je les passages de nos tours? Je suis fatigué à force de placer des sentinelles nocturnes, et de garder à mon tour ceux qui me gardent moi-même. Moi qui souvent jadis passai des nuits sans sommeil, afin d'épier le lever des astres, je suis ennuyé maintenant de veiller pour nous défendre des incursions ennemies (1). Nous dormons les moments

(1) Le texte présente une antithèse et une allitération que le fran

que nous mesure l'eau de la clepsydre, et ma part de sommeil m'est enlevée souvent par la sonnette vigilante. Si je ferme un instant les yeux, oh! dans quels tristes songes viennent me jeter les soucieuses pensées du jour! la cessation du travail chez les autres, c'est le commencement du travail chez moi. Nous fuyons; nous sommes saisis, nous sommes blessés, chargés de liens et vendus. Combien de fois je me suis réveillé content, parce que j'avais laissé mon maître! combien de fois je me suis réveillé hors d'haleine, tout mouillé de sueur; cessant tout à la fois et le sommeil, et la course par laquelle je m'efforçais d'échapper à un ennemi armé! C'est pour nous seuls qu'Hésiode ne dit rien, quand il réserve l'espérance dans un tonneau, car tous nous sommes tremblants et sans espoir.

Cette vie passée en proverbe, cette vie où l'on ne vit pas n'est autre chose, mes auditeurs, que celle que nous menons. Que tardons-nous? Qu'attendons-nous encore? La Pentapole est maudite de Dieu; nous sommes livrés aux châtiments. Le mal le plus affreux, ce ne sont pas les sauterelles, mais c'est le feu qui, même avant les ennemis, a dévoré les blés de trois villes. Quelle sera la fin de nos calamités? Si les îles en sont exemptes, moi, dès que la mer sera calme, je m'embarquerai, mais je crains que le mal ne me prévienne, car il est proche le jour fixé pour l'incursion, le jour annoncé, dit-on, par un message ailé, qui conduit l'armée ennemie. C'est ce temps-là surtout qui exigera que les prêtres courent aux sanctuaires de Dieu, puisque le danger se trouvera près de la ville.

» Pour moi, je resterai à mon poste, dans l'église; je placerai devant moi les sacrés vases d'eau lustrale; j'embrasserai les saintes colonnes qui soutiennent la table et l'éloignent du contact de la terre. Là, je m'assiérai vivant, là je tom-

çais ne peut rendre. Επιτολαῖς, le lever des astres; ἐπιβολαῖς, les incursions de l'ennemi.



berai mort. Je suis ministre de Dieu, et peut-être faut-il que je lui fasse l'oblation de ma vie. Le Seigneur sera attendri de voir souillé du sang d'un pontife un autel où on ne lui offre point de sang (1). »

Voilà de la véritable éloquence et un généreux amour de la patrie. Synésius n'avait pas attendu l'heure suprême, et il était près du moment où les Barbares se mirent à sillonner la Cyrénaïque. Il écrit de pressantes lettres à Théophile (2), à Evoptius ; il fait fabriquer des lances, forger des épées, des boucliers, des hâches et des massues (3). Il n'appréhende pas la mort, pourvu qu'il voie la patrie reprendre son ancien lustre (4) ; il veut combattre comme s'il devait mourir, mais il ne doute pas qu'il ne doive survivre, car il descend des Lacédémoniens, et il sait, dit-il, la lettre des magistrats à Léonidas : *Qu'ils combattent comme devant mourir, et ils ne mourront pas* (5).

Il comble d'éloges ces prêtres Auxidites qui, voyant les soldats se cacher dans les creux des montagnes, s'étaient mis à la tête des paysans, les avaient guidés contre l'ennemi, et, après des prières adressées au Seigneur, avaient élevé un trophée dans la vaste plaine de Myrsinitis, où le diacre Faustus tua avec une pierre un Barbare qu'il dépouilla de ses armes, pour frapper à mort d'autres soldats, car il n'était pas armé, le courageux lévite. « Quant à moi, disait Synésius, je couronnerais volontiers et je proclamerais tous ceux qui succombèrent en cette circonstance (1).» Il ne se bornait point à une facile admiration. « Ne cesserons-nous

(1) Pag. 301-304.
(2) *Epist.* LXIX.
(3) *Epist.* CVIII.
(4) *Epist.* CVII.
(5) *Epist.* CXIII.
(6) *Epist.* CXVII. Synésius avec tout cela, reconnaît que les Clercs ne doivent pas prêter leurs bras à la justice, et qu'ils doivent se borner à la prière. *Epist.* CXX

pas de nous occuper de futilités, disait-il encore ? N'aurons-nous pas enfin un peu de sagesse, et n'irons-nous pas, après avoir réuni les laboureurs qui travaillent la glèbe, nous opposer aux ennemis, défendre nos enfants, nos femmes, notre pays, les soldats eux-mêmes ? Moi, c'est au moment de monter à cheval que j'écris cette lettre, car j'ai formé des cohortes et des chefs de cohortes avec les hommes qui se trouvaient là présents (1). » Il n'a pas assez de regrets pour la belle jeunesse perdue dans les combats, pour ce gracieux *printemps de l'année*, et quand l'amitié lui demande des vers au milieu de ces désastres, il répond : « Si tu veux les poèmes que tu m'as demandés, et je n'y vois de bon que le sujet, prie pour que les Cyrénéens respirent un peu de leurs fatigues sous les armes; car, dans l'état où nous sommes à présent, il ne m'est pas loisible de tirer des livres de mes coffrets (2). »

De trois enfants qu'avait eus Synésius, il ne lui en restait qu'un lorsqu'il écrivit à son frère la lettre LXXXVIII[e], lettre relative aux déplorables calamités de la patrie et à ces assauts ennemis qui souvent par mois le poussaient aux remparts, lui, évêque, comme s'il eût été mis en place pour combattre, dit-il, et non pas pour prier. On voit, par la lettre CXXVI[e], qu'il ne tarda point à perdre son dernier fils. Mais il dut le perdre peu de temps avant que Ptolémaïs fût pressée par les rangs ennemis, car dans la lettre CVII[e] il recommande ses enfants à son frère. Nous ne savons à quelle époque it mourut lui-même, et c'est une destinée touchante que celle de ce noble pontife qui disparait mystérieusement derrière les ruines d'un pays qu'il a défendu jusqu'au bout. Toutefois, on ne peut différer sa mort au delà de l'année 430, puisque son frère Evoptius, qui lui succéda sur le siége de Ptolémaïs, assistait en cette qualité au concile

(1) *Epist.* CXXV.
(2) *Epist.* CXXX.

d'Ephèse en 431 (1), et y fut député avec d'autres évêques pour défendre la cause de la foi et l'innocence de saint Cyrille.

Synésius avait une sœur nommée Stratonice, et pour laquelle il professait une tendre amitié. Un jour, on lui annonça qu'elle souffrait des yeux, et ce fut aussitôt une lettre d'aimables reproches. Pourquoi apprenait-il par d'autres que par elle ce qui la concernait ? Pourquoi, si elle ne venait pas lui rendre visite, ne lui écrivait-elle pas, du moins (2) ? Il avait poussé plus loin encore l'amitié pour elle, comme on le voit par sa lettre à Nicandre :

« Ton illustre épigramme, — car comment ne serait point illustre ce qu'a vanté le grand Nicandre, — l'épigramme :

C'est le portrait de la belle Cypris ou de Stratonice.

tu sais parfaitement que je l'écrivis un jour au sujet de ma sœur, et tu as pu comprendre cela à mes vers. Cette sœur, la plus chère des sœurs, et pour qui j'ai voulu une statue et des vers, elle est l'épouse de Théodose, garde-du-corps de l'empereur, lequel, en raison de ses longs services et de son zèle assidu, mérite depuis bien du temps la première place ; mais la brigue est plus puissante que les années. Tâche donc de lui être utile en ce point, comme aussi dans ses causes, s'il en a quelques-unes auprès d'Anthémius. Que le grand Nicandre lui devienne de quelque secours (3). »

C'est dans les *Lettres* de Synésius qu'il faut étudier le noble caractère et la belle ame de cet ingénieux écrivain, de ce dévoué pontife. On y voit à chaque page une nature élevée, un esprit aimable et fin, mais ce qui s'y fait jour principalement, c'est un grand amour de la philosophie, un goût déclaré pour les lettres, un continuel désir d'indépendance et

(1) *Concil.* tom. IV, pag. 285.
(2) *Epist.* VII. — (3) *Epist.* LXXV.

de vie libre. Il se complait dans un doux *rien faire*, et témoigne de la mauvaise humeur quand on le dérange, quand on l'arrache à ses loisirs philosophiques. C'est une sorte de paresse friande, qui n'est point sans un peu de mignardise et d'afféterie, et qui nous rappelle Sidoine par bien des endroits.

Evoptius lui avait donné, dans une lettre, quelques détails sur ce qui se passait à Cyrène. Le poète, se trouvant bien de son éloignement, ne prêtait qu'une paresseuse oreille à toutes ces causeries fraternelles. « Je ne veux rien avoir à faire avec aucun de ces gens-là, répondait-il; les inclinations nous ont séparés avant que nous fussions séparés par les lieux. Au reste, je m'afflige sur l'illustre sol de Cyrène, qu'avaient autrefois les Carnéades et les Aristippe, et que possèdent maintenant les Jean et les Jules, avec lesquels je n'ai pu vivre, et loin de qui je me trouve bien. Mais toi, ne m'écris plus dorénavant sur aucune des choses qui se passent là, et ne me recommande point ceux qui ont des procès, car désormais je ne me remuerai pour aucun d'eux. Je serais très-malheureux, en vérité, si, me voyant privé des biens de ma chère patrie, il me fallait prendre part à des contentions et à des affaires qui m'arracheraient au repos de la philosophie, et si, ayant renoncé à toute occupation pour embrasser la pauvreté comme un gain, je travaillais gratuitement aux embarras d'autrui (1). »

Ces goûts paisibles et contemplatifs, il les avait toujours sentis et écoutés ; ils le prirent au berceau et l'accompagnèrent jusqu'à la tombe. « Pour moi, ajoute-t-il, dès l'enfance il me vint en l'idée que le repos est une chose divine, ainsi que la tranquillité de la vie. C'est un état qui convient aux natures divines, a dit quelqu'un ; un état qui nourrit l'ame, et qui unit à Dieu le possesseur de cette tranquillité (2). »

(1) *Epist.*. L.
(2) *Epist.* LVII.



Ainsi, dans son enfance, dans sa jeunesse, quand il eut atteint déjà l'âge viril, Synésius ne se mêla en rien au tracas des affaires, et il put conserver à l'abri des flots le paisible calme de son esprit. Donc jusqu'à l'époque de son épiscopat, il vécut libre au milieu du monde comme dans une sorte d'enceinte sacrée, partageant sa vie entre la prière, les livres et la chasse, car, pour que l'esprit et le corps se portent bien, dit-il, il faut travailler et prier (1).

Néanmoins il sut, à l'heure venue, se montrer homme d'action et de courage. Nous l'avons vu chargé d'ambassades; nous l'avons suivi dans un épiscopat fort occupé et dans cette généreuse lutte pour sa ville assiégée. Il comprenait à merveille la dignité pontificale, et, sans condamner les évêques qui s'immiscaient au choses mondaines, il disait toutefois qu'il faut au prêtre le repos et la contemplation philosophique. Il ne se sentait pas, lui personnellement, la force de servir deux maîtres, et admirait ceux qui pouvaient le faire. Synésius pensait aussi très-sagement sur la délimitation du pouvoir civil et du pouvoir religieux; il ne voulait pas d'un mélange qui finit par altérer l'une des deux puissances. « Tu as besoin d'un protecteur? va trouver le dépositaire des lois de la République. — Tu as besoin de Dieu en quelque chose? va au prêtre de la cité. » Et plus loin : « De même que je n'ai pas été philosophe public, que je ne me suis pas montré sur les théâtres, que je n'ai point ouvert d'école, — que néanmoins j'étais alors philosophe, et puissé-je l'être aujourd'hui encore; — de même je ne veux pas devenir évêque public. Tout homme ne peut pas tout (2). »

Son ame affectueuse et bonne s'épanche à travers toutes ses lettres, soit qu'il s'attriste de la mort de ses enfants et se plaigne à sa chère Hypatia (3), soit qu'il prenne la défense

(1) *Epist.* LVII.
(2) *Epist.* LVII, pag. 200.
(3) *Epist.* X.

de quelque malheureux (1), soit qu'il rappelle à son devoir quelque prêtre égaré de la bonne route (2), soit qu'il traite d'affaires, soit qu'il échange des causeries avec son frère, ou de simples politesses avec des amis et des lettrés. Il a le droit de dire à Olympius : « Tu pourras trouver beaucoup d'hommes meilleurs que Synésius, mais des hommes qui aiment plus, tu n'en trouveras pas (3). »

L'une des plus curieuses lettres de Synésius et des plus spirituelles aussi, c'est la quatrième, dans laquelle il raconte une tempête qu'il avait essuyée en revenant d'Alexandrie, où était son frère Evoptius. La peinture de l'équipage, celle des matelots qui sont tous plus ou moins disgraciés de la nature et s'appellent par des sobriquets en rapport avec leurs infirmités; ce pilote juif qui, par une rigide observation de la Loi, abandonne le gouvernail la veille du samedi, après le coucher du soleil, et, malgré toutes les menaces, ne se remet à l'œuvre que vers minuit, quand le navire est près de sombrer, mais toutefois se croit obligé de dire qu'il lui est permis de reprendre le gouvernail, parce qu'il y a danger de mort pour les passagers; cet état de trouble et d'appréhension, d'espérance et de joie, l'abordage enfin, puis la description des lieux où l'on est forcé de relâcher, et des habitants, des femmes qui accueillent l'équipage, tout cela constitue un drame saisissant et original. Synésius ne fut pas exempt de crainte, au milieu de l'effroi général; il redoutait le sort d'Ajax :

Qui périt pour avoir bu l'onde salée,

et, avec ce souvenir d'Homère, il appréhendait que le trépas dans les flots ne fût réellement la mort de l'ame. Ce trait nous montre où il en était de l'idée religieuse.

(1) *Epist.* XXIX, CLIV.
(2) *Epist.* XII.
(3) *Epist.* XCVI.

La correspondance de Synésius nous parait être pour les Grecs ce que fut pour les Latins celle de Sidonius ; ces deux écrivains présentent d'étonnantes ressemblances, mais le goût est plus pur chez l'évêque de Ptolémaïs. Du reste, tous deux reviennent fréquemment au culte des lettres et de la philosophie ; ce sont des sujets qui les préoccupent. Nous voyons que les contemporains de Synésius, comme ceux de Sidoine, se lisaient les missives des hommes quelque peu écrivains, et en raffolaient d'admiration. Il y a parmi les correspondants de Synésius un avocat nommé Pylémènes, qui était d'Héraclée, et qui avait un talent distingué ; Synésius échangeait avec lui d'intimes rapports ; eh ! bien, il va jusqu'à lui dire : « Maintenant, Pylémènes est célèbre dans nos cités, Pylémènes, le démiurge d'une lettre divine (1). » Mais, il faut ne pas l'oublier, Synésius cherchait à trouver quelques ames d'élite, et à les introduire dans sa solitude, où il avait la philosophie pour aide, mais où il n'avait aucun homme, car en Libye jamais il ne lui était arrivé d'ouir, disait-il, une voix philosophique, excepté l'écho répondant à la sienne. Toutefois, il se consolait avec le proverbe : *Embellis la Sparte que tu as adoptée*, et il apprenait à se contenter de son sort, en travaillant pour la gloire de sa patrie (2).

La lettre cent quarante-septième est précieuse comme tableau de la vie que l'on menait dans la Cyrénaïque, à l'époque où Synésius écrivait. Il parle amplement des productions de la terre, de la venaison, des viandes qui se mangeaient chez eux ; il insiste sur leur musique pastorale, qui lui sert de transition pour arriver aux impôts. « Nous savons peut-être fort bien, dit-il, qu'il existe un empereur, car chaque année les exacteurs d'impôts nous en font souvenir, mais quel est cet empereur, tous ne le savent pas aussi bien. » En général, dans cette lettre comme dans les autres, Syné-

(1) *Epist.* C.
(2) *Ibid.*

sius, qui possède son antiquité, ses historiens et ses poètes, leur emprunte des citations et des allusions fréquentes; la douleur même ne met pas de bornes à cet étalage d'érudition et de bel-esprit. Il ne faut pas s'étonner s'il y a tant de vague souvent dans ses expressions et dans sa pensée.

Il satisfaisait à ses goûts de retraite, et jouissait de la vie des champs. Nous avons de lui une petite lettre où il révèle cet amour de la nature et cette douce passion pour les vivantes scènes de la campagne.

« Ainsi donc, écrivait-il à son frère, toi qui demeures chez les Phycuntes hâlés (1), te voilà surpris de voir que tu te dessèches et que ton sang se vicie! Mais il faudrait s'étonner, au contraire, si ton corps était plus puissant que la chaleur de ces lieux. Or, si tu viens vers nous, tu peux, Dieu aidant, recouvrer la santé, quand tu seras délivré d'un air infecté par des exhalaisons marécageuses; que tu seras délivré aussi de ces eaux salées et tièdes, et tout-à-fait stagnantes, ce qui est dire la même chose que mortes.

» Quel plaisir y a-t-il donc à se coucher sur le sable du rivage, qui fait votre seule retraite? De quel côté vous tournerez-vous enfin? Chez nous, du moins, on peut se réfugier sous l'ombre d'un arbre; si l'ennui s'en mêle, on peut aller d'un arbre à l'autre, ou d'un bois à un autre bois. Et quel charme de passer un petit ruisseau! Combien est agréable le zéphyre qui agite doucement les branches! là encore et les divers chants des oiseaux, et l'émail des fleurs, et les arbustes des prés, et les travaux de l'agriculture, et les présents de la nature; toutes choses pleines de parfum, et sucs précieux d'une terre salubre. Je ne vanterai pas l'antre des nymphes, car il faudrait Théocrite. Outre cela, il est d'autres choses encore (2). »

(1) Phycunte était un port de mer de la Cyrénaïque. *Epist.* C.
(2) *Epist.* CXIV.

Dans la CXX[e] Lettre, Synésius parle de l'eau bénite que l'on mettait à la porte des églises pour servir de purification à ceux qui entraient.

Nous voyons, par la CXXVI[e], qu'il avait le projet de bâtir un monastère sur les bords du fleuve Asclépius, et qu'il préparait déjà les vases sacrés.

Dans sa XV[e] lettre, Synésius dit à Hypatia : « Je me trouve si mal (1) que j'ai besoin d'un hydroscope, » et en même temps il ajoute : « Je te prie d'en faire fabriquer un en cuivre et de me l'acheter. » Comme nous ne connaissons ni la forme ni l'usage de cet hydroscope des anciens, nos savants et nos curieux se sont donné beaucoup de peine pour comprendre quel était l'instrument dont parle Synésius. Le P. Pétau avoue qu'il l'ignore ; il soupçonne toutefois que c'était un instrument qui servait à niveler les eaux, ce qui n'est pas l'affaire d'un malade ; mais Pierre de Fermat nous semble avoir trouvé le véritable sens de Synésius, lorsqu'il dit que l'hydroscope était un instrument fait en cylindre et destiné à examiner, à connaître le poids des différentes eaux pour l'usage des malades, car, en le plaçant dans l'eau, il s'y enfonce plus ou moins, et alors, aux lignes horizontales marquées le long du cylindre, on voit si les eaux sont plus ou moins légères (2).

Synésius avait composé un assez grand nomdre d'ouvrages qui sont presque tous venus jusqu'à nous.

Il était marié depuis peu de temps, lorsqu'il écrivit le *Dion, ou traité de sa propre Vie*, et que déjà, selon ses expressions, il voulait folâtrer et agir sérieusement avec l'enfant que Dieu lui promettait pour l'année suivante, mais qui lui était si présent par l'affection (3). Synésius parle de cet ouvrage,

(1) Οὕτω πάνυ πέπραγα πονήρως, ce que le P. Pétau traduit par : *Eo sum infortunii reductus* ; nous suivons le *Journal des Sav.*

(2) *Journal des Sav.* ann. 1679, pag. 78.

(3) *Dio*, pag. 58 et 41.

dans son épître CLIII[e], et dit à Hypatia qu'il le composa pour répondre à certains sophistes ignorants et envieux, qui lui faisaient un reproche de s'appliquer à la culture des lettres, de polir son style, d'exprimer ses pensées avec nombre et élégance, puis de citer fréquemment les poètes et les orateurs. Nous pensons qu'en ce dernier point les détracteurs de Synésius avaient quelquefois raison. Ces mêmes sophistes prétendaient ensuite que les exemplaires des livres dont il se servait n'étaient pas corrects. Synésius réfute la première de ces accusations en montrant avec une vive éloquence que l'étude des lettres, que la poésie et la rhétorique sont d'une grande utilité (1). Il répond à la seconde, en faisant voir qu'il est bon quelquefois, pour exercer l'esprit, de n'avoir pas des exemplaires si corrects; et enfin il justifie aussi la libre course et les fantaisies de son discours, en disant qu'il ne parle point devant un de ces juges qui sommeillent, tandisque l'avare clepsydre emporte les heures; qu'il n'est pas non plus dans la triste condition des orateurs de théâtre qui ont affaire à un auditoire morose, difficile, moqueur, et il trace un plaisant tableau de ces pauvres sophistes qui, proprets et pimpants, se drapent, se gourment, dispersent les gracieux sourires, plient la voix à toute sa mélodie, et demandent, pour humecter le gosier, une coupe d'avance préparée (2). Tout ce tableau est tracé de main de maître.

Synésius, ami fervent de la contemplation et de la recherche du vrai, décerne les plus grandes louanges à ces philosophes chrétiens, à ces moines qui, voulant abandonner leurs ames au souffle du Seigneur et à l'inspiration du silence, fuyaient les cités et les hommes; chantaient des hymnes graves et religieux, avaient des symboles sacrés, des heures fixes pour s'approcher de Dieu et s'arracher ainsi à l'empire de la matière, puis rejetaient loin d'eux tout ce qui pouvait flat-

(1) Pag. 47.
(2) Pag 55.

ter les yeux, l'ouïe, le goût (1). Il parle avec éloge de saint Antoine (2) et de saint Amon (3). Il eût bien voulu que la nature humaine pût s'appliquer incessamment à la contemplation de la vérité, et qu'elle n'eût pas besoin d'un peu de repos; mais il ajoute que, n'étant pas exempt de besoins, comme l'est Dieu, ni réduit à chercher sa joie dans les plaisirs du corps, comme la brute, il ne connaissait pas de délassement plus simple et plus pur que la poésie et l'éloquence (4). Il reconnaît que l'ame ne peut être le souverain bien, car, si cela était, elle ne serait jamais dans le mal, et qu'ainsi il faut qu'elle s'élève au-dessus d'elle-même pour trouver le bien.

On a donné à ce traité le nom de *Dion*, parce que Synésius y montre comment, dans la vue de devenir, non point un sophiste, mais un philosophe, il s'était proposé l'exemple de Dion *Chrysostome*, né à Prusium en Bithynie, et contemporain de Trajan. Les premières pages de cette apologie philosophique concernent Dion Bouche-d'Or, et renferment une judicieuse appréciation de son caractère et de son genre. Synésius compare ingénieusement le style de Dion à un paon qui se mire et se rengorge en lui-même (5).

Vers la fin, il revient encore à ces sophistes dont il donnerait trois pour une obole (6), à ces détracteurs des lettres, et déclare qu'il veut, lui Synésius, diriger vers la rhétorique et la poésie son jeune nourrisson, qu'il veut au moins lui léguer ce trésor; car, ajoute-t-il, comment pourrait mon enfant user des biens paternels?

« J'ai rendu mes champs bien moins nombreux que je ne

(1) Pag. 45.
(2) Pag. 51.
(3) Pag. 48, 51.
(4) Pag. 46, 47.
(5) Pag. 39.
(6) Pag. 53.

les reçus, et plusieurs de mes serviteurs jouissent du même droit de cité que moi. Je n'ai de l'or ni en ornements de femme, ni en monnaies, car tout ce que je possédais, je l'ai dépensé comme Périclès, en choses nécessaires. Mais j'ai beaucoup plus de livres qu'il ne m'en avait été laissé, et il faut que tu puisses te servir d'eux tous (1). »

Dion avait écrit un Eloge des cheveux, ouvrage perdu aujourd'hui, à l'exception du commencement que Synésius a inséré dans sa réfutation. Cet *Eloge de la Calvitie*, est un morceau spirituel, rempli d'allusion mythologiques et historiques, ainsi que d'observations morales; mais la thèse qu'il soutient nous paraît fort mal défendue. Synésius dit à peu près comme Dromio, dans Shakspeare: « C'est un bien dont le temps est prodigue envers les animaux; quant aux hommes, ce qu'il leur a refusé en poil, il le leur a donné en intelligence.—Le temps est chauve, et, tant que le monde sera monde, ses sujets seront chauves comme lui (2). » Synésius a beau montrer au lecteur le théâtre des Chauves, l'auguste assemblée des Socrate, des Diogènes, dont on gardait les images dans le Musée, et qui tous avaient la tête dépouillée de cheveux; il a beau dire que la calvitie était regardée d'ordinaire comme une preuve de mérite; que les peintres, lorsqu'ils voulaient représenter un comédien, lui prêtaient une belle chevelure, tandis qu'ils donnaient aux philosophes, aux prêtres et aux personnes de distinction une tête chauve (3), ce n'en est pas moins un pauvre paradoxe où il dépense beaucoup d'inutile peine.

L'Egyptien, ou livre *de la Providence*, est divisé en deux

(1) Pag. 59.

(2) It is a blessing that he bestows on beasts, and what he hath scanted men in hair, he hath given them in wit. — Time himself is bald, and therefore to the world's end wille have bald followers. *Comedy of Errors*, act. II, Sc. 2.

(3) Pag. 68.

parties. C'est un ouvrage assez obscur, et que Schœll analyse de la manière suivante : « Sous la fable d'Osiris et de Typhon, deux frères d'un caractère opposé, Synésius a peint l'état où se trouvait alors l'empire romain. Dans une petite préface qui est en tête de l'ouvrage, il dit que, au premier livre, il a eu en vue le fils de Taurus, et que, à la demande de ses amis, il a ajouté la seconde partie, afin que l'esprit du lecteur y fût consolé des sentiments douloureux dont le premier devait l'avoir affecté. On ne connaît qu'un seul fils de Taurus qui avait été préfet du prétoire sous Valens; ce fils s'appelait Aurélianus, et fut consul en 400(1). Le fameux Gainas le fit exiler, mais Aurélianus fut bientôt rappelé d'une manière honorable. Les commentateurs supposent en conséquence que, sous le masque d'Osiris, Synésius a peint Taurus, et que Gainas est Typhon, le mauvais génie. L'objet moral que Synésius s'est proposé en écrivant cet ouvrage, c'est de faire voir que les calamités de l'état n'autorisent pas les plaintes contre la Providence. Au reste, il existe quelques lettres de Synésius, adressées à Aurélianus, et qui prouvent la haute idée que l'auteur avait de l'administration de ce fonctionnaire (2). »

Le traité des *Songes* « est une manière antique et vraiment platonique de donner à ce que la philosophie enseigne de plus grave la forme d'une bagatelle, afin que les vérités, découvertes à la suite de longues recherches, ne tombent pas tout-à-fait dans l'oubli, mais pourtant ne soient pas jetées au profane vulgaire, qui ne ferait que les altérer et les corrompre. Tel a été, dit Synésius, le but que s'est proposé l'auteur de cette composition (3). » Cet opuscule présente sur l'origine et sur la significations des rêves, quelques observations le plus souvent ingénieuses, et d'autres fois triviales.

(1) *Fasti Consulares*, dans l'*Onomasticon* du Cicéron d'Orelli.

(2) *Hist. de la Littérature grecque profane*, tom. VII, pag. 83.

(3) Pag. 130.

On y trouve des expressions qui respirent encore la mythologie dont le semi-christianisme de l'auteur n'avait pas su repousser tous les prestiges. Synésius y parle de son ambassade de Constantinople comme d'une chose arrivée depuis assez long-temps. Ainsi cet onvrage dut être écrit après l'an 400. Avant de le rendre public, il l'envoya avec son *Dion* à Hypatia, pour avoir son jugement, puis afin, lui disait-il, que le nombre fût parfait, — le nombre trois était mystérieux, — il ajouta un troisième ouvrage qui concernait un présent qu'il avait fait pendant sa légation (1). Ce présent, c'était un astrolabe d'argent, et nous pouvons juger, d'après le discours à Pæon, qu'il s'agit d'un globe céleste, bien que ce globe ne fût pas, ce semble, d'une figure ronde. Nous avons le commentaire que Nicéphore Grégoras, patriarche de Constantinople, composa sur le livre des *Songes* (2). Synésius prétendait être fort habile dans l'énypniomancie, et témoigne le désir de transmettre à ses enfants cet instinct divinatoire (3).

L'*Homélie* de Synésius *sur le psaume* LXXIV n'est pas entière. L'auteur y fait voir que l'on doit passer les fêtes dans la piété et dans la sobriété ; que c'est le même esprit qui a parlé en l'un et l'autre Testament, et que, semblable à un peintre habile, il a d'abord ébauché son ouvrage, puis ensuite l'a rendu parfait. Il ajoute que Dieu ne s'est nullement inquiété du style dans les Ecritures, ni d'une miuuticuse exactitude dans les choses de peu d'importance.

Le fragment d'une *Homélie pour la veille de la naissance du Sauveur* n'offre rien de remarquable.

Dans sa lettre CLIII[e], Synésius dit quelques mots d'un ouvrage philosophique qu'il avait intitulé *Cynégétique*, et qui

(1) Pag. 293.
(2) Syncsii opp. pag. 351.
(3) Pag. 143.

était extrêmement goûté des jeunes gens. Il n'est pas venu jusqu'à nous.

Restent maintenant les *Hymnes*, son titre le plus imposant. Ces hymnes semblent être le fruit de ses prières et sont eux-mêmes des prières, car ils s'adressent tous à Dieu, avec des mouvements chaleureux et élevés; mais, après avoir méprisé les honneurs, les emplois et toutes les choses de la terre pour ne posséder que Dieu, le poète redescend aussitôt, et demande avec lui une vie douce, paisible, tranquille, exempte de maladie, de peine, d'affliction, de pauvreté, d'ennui et de traverses. Il composa les premiers et le huitième avant son épiscopat, pendant son séjour à Constantinople, et les autres, soit dans sa belle retraite de Libye, soit à l'ombre des autels de Ptolémaïs. Certes, il faut applaudir à l'inspiration qui les dicta, car il était bon de montrer que la foi chrétienne peut, non moins qu'une menteuse mythologie, accorder une lyre, et enfanter de sublimes concerts. Si les noms de Synésius, de Grégoire de Nazianze, de Prudence, de Fortunatus, de Coffin, de Santeul n'ont point fait pâlir la vieille renommée des chantres d'Eolie, ils ne sont pas toutefois restés sans gloire, et la harpe de David, après tout, a soupiré des accords inconnus aux sanctuaires païens.

Dans son *Histoire universelle de l'Eglise chrétienne*, M. Matter émet, à l'occasion de Synésius, deux réflexions qui nous semblent l'une et l'autre dénuées de fondement. *L'Hymne sur le Sauveur*, par saint Clément d'Alexandrie, *ne fut pas reçu dans les recueils adoptés pour le culte. L'Hymne analogue et la plupart des poésies sacrées de Grégoire de Nazianze et de Synésius ne furent pas plus heureux* (1). Mais qui donc a jamais pensé que Synésius eût destiné au *culte* des poèmes dont quelques-uns excèdent le nombre de six cents vers; des des poèmes dont il composa plus d'un tiers avant d'être chrétien; des poèmes qu'il n'assujettit point aux règles ordinaires

(1) Tom. I, pag. 380.

du chœur, et qui ne sont point divisés en versets, en strophes; des poèmes où il parle de lui-même, de sa patrie, de sa femme, de ses enfants?

La seconde observation porte sur le mérite intrinsèque des *Hymnes* et du chantre inspiré qui, selon M. Matter, *étant plus ouvrier que poète, prend chez les anciens des phrases et des tournures toutes faites.* Laissons répondre un oracle en cette matière, M. Villemain. « Synésius, dit-il, célébrait, dans ses vers pleins d'élégance et d'harmonie, les mystères de la foi chrétienne, la grandeur de Dieu, son ineffable puissance, sa triple unité, la rédemption des ames, la fin des sacrifices sanglants, et le commencement d'une loi plus douce pour l'univers. Telles sont les idées qui remplissent les chants du poète philosophe et chrétien. » Il est aisé de voir, par cette simple exposition, que Synésius n'a pu trouver ses idées, ses expressions qu'en lui-même. Il avoue qu'il a inventé des rhythmes nouveaux. « On sent le disciple de Platon et l'imitateur des anciens poètes de la Grèce, continue M. Villemain; mais cette couleur de métaphysique religieuse, qui est la poésie de la pensée, donne à ses accents un charme d'originalité sans lequel il n'y a point de génie. »

Un juge non moins compétent, M. Boissonade, s'exprime ainsi: « Nam Synesius in primis valde dignus est qui legatur ob magnam orationis poeticæ copiam, verborum venustatem, sublimes sensus ac splendidos; in quo tamen et illud videri possit non indignum reprehensione, quod profluentius et cum sterili quadam abundantia luxurietur, atque ænigmata de Trinitate μυστικώτερα inculcet frequentius, theologo homini convenientius quam lyrico; non quod illæ ipsæ absconditi dogmatis obscuritates lyricam orationem decere nequeant, sed est in talibus modus adhibendus, nec sunt ὅλῳ τῷ θυλάκῳ effundenda. » Préface des *Lyrici Græci*.

Synésius reconnaît que les ministres de Dieu, c'est-à-dire les anges, lui portent nos prières; il reconnaît en Dieu une tri-

nité de personnes en unité de substance (1). Il donne au Saint-Esprit le nom de centre du Père et du Fils (2), et parle assez clairement de l'intercession des saints, comme aussi de la protection que les anges accordent aux hommes (3). Il s'exprime avec beaucoup de clarté sur l'incarnation (4), sur l'union des deux natures en Jésus-Christ (5) et sur le pardon des péchés comme naturels au cœur de l'homme, et nés avec lui dans une ame souillée (9).

D'un autre côté, soit erreur, soit vieille habitude, Synésius emploie souvent des expressions inexactes. Il parle de dieux, pour dire des anges (7). Il semble dire que toutes les ames sont des parties d'une ame universelle, répandue dans tout le monde, même dans les astres, et que cette ame est une émanation de Dieu (8). Il semble quelquefois dire que le Fils est inférieur au Père ; que l'Esprit saint est la volonté du Père, volonté moyenne entre le Père et le Fils (9). Il semble enfin reconnaître deux Verbes (10). On trouve ainsi dans Synésius beaucoup d'expressions qui peuvent être vraies, mais qui sont tirées plutôt des philosophes païens que de l'Ecriture. Brucker s'est occupé surtout à montrer chez le poète le dogme Valentinien de l'émanation (11), et il est aisé de l'y remarquer à plus d'un endroit.

Au surplus, nous considérons ici le poète, bien plutôt que le théologien ; il ne faut pas lui demander la rigoureuse précision que l'on trouve dans Grégoire de Nazianze. Lorsque nous abordâmes Synésius, ses chants harmonieux nous ravissaient à l'égal d'une céleste mélodie. Quelle ne fut point notre joie, notre admiration, en entrant dans ce monde nou-

(1) Hymne III, Hymne IV. — (2) Hymne IV. — (3) Hymne III, Hymne IV.—(4) Hymne V, Hymn. VII,—(5) Hymne III, Hymne VIII. — (6) Hymne X. — (7) Hymne III. — (8) Hymne I. — (9) Hymne III, Hymne V. — (10) Hymne IV.

(11) *Historia critica Philosophiæ*, tom, III, pag. 55 et seqq.

veau, nouveau pour tant d'autres comme pour nous! L'évêque de Ptolémaïs, le chantre Libyen ressemble, par bien des endroits, au chantre des *Harmonies*. Placés l'un et l'autre dans une sphère dont la métaphysique du christianisme est le centre, ils parcourent incessamment le même cercle, et vivent dans un même ordre de conceptions et d'idées. Le monde matériel n'est devenu devant eux qu'un échelon pour remonter à la source des êtres. Malgré la différence des idiomes, vous retrouvez plus d'une fois les mêmes mouvements, l'emploi des mêmes formes rhythmiques. Synésius dit:

« Tu es le père, tu es la mère, tu es la voix, tu es le silence, tu es la nature féconde de la nature. »

Et Lamartine:

Tout vit, tout s'écrie :
C'est lui, c'est le jour!
C'est lui, c'est, la vie,
C'est lui, c'est l'amour!

Ecoutez le début de l'hymne deuxième, dans Synésius:

« Encore la lumière, encore l'aurore, encore le jour qui brille après les sombres ténèbres. »

Voici celui de la première Harmonie du livre troisième:

Encore un hymne, ô mon amé,
Un hymne pour le Seigneur;
Un hymne dans mon délire,
Un hymne dans le Seigneur.

Il serait aisé d'étendre ces rapprochements, et l'on verrait s'il n'y a pas, *entre ces deux voix qui ont chanté à quinze siècles de distance*, comme s'est exprimé M. de Lamartine, on verrait s'il n'y a pas une ressemblance frappante. De plus habiles que nous l'ont aperçue; ils ont cru entendre

Platon touchant la lyre sacrée, et l'auteur des *Harmonies* a vu dans cette poétique fraternité un grand éloge, car il est le sincère admirateur de Synésius.

On peut être surpris que, depuis plus de deux siècles, aucun savant n'ait eu la pensée de donner une nouvelle édition des ouvrages de Synésius, ouvrages peu volumineux, et qui, par la variété de leur ensemble, présentent un si grand attrait. C'est pour les Lettres principalement que nous réclamerions une publicité accordée à tant de futiles écrits.

F.-Z. Collombet.

TITI FLAVII CLEMENTIS ALEXANDRINI

HYMNUS

IN



INTERPRETE

FERDINANDO PIPER. [1]

Frenum pullornm indocilium
Ala volucrum non errantium
Clave navium vere,
Pastor agnorum regalium!
Tuos integros
Coge puellos,
Ad sancte laudandum,
Sincere canendum
Ore innoxio
Infantinm ducem Christum.
Rex sanctorum,
Verbum omnipotens
Patris snpremi,
Sapientiæ fons,
Colnmen laborum
Ævo gandens,

(1) Nous donnons ici une version latine de l'Hymne *au Christ Sauveur;* sa place naturelle était à côté de celle de Synésius, par Fr. Portus, mais nous réparons un oubli.

C

Generis mortalis
Salvator Jesu,
Pastor, arator,
Clave, frenum,
Ala cœlestis
Sanctissimi gregis,
Piscator animantium,
Qui servantur,
Pelagi vitii
Pisces sacratos
Unda ex infesta
Jucunda vita inescans!
Duc oves
Spiritales, pastor,
Duc, o sancte,
Rex pueros intactos.
Vestigia Christi,
Via cœlestis:
Verbum æternum,
Ævum infinitum,
Lux sempiterna,
Misericordiæ fons,
Actor virtutis,
Honesta vita
Deum laudantium,
Christe Jesu;
Lac æthereum,
Dulcibus uberibus
Sponsæ gratiarum,
Sapientiæ tuæ,
Fusum!
Nos infantes
Ore tenero
Nutriti,
Mammæ spiritalis
Flamine roscido
Impleti,
Laudes simplices,
Hymnos veros
Regi Christo,
Mercedem piam
Doctrinæ vitæ
Canamus simul;
Canamus pure
Filium valentem:
Chorus pacis
Christo geniti,
Populus modestus,
Celebremus simul
Deum pacis!

HYMNES

DE SYNÉSIUS.

ΣΥΝΕΣΙΟΥ ΥΜΝΟΙ.

ΥΜΝΟΣ Α.

Αγε μοι, λίγεια φόρμιγξ,
μετὰ Τηΐαν ἀοιδὰν,
μετὰ Λεσβίαν τε μολπὰν,
γεραρωτέροις ἐφ' ὕμνοις
κελάδει Δώριον ᾠδὰν,
ἁπαλαῖς οὐκ ἐπὶ νύμφαις
ἀφροδίσιον γελώσαις,
θαλερῶν οὐδ' ἐπὶ κούρων
πολυηράτοισιν ἥβαις.
Θεοκύμονος γὰρ ἁγνὰ
σοφίας ἄχραντος ὠδὶς
μέλος ἐς θεῖον ἐπείγει
κιθάρας μίτους ἐρέσσειν,
μελιχρὰν δ' ἄνωγεν ἄταν

HYMNES DE SYNÉSIUS.

HYMNE I.

Viens donc, lyre harmonieuse, et, après les chansons du vieillard de Téos [1], après les accents de la Lesbienne [2], fais entendre sur le mode Dorien des hymnes augustes qui ne célèbrent ni les jeunes filles au voluptueux sourire, ni les charmes séducteurs des jeunes hommes.

La pure inspiration de la divine Sagesse me presse de disposer les cordes de la lyre pour de pieux cantiques ; elle m'ordonne de fuir la

(1) Anacréon I. — (2) Sappho.

χθονίων φυγεῖν ἐρώτων.
Τί γὰρ ἀλκα, τί δὲ κάλλος,
τί δὲ χρυσὸς, τί δὲ φάμα,
βασιλήϊοί τε τιμαὶ,
παρὰ τὰς θεοῦ μερίμνας;
Ο μὲν ἵππον εὖ διώκοι,
ὁ δὲ τόξον εὖ τιταίνοι,
ὁ δὲ θημῶνας φυλάσσοι
κτεάνων, χρύσειον ὄλβον·
ἑτέρῳ δ' ἄγαλμα χαίτη
κατειμένη τενόντων,
πολύϋμνος δέ κεν εἴη
παρὰ κούροις, παρὰ κούραις,
ἀμαρύγμασιν προςώπων·
ἐμὲ δ' ἀψόφητον εἴη
βιοτὰν ἄσημον ἕλκειν,
τὰ μὲν ἐς ἄλλους ἄσημον,
τὰ δὲ πρὸς θεὸν εἰδότα.
Σοφία δέ μοι παρείη
ἀγαθὰ μὲν νεότατα,
ἀγαθὰ δὲ γῆρας ἕλκειν,
ἀγαθὰ δ' ἄνασσα πλούτου.
Πενίαν δ' ἄμοχθος οἴσει
σοφία γελῶσα, πικραῖς
ἄβατον βίου μερίμναις·
μόνον εἰ τόσον παρείη
ὅσον ἄρκιον καλιῆς
ἀπὸ γειτόνων ἐρύκειν,

douceur empoisonnée des terrestres cupidités. Qu'est-ce, en effet, que la force, la beauté, l'or, la réputation, les pompes des rois, qu'est-ce donc au prix de la pensée de Dieu?

Qu'un autre dirige avec art un coursier; qu'un autre tende habilement un arc; qu'un autre garde des monceaux d'or, et nage dans l'abondance; qu'un autre se pare d'une chevelure flottant sur ses épaules; qu'un autre soit célébré parmi les jeunes hommes et les jeunes filles pour la beauté de son visage!

Quant à moi, qu'il me soit donné de couler en paix une vie obscure, inconnue de tous les mortels, pourvu qu'elle connaisse les choses de Dieu!

Puisse venir à moi la sagesse, excellente compagne du jeune âge comme des vieux ans, et prudente reine des richesses! La sagesse supporte en riant et sans effort la pauvreté, la pauvreté inaccessible aux amers soucis de la vie. Que j'aie seulement assez pour n'avoir pas besoin de la

ἵνα μὴ χρεὼ με κάμπτοι
ἐπὶ φροντίδας μελαίνας.
Κλύε καὶ τέττιγος ᾠδὰν,
δρόσον ὀρθρίαν πιόντος·
ἴδε μοι βοῶσι νευραὶ
ἀκέλευςα, καί τις ὀμφὴ
περί τ' ἀμφί τέ με ποτᾶται.
Τί ποτ' ἄρα τέξεταί μοι
μέλος ἁ θέσκελος ὠδίς;
Ο μὲν, αὐτόσσυτος ἀρχὰ,
ταμίας πατὴρ τ' ἐόντων,
ἀλόχευτος, ὑψιθώκων
ὑπὲρ οὐρανοῦ καρήνων
ἀλύτῳ κύδεϊ γαίων,
Θεὸς ἔμπεδος θαάσσει,
ἑνοτήτων ἑνὰς ἁγνὴ,
μονάδων μονάς τε πρώτη,
ἁπλότητας ἀκροτήτων
ἑνώσασα καὶ τεκοῦσα
ὑπερουσίοις λοχείαις·
ὅθεν αὐτὴ προθοροῦσα
διὰ πρωτόσπορον εἶδος,
μονὰς ἄῤῥητα χυθεῖσα
τρικόρυμβον ἔσχεν ἀλκάν.
Υπερούσιος δὲ παγὰ
ςέφεται κάλλεϊ παίδων
ἀπὸ κέντρου τε θορόντων,
περὶ κέντρον τε ῥυέντων.

chaumière du voisin, et pour que la nécessité ne me réduise pas à de sombres inquiétudes.

Entends le chant de la cigale qui boit la rosée du matin. Regarde; les cordes de ma lyre ont retenti d'elles-mêmes. Un souffle harmonieux vole partout autour de moi. Quel va donc être l'enfantement céleste de mes chants ?

Celui qui est à lui-même son commencement, le père et le conservateur des êtres, sur les hauts sommets du ciel, couronné d'une gloire immortelle, Dieu repose inébranlable.

Unité pure des unités, monade primitive, qui engendre dans un enfantement sublime et rassemble en un faisceau les simples sommités. De là, jaillissant sous sa forme originelle, la monade mystérieusement répandue reçoit une triple puissance.

La source suprême se couronne de la beauté des enfants qui, du centre sortis, roulent autour du centre divin.

Μένε μοι, θρασεῖα φόρμιγξ,
μένε, μηδὲ φαῖνε δήμοις
τελετὰς ἀνοργιάστους.
Ἴθι, καὶ τὰ νέρθε φώνει·
τὰ δ' ἄνω σιγὰ καλύπτοι.
Ὁ δὲ νοῦς οἵοισιν ἤδη
μέλεται νόοισι κόσμοις.
Ἀγαθὰ γὰρ ἔνθεν ἤδη
βροτέου πνεύματος ἀρχὰ
ἀμερίστως ἐμερίσθη,
ὁ καταιβάτας ἐς ὕλαν
νόος ἄφθιτος, τοκήων
θεοκοιράνων ἀποῤῥὼξ,
ὀλίγα μὲν, ἀλλ' ἐκείνων.
Ὅλος οὗτος εἷς τε πάντη
ὅλος εἰς ὅλον δεδυκὼς,
κύτος οὐρανῶν ἑλίσσει.
Τὸ δ' ὅλον τοῦτο φυλάσσων
νενεμημέναισι μορφαῖς
μεμερισμένος παρέστη.
ὁ μὲν ἀστέρων διφρείαις,
ὁ δ' ἐς Ἀγγέλων χορείας·
ὁ δὲ καὶ ῥέποντι δεσμῷ
χθονίαν εὕρετο μορφὰν,
ἀπὸ δ' ἐστάθη τοκήων.
Δνοφερὰν ἤρυσε λάθαν,
ἀλαωπῇσι μερίμναις
χθόνα θαυμάστας ἀτερπῆ,

Arrête, lyre audacieuse, arrête; ne montre pas au vulgaire les arcanes très-saints. Chante les choses d'ici-bas, et que le silence couvre les merveilles d'en haut.

Mais déjà mon ame ne s'occupe plus que des mondes intellectuels, car c'est de là qu'est venu sans mélange le souffle de l'humaine pensée.

Cette ame, tombée dans la matière, cette ame immortelle est une parcelle de ses divins auteurs, bien faible, il est vrai; mais l'ame qui les anime eux-mêmes, unique, inépuisable, tout entière partout, fait mouvoir la vaste profondeur des cieux; et, tandis qu'elle conserve cet univers, elle existe sous mille formes diverses.

Une partie de cette ame anime le cours des étoiles; une autre le chœur des anges; une autre, ployant sous des chaînes pesantes, a reçu la forme terrestre, puis, séparée de sa source, elle a bu l'oubli de son origine, et s'est prise d'admi-

θεὸς ἐς θνητὰ δεδορκώς.
Ενι μὰν ἔνι τι φέγγος
κεκαλυμμέναισι γλήναις·
ἔνι καὶ δεῦρο πεσόντων
ἀναγώγιός τις ἀλκὰ,
ὅτε κυμάτων φυγόντες
βιοτησίων, ἀκηδεῖς
ἁγίας ἔστειλαν οἴμους
πρὸς ἀνάκτορον τοκῆος.
Μάκαρ, ὅστις βορὸν ὕλας
προφυγὼν ὕλαγμα, καὶ γᾶς
ἀναδὺς, ἅλματι κούφῳ
ἴχνος ἐς θεὸν τιταίνει.
Μάκαρ ὅστις μετὰ μοίρας,
μετὰ μόχθους, μετὰ πικρὰς
χθονογηθεῖς μελεδῶνας,
ἐπιβὰς νόου κελεύθων,
βυθὸν εἶδεν θεολαμπῆ.
Πόνος εἰς ὅλαν τανῦσαι
κραδίαν ὅλοισι ταρσοῖς
ἀναγωγίων ἐρώτων.
Μόνον ἐμπέδωσον ὁρμὰν
νοερηφόροισιν ὁρμαῖς·
ὁ δέ τοι πέλας φανεῖται
γενέτας χεῖρας ὀρεγνύς.
Προθέοισα γάρ τις ἀκτὶς
καταλάμψει μὲν ἀταρποὺς,
πετάσει δέ τοι νοητὸν

ration pour le triste séjour des noirs soucis, elle, dieu rabaissé vers la terre.

Il reste cependant, il reste toujours quelque lumière dans ses yeux voilés ; il reste dans ceux qui sont tombés ici, une force qui les rappelle aux cieux, lorsque, échappés des flots de la vie, ils entrent dans la voie sainte qui conduit au palais du Père.

Heureux qui, fuyant les cris affamés de la matière, et s'échappant d'ici-bas, monte vers Dieu d'une course rapide! Heureux qui, libre des travaux et des cruelles peines de la terre, s'élançant sur les routes de l'ame, a vu les hauteurs du ciel briller d'une lumière divine!

C'est un grand effort que de livrer toute son ame à toutes les ailes des célestes désirs.

Pour toi, soutiens cet effort par l'ardeur qui te porte aux choses intellectuelles. Le Père céleste se montrera de plus près à toi, te tendant la main. Quelque rayon précurseur brillera sur la route,

πεδίον, κάλλεος ἀρχάν.
Ἄγε μοι, ψυχὰ, πιοῖσα
ἀγαθοῤῥύτοιο παγᾶς,
ἱκετεύσασα τοκῆα,
ἀνάβαινε, μηδὲ μέλλε,
χθονὶ τὰ χθονὸς λιποῖσα·
τάχα δ' ἂν μιγεῖσα πατρὶ
θεὸς ἐν Θεῷ χορεύσαις.

et t'ouvrira l'horizon idéal, source de labeauté.

Courage, ô mon ame, abreuve-toi dans les sources éternelles; monte par la prière vers le Père ; monte , et que rien ne t'arrête. Abandonne tous les soucis de la terre. Bientôt , unie au Père céleste , et Dieu dans Dieu même , tu goûteras une joie éternelle.



ΥΜΝΟΣ Β'.

Πάλι φέγγος, πάλιν ἀὼς,
πάλιν ἀμέρα προλάμπει
μετὰ νυκτίφοιτον ὀρφνάν.
Πάλι μοι λίταινε, θυμὲ,
θεὸν ὀρθρίοισιν ὕμνοις,
ὃς ἔδωκε φέγγος ἀοῖ,
ὃς ἔδωκεν ἄστρα νυκτὶ,
περικοσμίαν χορείαν.
Πολυκύμονος μὲν ὕλας
ἐκάλυψε νῶτον αἰθὴρ
πυρὸς ἐμβεβὼς ἀώτῳ,
ἵνα κυδίμα σελάνα
πυμάταν ἄντυγα τέμνει.
Ὑπὲρ ὀγδόαν δὲ δίναν
ἑλίκων ἀστροφορήτων
ῥόος ἀστέρων ἔρημος
ὑποκολπίους ἐλαύνων
πτύχας ἀντίον θεοίσας,
μέγαν ἀμφὶ νοῦν χορεύει,

HYMNE II.

Encore la lumière, encore l'aurore, encore le jour qui brille après les sombres ténèbres.

Chante encore, ô mon ame, chante en un hymne matinal, ce Dieu qui a donné la lumière au jour, qui a donné à la nuit les étoiles, chœur harmonieux se déroulant autour des mondes.

Placé sur le feu le plus pur, l'éther a voilé la surface de la matière flottante, aux lieux où la majestueuse lune élève son disque d'argent.

Par delà la huitième sphère des cercles constellés, un espace dépeuplé d'astres, agitant en son sein des orbes qui se croisent en leur cours, se déploie autour de la grande intelligence dont

ὃς ἄνακτος ἄκρα κόσμου
πολιοῖς ἔρεψε ταρσοῖς.
Τὰ πρόσω μάκαιρα σιγα
νοερῶν τε καὶ νοητῶν
ἄτομον τομὰν καλύπτει.
Μία παγὰ, μία ῥίζα,
τριφαὴς ἔλαμψε μορφά.
Ἵνα γὰρ βυθὸς πατρῶος,
τόθι καὶ κύδιμος υἱὸς,
κραδιαῖόν τι λόχευμα,
σοφία κοσμοτεχνῖτις,
ἑνοτήσιόν τε φέγγος
ἁγίας ἔλαμψε πνοιᾶς.
Μία παγὰ, μία ῥίζα
ἀγαθῶν ἀνέσχεν ὄλβον,
ὑπερούσιόν τε βλάσταν
γονίμοις ζέοισαν ὁρμαῖς,
τά τ' ἑνουσίων προλάμπει
μακάρων ἁγητὰ φέγγη.
Ὅθεν ἐγκόσμιος ἤδη
χορὸς ἀφθίτων ἀνάκτων
γενετήριόν τε κῦδος
τό τε πρωτόσπορον εἶδος
νοεροῖς ἔμελψεν ὕμνοις.
Πέλας εὐμενῶν τοκήων,
στρατὸς Ἀγγέλων ἀγήρως·
τὰ μὲν ἐς νόον δεδορκὼς
δρέπεται κάλλεος ἀρχὰν,

les blanches ailes couvrent l'extrémité du monde céleste.

Dans les régions ultérieures, un auguste silence enveloppe les êtres intellectuels unis et pourtant séparés.

Une seule source, un seul principe brille sous une forme trois fois resplendissante. Là où se trouve la profondeur du Père, là se trouve aussi la splendeur du Fils, enfantement ineffable de son cœur; là éclate encore la Sagesse créatrice du monde, et la lumière de l'Esprit saint qui resserre cette unité.

Une seule source, un seul principe produit une riche abondance de biens, un germe mystique puissant et fécond, et les splendeurs éblouissantes des bienheureuses substances.

Le chœur des ministres immortels, qui se rattachent de plus près au monde, célèbre en des hymnes mystérieux la gloire du Père et la personne du premier-né.

Auprès de leurs créateurs bienveillants, les bataillons des anges qui ne connaissent pas la

τὰ δ' ἐς ἄντυγας δεδορκὼς
διέπει βένθεα κόσμου,
τὸν ὕπερθε κόσμον ἕλκων
νεάτας καὶ μέχρις ὕλας,
ἵνα δαιμόνων ὅμιλον
φύσις ἱζάνοισα τίκτει
πολύθρουν καὶ πολυμήταν·
ὅθεν ἥρως, ὅθεν ἤδη
περὶ γᾶν σπαρεῖσα πνοιὰ,
χθονὸς ἐζώωσε μοίρας
πολυδαιδάλοισι μορφαῖς.
Τὰ δὲ πάντα σεῖο βουλᾶς
ἔχεται· σὺ δ' ἐσσὶ ῥίζα
παρεόντων, πρό τ' ἐόντων,
μετεόντων, ἐνεόντων.
Σὺ πατὴρ, σὺ δ' ἐσσὶ μάτηρ.
Σὺ δ' ἄῤῥην, σὺ δὲ θῆλυς.
σὺ δὲ φωνὰ, σὺ δὲ σιγὰ,
φύσεως φύσις γονῶσα,
σὺ δ' ἄναξ, αἰῶνος αἰών.
Τὸ μὲν ᾗ θέμις βοᾶσαι,
μέγα χαῖρε, ῥίζα κόσμου,
μέγα χαῖρε, κέντρον ὄντων,
μονὰς ἀμβρότων ἀριθμῶν
προανουσίων ἀνάκτων.
Μέγα χαίροις, μέγα χαίροις,
ὅτι πὰρ θεῷ τὸ χαίρειν.
Επ' ἐμοῖς ἵλαον ὔας

vieillesse, tantôt plongeant dans les profondeurs intellectuelles, contemplant avec admiration le principe de toute beauté; tantôt regardant les sphères, régissent l'immensité du monde, et abaissent l'éclat céleste jusqu'aux derniers confins de la matière où la nature affaissée enfante la troupe tumultueuse et rusée des démons. C'est du milieu de cet éclat céleste que s'élance le Fils, et que l'Esprit, répandu autour de la terre, en a vivifié les parties, et leur a donné des formes diverses.

Tout dépend de ta volonté ; tu es le principe des choses présentes , passées , futures , de tout. Tu es le père , tu es la mère ; tu es le mâle, tu es la femelle ; tu es la voix , tu es le silence ; tu es la nature féconde de la nature. O roi , tu es le siècle du siècle.

Autant qu'une faible voix peut le proclamer, salut donc , salut à toi , centre des êtres , monade des nombres éternels, de ces rois qui n'ont

τάνυσον χοροῖσιν ὕμνων.
Σοφίας ἄνοιγε φέγγος,
κατάχει κύδιμον ὄλβον,
κατάχει χάριν λιπῶσαν
βιοτᾶς γαληνιώσας,
πενίαν ἐκτὸς ἐλαύνων,
χθονίαν τε κῆρα πλούτου.
Μελέων ἔρυκε νούσους.
παθέων δ' ἄκοσμον ὁρμὰν,
φρενοκηδεῖς τε μερίμνας
ἀπό μοι ζωᾶς ἐρύκοις,
ἵνα μὴ τὸ νοῦ πτέρωμα
ἐπιβρίσῃ χθονὸς ἄτα,
ἄνετον δὲ ταρσὸν αἴρων
περὶ σᾶς ὄργια βλάστας
τὰ πανάῤῥητα χορεύσω.

pas de substance. Gloire à toi, gloire à toi, car en Dieu réside la gloire. Prête une oreille favorable à la jubilation de mes chants.

Révèle-moi la lumière de la sagesse ; donne-moi une glorieuse félicité ; donne-moi le brillant éclat d'une vie tranquille ; écarte loin de moi l'indigence et le terrestre fléau des richesses ; repousse loin de mon corps les maladies et l'ardeur honteuse des passions ; repousse loin de mes jours les soucis rongeurs ; fais que les ailes de mon ame ne demeurent point retenues pesamment à la terre, mais que, prenant un libre essor, je puisse m'élancer dans les divins secrets de ton fils.

ΥΜΝΟΣ Γ΄.

Ἄγε μοι, ψυχά,
ἱεροῖς ὕμνοις
ἐπιβαλλομένα
ὑληγενέας
εὔνασον οἴςρους·
θώρησσε δὲ νοῦ
ζαμενεῖς ὁρμάς.
Βασιλῆϊ θεῶν
πλέκομεν ςέφανον,
θῦμ᾽ ἀναίμακτον,
ἐπέων λοιβάς.
Σὲ μὲν ἐν πελάγει,
σὲ δ᾽ ὑπὲρ νάσων,
σὲ δ᾽ ἐν ἀπείροις,
ἐπί τε πτολίων
κραναῶν τ᾽ ὀρέων,
καὶ κατὰ κλεινῶν
ὁπόταν πεδίων

HYMNE III.

Courage, ô mon ame ! entonne des hymnes sacrés, assoupis les ardeurs qu'enfante la matière, excite les rapides élans de l'intelligence.

Au roi des dieux nous tressons une couronne, nous lui offrons une victime non sanglante, nous lui adressons des chants pour libation.

C'est toi que je célèbre sur la mer, toi que je célèbre dans les îles, toi que je célèbre sur le

ϛάσω διδύμους
γυίων ταρσοὺς,
σὲ, μάκαρ, μέλπω,
γενέτα κόσμου.
Σοὶ νὺξ με φέρει
τὸν ἀοιδὸν, ἄναξ·
σοὶ δ' ἀμερίους,
σοὶ δ' ἀῴους,
σοὶ δ' ἑσπερίους
ὕμνους ἀνάγω.
Ιϛορες αὐγαὶ
πολιῶν ἄϛρων,
μάνας τε δρόμοι·
καὶ μέγας ἵϛωρ
ἅλιος, ἀγνῶν
ἄϛρων πρύτανις,
ὁσίαν ψυχᾶν
ἅγιος ταμίας.
Επὶ σὰς αὐλὰς,
ἐπὶ σοὺς κόλπους
τὸν ἀπόϛροφον
τανaᾶς ὕλας
ταρσὸν ἐλαφρίζων,
χαίρων ἵνα σου
προμολὰν ἱκόμαν,
νῦν ἐπὶ σεμνᾶς
τελετηφορίας
σηκοὺς ἁγίους

continent, et au sein des villes, et sur le sommet des montagnes, et dans les brillantes plaines, lorsque j'y pose mes pieds, ô Dieu, père du monde.

La nuit m'amène à toi, pour dire tes louanges, ô souverain.

A toi le matin, à toi le jour, à toi le soir j'adresse mes hymnes.

J'ai pour témoins l'éclat resplendissant des astres, la paisible course de la lune, et l'immense soleil, qui est le modérateur des astres purs, l'arbitre saint des saintes ames.

Je détache mes ailes de la vaste matière, pour m'élancer vers tes parvis, dans ton sein, joyeux d'arriver à ton vestibule sacré.

Je vais, en suppliant, tantôt vers les temples saints où l'on célèbre tes mystères, tantôt sur

ἱκέτας ἔμολον·
νῦν ἐπὶ κλεινῶν
κορυφὰν ὀρέων
ἱκέτας ἔμολον·
νῦν ἐς ἐρήμας
αὐλῶνα μέγαν
Λιβύας ἔμολον,
πέζαν νοτίαν,
τὰν οὔτ' ἄθεον
πνεῦμα μολύνει,
οὔτε χαράσσει
ἴχνος ἀνθρώπων
ἀςυμερίμνων·
ἵνα σοι ψυχὰ
καθαρὰ παθέων,
λύσασα πόθους,
λήξασα πόνων,
λήξασα γόων,
θυμῶν, ἐρίδων,
ὅσα κηριτρεφῆ
ἀποσεισαμένα,
καθαρᾷ γλώσσᾳ
γνώμῃ θ' ὁσίᾳ,
τὸν ὀφειλόμενον
ὕμνον ἀποίσῃ.
Εὐφαμείτω
αἰθὴρ καὶ γᾶ·
ςάτω πόντος,

la cime des hautes montagnes, tantôt dans les profondes vallées de la déserte Libye, rivage brûlé du Notus, et que ne souille jamais un souffle impie, que ne foule jamais le pied des hommes livrés aux soucis de la ville.

C'est là que mon ame, pure de passions, dégagée de désirs, exempte de travaux, de pleurs, de colère, de querelles, et secouant loin d'elle tous ces funestes enfants du cœur, t'adressera, d'une voix chaste et d'une pensée pieuse, les hymnes qui te sont dus.

Paix dans les cieux et sur la terre ; que l'Océan se calme, que l'air fasse silence. Taisez-

ϛάτω δ' ἀήρ.
Λήγετε, πνοιαὶ
βαλίων ἀνέμων·
λήγετε, ῥιπαὶ
γυρῶν ῥοθίων,
ποταμῶν προχοαὶ,
κρανααὶ λιϐάδες.
Εχέτω σιγὰ
κόσμου λαγόνας,
ἱερευομένων
ἁγίων ὕμνων.
Δύτω κατὰ γᾶς
ὀφίων συρμός.
δύτω κατὰ γᾶς
καὶ πτανὸς ὄφις,
δαίμων ὕλας,
νεφέλα ψυχᾶς,
εἰδωλοχαρὴς,
εὐχαῖς σκύλακας
ἐπιθωΰσσων.
Σὺ, πάτερ, σὺ, μάκαρ,
σὺ ψυχοϐόρους
ἀπέρυκε κύνας
ψυχᾶς ἀπ' ἐμᾶς,
εὐχᾶς ἀπ' ἐμᾶς,
ζωᾶς ἀπ' ἐμᾶς,
ἔργων ἀπ' ἐμῶν.
Α δ' ἁμετέρα

vous, souffle des vents ; arrêtez-vous , tourbillons des flots impétueux , cours des fleuves , sources des fontaines.

Que le silence règne aux diverses régions du monde, pendant que j'adresse en sacrifice des hymnes sacrés.

Qu'ils se cachent sous terre , les serpents sinueux; qu'il se cache sous terre aussi le dragon ailé, ce démon de la matière, ce nuage de l'ame, cet ami des idoles, lui qui excite contre nos prières les aboiements de ses satellites.

Toi, Père ; toi, bienheureux, défends contre les chiens voraces et mon esprit, et mon ame, et ma prière, et ma vie, et mes œuvres.

Mais que l'offrande de mon cœur soit agréée

πραπίδων λοιβὰ
σοῖς ἐριτίμοις
μελέτω προπόλοις,
πορθμεῦσι σοφοῖς
ἁγίων ὕμνων.
Ηδη φέρομαι
ἐπὶ βαλβίδας
ἱερῶν ἐπέων·
ἤδη καναχεῖ
ὀμφὰ περὶ νοῦν.
Μάκαρ, ἵλαθί μοι,
πάτερ, ἵλαθί μοι,
εἰ παρὰ κόσμον,
εἰ παρὰ μοῖραν
τῶν σῶν ἔθιγον.
Τίνος ὄμμα σοφὸν,
τίνος ὄμμα πολὺ,
ταῖς σαῖς στεροπαῖς
ἀνακοπτόμενον,
οὐ καταμύσει;
Ατενὲς δὲ δρακεῖν
ἐπὶ σοὺς πυρσοὺς
θέμις οὐδὲ θεοῖς·
πίπτων δὲ νόος
ἀπὸ σᾶς σκοπιᾶς
τὰ πέλας σαίνει,
ἀκίχητα κιχεῖν
ἐπιβαλλόμενος,

de tes ministres augustes, pieux messagers des hymnes saints.

Me voici déjà au terme de mes chants sacrés; déjà retentit dans mon cœur une voix divine. O bienheureux, aie pitié de moi; Père, pardonne-moi, si j'ai osé, sans la décence, sans la pureté convenables, toucher à ce qui te regarde.

Quel œil assez sage, quel œil assez perçant ne sera point ébloui de tes splendeurs?

Contempler d'un regard fixe l'éclat de ton visage, c'est ce qui n'est pas donné, même aux immortels.

Mais l'esprit, tombant de tes hauteurs, em-

προςιδεῖν αἴγλαν
ἀκάμαντι βυθῷ
ἀμαρυσσομέναν,
ἀβάτων δ' ἀποβὰς,
ἐπὶ πρωτοφανὲς
εἶδος ἐρείδει
ὄμματος ἀλκάν·
ὅθεν αἰνύμενος
ἐπὶ σοὺς ὕμνους
ἄνθεα φωτὸς,
ἀορίςοις ἀνέμοις
ἀνέπαυσε βολὰν,
τὰ σὰ σοὶ πάλι δούς.
Τίγὰρ οὐ σὸν, ἄναξ,
πατέρων πάντων
πάτερ, αὐτοπάτωρ,
προπάτωρ, ἀπάτωρ,
υἱὲ σεαυτοῦ,
ἓν ἑνὸς πρότερον,
ὄντων σπέρμα,
πάντων κέντρον,
προανούσιε νοῦ,
κόσμων ῥίζα,
τῶν ἀρχεγόνων
ἀμφιφαὲς φῶς,
ἀτρέκεια σοφὰ,
παγὰ σοφίας,
κεκαλυμμένε νοῦ

brasse tout ce qui t'environne, essaie de percer des mystères impénétrables, d'envisager la lumière qui brille dans ton immense profondeur.

Puis, abandonnant ce qu'il ne peut atteindre, il pose un regard ferme sur tes œuvres éclatantes, et, s'inspirant à la vue de cette lumière, il entonne tes louanges, fait taire les vents impétueux, te restitue ce qui t'appartient.

Eh! quelle chose n'est pas tienne, ô roi, ô le père de tous les pères, ô le père de toi-même;

Toi le père antérieur, toi qui es sans père, fils de toi-même; toi, l'unité qui précède l'unité;

Toi, le germe des êtres, le centre de tout, esprit éternel et sans substance; racine des mondes, lumière brillante des choses premières, vé-

ἰδίαις αὐγαῖς,
ὄμμα σεαυτοῦ,
προπατοροκράτορ,
αἰωνοτόκε,
αἰωνόβιε,
ἐπέκεινα θεῶν,
ἐπέκεινα νόων,
ἐπὶ θάτερα νωμῶν,
νοερητόκε νοῦ,
ὀχετηγὲ θεῶν,
πνευματοεργὲ,
καὶ ψυχοτρόφε;
Παγὰ παγῶν,
ἀρχῶν ἀρχὰ,
ῥιζῶν ῥίζα,
μονὰς εἶ μονάδων,
ἀριθμῶν ἀριθμὸς,
μονὰς ἠδ' ἀριθμὸς,
νοῦς καὶ νοερὸς
καὶ τὸ νοητὸν,
καὶ πρὸ νοητοῦ,
ἓν καὶ πάντα,
ἓν διὰ πάντων,
ἓν τε πρὸ πάντων,
σπέρμα τὸ πάντων,
ῥίζα καὶ ὄρπαξ,
φύσις ἐν νοεροῖς,
θῆλυ καὶ ἄρρεν.

rité pleine de sagesse, source de sapience, esprit voilé de tes propres splendeurs, œil de toi-même, maître de la foudre, père des siècles, vie des siècles ;

Toi qui surpasses les dieux, toi qui surpasses les intelligences, toi qui les gouvernes à ton gré ;

Esprit père des esprits, toi qui donnes la naissance aux dieux, toi le créateur des ames, toi qui les nourris ? Source des sources, principe des principes, racine des racines. Tu es la monade des monades, le nombre des nombres, la monade et le nombre; tu es l'intelligence, l'être intelligent, l'être intelligible; tu es avant tout ce qui est intelligible;

Seul et tout, seul en toutes choses, et seul avant toutes choses ; germe de tout, racine et branche, nature parmi les intelligences, le mâle et la femelle.

Μύςας δὲ νόος
τά τε καὶ τὰ λέγει,
βυθὸν ἄῤῥητον
ἀμφιχορεύων.
Σὺ τὸ τίκτον ἔφυς,
σὺ τὸ τικτόμενον,
σὺ τὸ φωτίζον,
σὺ τὸ λαμπόμενον,
σὺ τὸ φαινόμενον,
σὺ τὸ κρυπτόμενον,
φῶς κρυπτόμενον
ἰδίαις αὐγαῖς,
ἓν καὶ πάντα,
ἓν καθ᾽ ἑαυτὸ,
καὶ διὰ πάντων.
Σὺ γὰρ ἐξεχύθης,
ἀῤῥητοτόκε,
ἵνα παῖδα τέκῃς,
κλεινὰν σοφίαν,
δημιοεργόν.
προχυθεὶς δὲ μένεις
ἀτόμοισι τομαῖς
μαιευόμενος.
Υμνῶ σε, μονάς·
ὑμνῶ σε, τριάς.
Μονὰς, εἶ τριὰς ὤν·
τριὰς εἶ, μονὰς ὤν.
Νοερὰ δὲ τομὰ

L'ame initiée à tes profondeurs ineffables, et qui se meut autour d'elles, s'exprime en ces termes:

Tu es ce qui enfante, tu es ce qui est enfanté; tu es ce qui illumine, tu es ce qui brille; tu es ce qui paraît, tu es ce qui est caché; lumière voilée dans sa propre splendeur, seul et tout, tout en toi et en toutes choses.

Tu as été épandu, père ineffable, pour engendrer un fils, la divine sagesse, la sagesse créatrice; mais, de la sorte épandu, tu enfantes par une indivisible division.

Je te chante, ô unité; je te chante, ô trinité. Tu es unité, bien que tu sois trinité; tu es trinité, quoique tu sois unité. L'intellectuelle di-

ἄσχιστον ἔτι
τὸ μερισθὲν ἔχει.
Ἐπὶ παιδὶ χυθεὶς
ἰότατι σοφᾷ·
αὐτὰ δ' ἰότας
βλάστησε μέσα
φύσις ἄφθεγκτος,
τὸ προούσιον ὄν.
Οὐ θέμις εἰπεῖν
δεύτερον ἐκ σοῦ·
οὐ θέμις εἰπεῖν
τρίτον ἐκ πρώτου.
Ὠδὶς ἱερὰ,
ἄῤῥητε γονὰ,
ὅρος εἶ φυσίων,
τᾶς τεκτοίσας,
καὶ τικτομένας.
Σέβομαι νοερῶν
κρυφίαν τάξιν.
Χωρεῖ τι μέσον
οὐ καταχυθέν.
Ἄφθεγκτε γόνε
πατρὸς ἀφθέγκτου,
ὠδὶς διὰ σὲ,
διὰ δ' ὠδῖνος
αὐτὸς ἐφάνθης,
ἅμα πατρὶ φανεὶς,
ἰότατι πατρός·

vision conserve indivisé encore ce qui fut divisé.

Tu as été épandu sur le fils par une profonde sagesse, et cette sagesse elle-même est une nature moyenne, nature ineffable, qui est avant toutes les natures.

Il n'est pas permis de dire qu'un second soit sorti de toi ; il n'est pas permis de dire qu'un troisième soit sorti du premier.

Enfantement sacré, génération ineffable, tu es le terme de la nature qui enfante et de celle qui est enfantée.

Je vénère l'ordre secret des choses intellectuelles. Elles renferment quelque chose d'intermédiaire qui n'est point répandu au dehors.

Fils ineffable d'un père ineffable, enfanté pour toi-même, tu as paru à la lumière par cet enfantement ; tu as paru avec le père par la sa-

ἑστας σὺ δ' ἀεὶ
παρὰ σεῖο πατρί.
Οὐδ' ὁ βαθύῤῥους
χρόνος οἶδε γονὰς
τὰς ἀῤῥήτους·
αἰὼν δὲ γέρων
τὸν ἀμήρυτον
τόκον οὐκ ἐδαη.
Ἅμα πατρὶ φανη,
υἱὸς γενόμενος
ὁ γενησόμενος.
Τίς ἐπ' ἀφθέγκτοις
ἐβράβευσε τόλμαν;
ἀλαῶν μερόπων
δαιδαλογλώσσων
ἄθεοι τόλμαι·
σὺ δὲ φωτοδότας
φωτὸς νοεροῦ·
σκολιᾶς δ' ἀπάτας
ἀνέχεις ὁσίων
πραπίδας μερόπων,
ἐς ζόφον ὕλας
μὴ καταδῦναι.
Σὲ, πάτερ κόσμων,
πάτερ αἰώνων,
αὐτουργὲ θεῶν,
εὐαγὲς αἰνεῖν.
Σὲ μὲν οἱ νοεροὶ

gesse du père, et par toi la sagesse réside toujours dans le père.

Le temps aux flots immenses n'a pas connu ta naissance merveilleuse, et les vieux siècles n'ont pas connu le fils dont les âges ne se déroulent point par une série d'années. Il a toujours apparu avec le père, le fils toujours né qui devait naître.

Qui donc, en des choses inénarrables, a proposé un prix à l'audace des hommes? C'est une audace impie que celle des aveugles mortels aux discours subtils. Il n'y a que toi qui puisses donner la lumière, la lumière des intelligences. Tu détournes des obliques sentiers de l'erreur les esprits pieux et saints, pour qu'ils n'aillent pas s'abîmer dans les ténèbres de la matière.

C'est toi, père du monde, père des siècles, créateur des dieux, qu'il est permis de louer.

C'est toi que chantent les intelligences, ô roi;

μέλπουσιν, ἄναξ·
σὲ δὲ κοσμαγοὶ
ὀμματολαμπεῖς,
νόες ἀςέριοι
ὑμνοῦσι, μάκαρ,
οὓς πέρι κλεινὸν
σῶμα χορεύει.
Πᾶσά σε μέλπει
γενεὰ μακάρων,
οἱ περὶ κόσμον,
οἱ κατὰ κόσμον,
οἱ ζωναῖοι,
οἵ τ' ἄζωνοι
κόσμου μοίρας
ἐφέπουσι σοφοὶ
ἀμφιβατῆρες,
οἱ παρὰ κλεινοὺς
οἰηκοφόρους,
οὓς ἀγγελικὰ
προχέει σειρὰ,
τό τε κυδῆεν
γένος ἡρώων,
ἔργα τὰ θνητῶν
κρυφίαισιν ὁδοῖς
διανισσόμενον,
ἔργα βρότεια.
Ψυχά τ' ἀκλινὴς
καὶ κλινομένα

c'est toi, bienheureux, que célèbrent les ministres du monde, ces yeux brillants, ces esprits célestes, autour desquels se meut la masse imposante de la création.

C'est toi que chantent les chœurs des bienheureux qui, hors du monde comme dans le monde, hors des zones comme dans les zones, gouvernent, ministres pleins de sagesse, les diverses parties de l'univers, et prennent place à côté des glorieux pilotes sortis de la chaîne des Anges.

C'est toi que célèbre la race illustre des héros qui parcourent par des voies secrètes les œuvres des mortels, mortelles elles-mêmes.

C'est toi que célèbrent l'ame restée debout et

ἐς μελαναυγεῖς
χθονίους ὄγκους,
σὲ, μάκαιρα φύσις,
φύσεώς τε γονὰ,
ὑμνέει σε, μάκαρ,
τὰς ζειδώροις
ἐφέπεις πνοιαῖς,
ἀπὸ σῶν ὀχετῶν
κατασυρομέναις
προκυλινδομέναις.
Σὺ γὰρ, ἀχράντων
ἡγέτα κόσμων,
φύσις εἶ φυσίων·
σὺ φύσιν θάλπεις
γένεσιν θνατῶν,
τᾶς ἀενάω
τὰν ἰνδάλμονα,
ἵνα καὶ πυμάτα
μερὶς ἐν κόσμῳ
λαλάχῃ ζωᾶς
ἐπαμειβομένας.
Οὐ γὰρ θέμις ἦν
τρύγα τὰν κόσμου
κορυφαῖς ἐρίσαι.
Τὸ δὲ ταχθὲν ὅλως
ἐς χορὸν ὄντων,
οὐκ ἔτ' ὀλεῖται·
ἄλλο δ' ὑπ' ἄλλου,

celle qui se penche vers les épaisses ténèbres de la terre ; c'est toi que la bienheureuse nature et ses enfantements célèbrent, ô roi immortel, car tu gouvernes le monde avec un souffle vital, qui découle et s'élance de tes c naux divins.

Tu es le modérateur des mondes incorruptibles, tu es la nature des natures; tu vivifies la nature, mère des êtres mortels, et image de la nature immortelle, afin que les bornes mêmes les plus reculées de la création participent à cette vie qui passe d'un être à l'autre.

Car, il ne fallait pas que la lie du monde fût placée au sommet de la création; mais les choses une fois rangées dans le chœur des êtres ne doivent plus périr, et tous les corps, par

διὰ δ' ἀλλήλων
πάντ' ἀπολαύει.
Ἐξ ὀλλυμένων
κύκλος ἀΐδιος,
ταῖς σαῖς πνοιαῖς
ἀναθαλπόμενος,
σοὶ διὰ πάντων
ἵστησι χορούς,
μάτειρα φύσις,
ἰδίαις χροιαῖς,
ἰδίοις ἔργοις
δαιδαλλομένων.
Ἐκ δὲ ζώων
ἑτεροφθόγγων
μίαν ἁρμονίαν
ὁμόφωνον ἄγει.
Σοὶ πάντα φέρει
αἶνον ἀγήρων,
ἀὼς καὶ νὺξ,
στεροπαὶ, νιφάδες,
οὐρανὸς, αἰθὴρ,
καὶ γᾶς ῥίζαι,
ὕδωρ, ἀὴρ,
σώματα πάντα,
πνεύματα πάντα,
σπέρματα, καρποὶ,
φυτὰ, καὶ ποίαι,
ῥίζαι, βοτάναι,

une admirable vicissitude, jouissent alternativement les uns des autres.

Le cercle éternel, échauffé par ton souffle, fait partout monter en chœur vers toi, mère nature, des hymnes du sein des êtres périssables embellis de tes couleurs, ornés de tes œuvres brillantes, et, par les voix diverses des êtres animés, il t'adresse aussi un concert unanime d'éloges.

Tous les êtres t'envoient des hymnes sans fin: le jour et la nuit, les foudres, les neiges, le ciel, l'éther, le fondement de la terre, les eaux, les airs, tous les corps, tous les esprits, les semences, les fruits, les plantes et les gazons, les ra-

βοτὰ καὶ πτηνὰ,
καὶ νηχομένων
νεπόδων ἀγέλαι.
Ἴδε καὶ ψυχὰν
ὀλιγοδρανέα,
ὀλιγηπελέα
ἐπὶ σᾶς Λιβύας,
ἐπὶ σᾶς σεπτᾶς
ἱερηπολίας,
ὁσίαις εὐχαῖς
ἐπιμελομέναν,
τὰν ἀμφιπολεῖ
νέφος ὑλαῖον.
Σὸν δ' ὄμμα, πάτερ,
κοπτικὸν ὕλας.
Νῦν μοι κραδία,
τοῖς σοῖς ὕμνοις
πιαινομένα,
ἐθόωσε νόον
πυρίαις ὁρμαῖς.
Σὺ δὲ λάμψον, ἄναξ,
ἀνάγωγα φάη·
νεῦσον δὲ, πάτερ,
σῶμα φυγοῖσαν,
μηκέτι δῦναι
ἐς χθονὸς ἄταν·
Ὄφρα δὲ ζωᾶς
ὑλοδιαίτου

cines, les herbes, les animaux des champs, les oiseaux des cieux, et le peuple des poissons.

Regarde aussi cette ame qui languit épuisée sur ta Libye ; et qui, dans tes fêtes augustes, s'applique à de saintes prières; cette ame qu'entourent les nuages de la matière.

Ton œil, ô père, peut percer cette enveloppe. Maintenant, mon cœur fécondé par tes hymnes, jette une ardeur de feu dans mon intelligence.

Toi donc, ô roi, illumine mes yeux, afin qu'ils contemplent les choses célestes. Fais, ô père, qu'échappée au lien du corps, cette ame n'aille plus désormais se plonger dans la boue de la matière.

Pendant que je demeure assujetti aux liens de

δεσμοῖσι μένω,
πραεῖα, μάκαρ,
βόσκοι με τύχα,
μηδ' ἐμπόδιον
πνεύσειε, νόσου
φροντίσι λυγραῖς
δάπτοισα βίον,
ἵνα μὴ τὰ Θεοῦ
ἄσχολος εἴην,
μηδ' ἔτι τοίοις
ἐναλινδοίμαν,
ὅθεν ἐκπροφυγὼν
δώροισι τεοῖς,
στέφος εὐαγέων
ἀπὸ λειμώνων
σοὶ τοῦτο πλέκω,
σοὶ τόνδε φέρω
αἶνον, ἀχράντων
ἡγέτα κόσμων,
καὶ παιδὶ σοφῷ,
σὺν τᾷ σοφίᾳ,
τὸν ἀπ' ἀῤῥήτων
ἔχεας κόλπων.
Ἐν σοὶ δὲ μένει,
σέθεν ἐκπροθορὼν,
ἵνα πάντα σοφαῖς
ἐφέπει πνοιαῖς,
διέπει πολιῶν

cette vie terrestre, que la fortune, ô père, me sourie favorable, et qu'un souffle ennemi ne vienne pas dessécher ma vie et la livrer aux tristes soucis.

Que je puisse vaquer toujours aux choses divines, et que je n'aille plus me rouler dans cette fange d'où, échappé, grâce à tes faveurs, je tresse pour toi une couronne cueillie dans les saintes prairies, et t'apporte ce tribut de louanges, à toi, prince des mondes purs, et à ton fils, sage de ta propre sagesse, à lui que tu as versé de ton sein ineffable, et qui réside en toi sorti de toi-même.

De là, il régit toutes choses du souffle de sa

βάθος αἰώνων,
διέπει ταρσοὺς
κραναοῦ κόσμου,
μέχρι καὶ νεάτου
πυθμένος ὄντων
χθονίας μοίρας,
ὁσίαις πραπίσιν
ἐλλαμπόμενος,
λύει δὲ πόνους
σύν τε μερίμνας
διερῶν μερόπων,
ἀγαθῶν κράντωρ,
ἐλατὴρ ἀχέων.
Τί δὲ θαῦμα, θεὸν
τὸν κοσμοτέχναν,
ἰδίων ἔργων
κῆρας ἐρύκειν;
Τόδε σοι, μεγάλου
κοίρανε κόσμου,
τίσων ἔμολον
χρέος ἐκ Θρήκης,
ἵνα τὰν τριέτιν
ᾤκησα γύαν
παρ᾽ ἀνακτόριον
γαίας μέλαθρον
ἔτλαν δὲ πόνους,
ἔτλαν δ᾽ ὀδύνας
πολυδακρύτους,

sagesse; de là, il préside à la longue chaîne des siècles, et de régler la marche du vaste monde, jusque dans la profondeur des êtres qui tiennent à la terre.

Il éclaire de ses feux les ames pieuses; il délivre de toute peine, de tout souci les malheureux mortels : c'est lui qui est l'auteur de tout bien, lui qui dissipe nos alarmes.

Mais quoi d'étonnant que le Dieu créateur du monde éloigne tout mal de ses œuvres?

O roi du vaste univers, je viens accomplir le vœu que j'ai formé en Thrace, où j'ai habité trois ans, près de la demeure royale de la terre; où j'ai enduré de nombreuses fatigues, de la-

ὤμοισι φέρων
ματέρα πάτραν.
Ραίνετο μὲν γᾶ
ἱδρῶτι μελῶν
ἀεθλευόντων
ἆμαρ ἐπ' ἆμαρ·
ῥαίνετο δ' εὐνὰ
ξανθῶν λιβάσιν
ὀλοφυρομένων
νύκτ' ἐπὶ νύκτα.
Νηοὶ δ' ὁπόσοι
δώμηθεν, ἄναξ,
ἐπὶ σαῖς ἁγίαις
τελετηφορίαις,
ἐπὶ πάντας ἔβαν.
Πρηνὴς, ἱκέτας,
δάπεδον βλεφάρων
δεύων νοτίσι,
μή μοι κενεὰν
ὁδὸν ἀντᾶσαι,
ἱκέτευσα θεοὺς
δρηστῆρας, ὅσοι
γονόεν Θρήκης
κατέχουσι πέδον,
οἵ τ' ἀντιπέρην
Χαλκηδονίας
ἐφέπουσι γύας,
οὓς ἀγγελικαῖς

mentables tourments, quand je portais en mon cœur la mère patrie.

La terre était arrosée de la sueur de mes membres qui combattaient chaque jour.

Ma couche était inondée des larmes qui sortaient chaque nuit de mes yeux.

Les temples construits pour servir à ton culte, ô roi, je les ai tous visités.

Je m'inclinais suppliant, je baignais le sol de mes pleurs, et, pour que mon voyage ne devînt pas inutile, j'implorais tous les esprits immortels, les ministres qui protégent les fécondes régions de la Thrace; qui, sur le continent opposé, président aux champs Chalcédoniens, et que tu

ἔστεψας, ἄναξ,
αὐγαῖσι, τεοὺς
ἱεροὺς προπόλους.
Σύν μοι μάκαρες
ἐλάβοντο λιτᾶν,
σύν μοι πολέων
ἐλάβοντο πόνων.
Οὔ μοι ζωὰ
τᾶμοσδε φίλα
διὰ γᾶν πατρίαν
στυφελιζομέναν,
τὰν ἐξ ἀχέων
ἔστασας, ἄναξ,
αὐτὸς ἀγήρως,
κοιρανε κόσμου.
Ηδη ψυχᾶς
ἀποτρυομένας,
ἤδη μελέων
κατερειπομένων
ὑπέρεισας ἐμὰν
ἄρθρων δύναμιν,
τλάμονι ψυχᾷ
μένος ἐμπνεύσας·
καμάτων δε γλυκὺ
εὕρεο τέκμωρ,
κατὰ θυμὸν ἐμὸν,
ἔργοισιν, ἄναξ,
ὀπάσας δολιχῶν

as couronnés, ô roi, des rayons angéliques pour en faire tes ministres sacrés.

Ce sont ces êtres bienheureux qui ont écouté mes prières; ce sont eux qui m'ont aidé, soulagé dans mes maux.

La vie alors ne m'était point douce, parce que ma patrie était opprimée; mais, ô roi, tu l'as affranchie de son deuil, toi, qui ne connais pas la vieillesse, ô souverain du monde.

Mon ame était défaillante, mes membres languissaient; tu as ranimé leur vigueur, tu as donné une force nouvelle à mon ame malheureuse.

Tu as su mettre, selon mes vœux, un doux

ἄμπαυμα πόνων.
τὰ σὺ πάντα, μάκαρ,
Λιβύεσσι σάου
ἐς μηκεδανὸν
μήρυμα χρόνου,
διὰ σᾶς μνάμαν
εὐεργεσίας,
διά τε ψυχὰν
αἰνὰ παθοῖσαν.
Ικέτᾳ δὲ δίδου
βιοτὰν ἀσινῆ·
λῦε με μόχθων,
λῦε με νούσων,
λῦε μεριμνᾶν
κηριτρεφέων·
νεῦσον νοερὰν
προπόλῳ ζωάν.
Μή μοι χθονίους
ὄμβρους ἀφένου
κρίνειας, ἄναξ,
ἵνα μὴ τὰ Θεοῦ
ἄσχολος εἴην,
μηδὲ κατηφὴς
πενία μελάθροις
ἐγχριμπτομένα,
περὶ γᾶν ἕλκοι
φροντίδα θυμοῦ.
Αμφω ψυχὰν

terme à mes fatigues; tu m'as accordé, ô roi, le repos après de longues peines.

Conserve long-temps de semblables faveurs aux habitants de Libye, en considération du souvenir que j'ai toujours gardé de tes bienfaits, et en considération des souffrances cruelles que mon ame a endurées.

Je t'en supplie, accorde-moi une vie exempte de maux; préserve-moi des fatigues, préserve-moi des maladies, préserve-moi des soucis rongeurs.

Accorde à ton serviteur une vie intellectuelle; n'épanche point sur moi les torrents des richesses , afin que je puisse vaquer aux choses divines; ne fais pas non plus que la triste pauvreté, s'attachant à ma demeure, entraîne vers la terre les pensées de mon cœur.

Ces deux choses rabaissent l'ame vers la terre;

βρίθει περὶ γᾶν·
ἄμφω δὲ νόου
ἐπίληθα πέλει,
ὅτε μὴ σὺ, μάκαρ,
ὀρέγοις ἀλκάν.
Ναὶ, πάτερ, ἁγνᾶς
παγὰ σοφίας,
λάμψον πραπίσιν
ἀπὸ σῶν κόλπων
νοερὸν φέγγος·
ϛράψον κραδίαν
ἀπὸ σᾶς ἀλκᾶς
σοφίας αὐγάν.
Καὶ, τὰν ἐπὶ σοὶ
ἱερὰν ἀτραπὸν,
σύνθημα δίδου,
σφραγῖδα τεὰν,
κηριτρεφέας
δαίμονας ὕλας
σεύων ζωᾶς
εὐχᾶς τ' ἀπ' ἐμᾶς.
Καὶ σῶμα σάου
ἀρτεμὲς, ἐχθραῖς
ἄβατον λώβαις·
καὶ πνεῦμα σάου
ἀμόλυντον, ἄναξ.
Η μὰν ἤδη
δροφερὰν ὕλας

ces deux choses font oublier l'intelligence, à moins que tu ne viennes, ô roi, nous prêter des forces.

Oui, ô père, ô source de la pure sagesse, fais briller dans mon ame les rayons de ta lumière; illumine mon cœur de l'éclat de ta sagesse; indique-moi d'une manière certaine la route sacrée qui mène à toi ; écarte de ma vie et de mes prières ces esprits matériels qui tourmentent les ames.

Conserve mon corps sain et sauf, et défends-le des cruelles maladies ; conserve encore sans tache mon esprit, ô roi.

Maintenant, il est vrai, je fléchis sous le poids

κηλῖδα φέρω·
ἔχομαι δὲ πόθοις,
χθονίοις δεσμοῖς·
σὺ δὲ ῥύσιος εἶ,
σὺ καθάρσιος εἶ·
ἀπόλυε κακῶν,
ἀπόλυε νόσων,
ἀπόλυε πέδας.
Σὸν σπέρμα φέρω,
εὐηγενέος
σπινθῆρα νόου,
ἐς βάθος ὕλας
κατακεκλιμένον.
Σὺ γὰρ ἐν κόσμῳ
κατέθου ψυχὰν,
διὰ δὲ ψυχᾶς
ἐν σώματι νοῦν
ἔσπειρας, ἄναξ.
Τὰν σὰν κούραν
ἐλέαιρε, μάκαρ.
Κατέβαν ἀπὸ σοῦ
χθονὶ θητεῦσαι,
ἀντὶ δὲ θήσσας
γενόμαν δούλα.
Ὕλα με μάγοις
ἐπέδησε τέχναις.
Ἔτι μὰν ἔνι μοι
βαιόν τι μένος

de la ténébreuse matière, et les passions m'étreignent de leurs terrestres liens ; mais tu es le libérateur, tu es le purificateur.

Délivre-moi des maux, délivre-moi des maladies, délivre-moi des entraves.

Je porte un germe de toi, une étincelle d'un esprit divin, caché ddans la profondeur de la matière.

Car, tu as déposé une ame dans le monde, et, par cette ame, tu as placé un esprit dans mon corps, ô roi.

Prends pitié de celle qui est ta fille, ô bienheureux.

Je suis descendue de toi, pour être mercenaire sur la terre; mais, de mercenaire, je suis deve-

κρυφίας γλήνας·
οὔπω πᾶσαν
ἔσβεσεν ἀλκάν.
Κέχυται δὲ πολὺς
ἐφύπερθε κλύδων,
ἀλαῶπα τιθεὶς
τὰν θεοδερκῆ.
Ελέαιρε, πάτερ,
κούραν ἱκέτιν,
τὰν πολλάκι δὴ
νοεραῖς ἀνόδοις
ἐπιβαλλομέναν,
λαμυρᾶς ὕλας
ἵμερος ἄγχει.
Σὺ δὲ λάμψον, ἄναξ,
ἀνάγωγα φάη,
ἄψον δὲ σέλας
καὶ πυρκαϊὰν,
σπέρμα τὸ βαιὸν
αὔξων ἐν ἐμῷ
κρατὸς ἀώτῳ
Θρόνισόν με, πάτερ,
φωτὸς ἐν ἀλκᾷ
ζωηφορίου,
ἵνα χεῖρα φύσις
οὐκ ἐπιβάλλει,
ὅθεν οὐκ ἔτι γᾶ,
οὐ μοιραία

nue esclave; la matière a su me captiver par ses artifices magiques.

Cependant, il reste encore en moi quelque chose de la pupille spirituelle, qui n'a pas perdu toute sa vigueur ; mais d'obscurs nuages sont répandus autour d'elle, et la rendent aveugle, elle, destinée à contempler Dieu.

Père, prends pitié de ta fille suppliante; bien souvent déjà elle a voulu, par des ascensions spirituelles, monter jusques à toi; mais les charmes de la matière l'ont toujours retenue. Toi donc, ô roi, illumine ses yeux, afin qu'ils s'élèvent jusques aux choses célestes.

Allume dans mon cœur un feu et un incendie, pour conserver sur ma tête ce faible dépôt de lumière.

Place-moi, ô père, dans le centre de la lumière salutaire, où la nature ne porte pas la main, et

κλῶσις ἀνάγκας
παλίνορσον ἄγει.
Λιπέτω, φυγέτω
δολερὰ γένεσις
θεράποντα τεόν·
ἐμέθεν δὲ, πάτερ,
χθονίου τε κλόνου
πῦρ μέσον εἴη.
Νεῦσον, γενέτα,
νεῦσον προπόλῳ
ἤδη νεροὺς
πετάσαι ταρσούς.
Ηδη φερέτω
σφραγῖδα πατρὸς
ἱκέτις ψυχὰ,
δεῖμα μὲν ἐχθροῖς
δαίμοσιν, οἳ γᾶς
ἀπὸ κευθμώνων
ἀναπαλλόμενοι
πνείουσι βροτοῖς
ἀθέους ὁρμὰς,
σύνθημα δὲ σοῖς
ἁγνοῖς προπόλοις,
οἳ κατὰ κλεινοῦ
βένθεα κόσμου
πυρίων ἀνόδων
κληϊδοφόροι,
ἵνα μοι φάεος

d'où ne puissent plus me ramener ni la terre, ni la fatale nécessité des destins.

Que ton serviteur se dérobe par la fuite au malheur d'une naissance terrestre.

Entre moi, ô père, et entre le tumulte d'ici-bas, qu'il s'élève une flamme.

Donne, père, donne à ton serviteur de déployer enfin les ailes de l'intelligence.

Que mon ame suppliante porte le signe du père, épouvantail des esprits dangereux qui, s'élançant des profondeurs de la terre, soufflent aux mortels de coupables pensées;

Ce signe, que je montrerai à tes ministres saints qui, dans les hauteurs du brillant univers, tiennent les clefs des avenues de l'Empyrée, pour qu'ils m'ouvrent les portes de la lumière.

..ετάσωσι πύλας.
Ετι δ' ἀλεμάτας
ἐπὶ γᾶς ἕρπων,
μὴ χθονὸς εἴην·
πυρίων δ' ἔργων
καὶ τῆδε δίδου
μάρτυρα καρπὸν,
ὀμφὰς ἀτρεκεῖς,
ὅσα τ' ἐν ψυχαῖς
τὰν ἀμβροσίαν
ἐλπίδα θάλπει.
Μετά μοι μέλεται
χθονίας βιοτᾶς.
Ἐῤῥετε, λῆμαι
ἀθέων μερόπων,
πτολίων τε κράτη,
ἔῤῥετε, πᾶσαι
ἆται γλυκεραὶ,
ἀχαρίς τε χάρις,
οἷσιν ψυχὰν
θωπευομέναν
γᾶ λάτριν ἔχει·
ἃ μέγα δειλὰ,
ἰδίων τ' ἀγαθῶν
ἔπιεν λάθαν,
μέχρις ἐγκύρσῃ
φθονερᾷ μερίδι.
Δοιὰς γὰρ ἔχει

Tandis que je rampe encore sur une terre misérable, que je ne sois pas terrestre.

Dès ici-bas, donne-moi le fruit des œuvres célestes, des paroles véridiques, et tous ces sentiments qui réchauffent dans l'ame la douce espérance.

Je me repens d'une vie terrestre; loin de moi, fléaux des impies mortels, opulence des villes; loin de moi, vices flatteurs, charmes sans attraits, que la terre emploie pour captiver l'ame et la retenir en servitude; et la malheureuse boit l'oubli de ses biens, jusqu'à ce qu'elle tombe dans la mauvaise part, car il est deux parts de la séduisante matière.

Celui qui jette la main à table sur les mets

μαςροπὸς ὕλα.
Ος δὲ τραπέζας
ἐπορεξάμενος,
μελιχρῶν ἔθιγεν,
ἦ μέγα κλαύσει
πικρὰν μερίδα,
τῶν ἀντίξων
συνεφελκομένων.
Οδε γὰρ χθονίας
θεσμὸς ἀνάγκας
διχόθεν θνατοῖς
βίον οἰνοχοεῖ·
τὸ δ' ἀκηράσιον
ἀμιγές τ' ἀγαθὸν,
θεὸς, ἢ τὰ θεοῦ.
Μεθύοισα γλυκεῖ
κρητῆρι, γύας
ἔψαυσα κακῶν,
ἐνέκυρσα πάγᾳ,
ἐδάην ἄταν
Επιμηθειάδα.
Στυγέω δὲ νόμους
ἀλλοπροσάλλους.
Ες τὸν ἀκηδῆ
λειμῶνα πατρὸς
σπεύδων, τανύω
φυγάδας ταρσοὺς,
φυγάδας διδύμων

délicats se repentira d'avoir pris la part amère, lorsque des forces opposées l'entraîneront.

Car c'est la loi de l'humaine nécessité ; elle verse de deux coupes la vie aux mortels. Le vin pur et le bien pur et sans mélange, c'est Dieu ou les choses divines.

Enivré à la douce coupe, j'ai touché de près aux choses mauvaises; je suis tombé dans le filet; j'ai éprouvé le malheur d'Épiméthée, et je hais les lois variables et changeantes.

Me hâtant vers les tranquilles prairies du père, je précipite mes pas, mes pas fugitifs, pour me dérober au double présent de la matière.

ὕλας δώρων.
Ἴδε με, ζωᾶς
νοερᾶς ταμία,
ἴδε σὰν ἰκέτιν
ψυχὰν ἐπὶ γᾶς
νοεραῖς ἀνόδοις
ἐπιβαλλομέναν.
Σὺ δὲ λάμψον, ἄναξ,
ἀνάγωγα φάη,
πτερὰ κοῦφα διδούς·
ἄμμα δὲ κόψον,
χάλασον περόναν
διδύμων παθέων,
οἷσιν ψυχὰς
δολόεσσα φύσις
κάμπτει κατὰ γᾶς·
δός με φυγοῖσαν
σώματος ἄταν,
θοὸν ἅλμα βαλεῖν
ἐπὶ σὰς αὐλὰς,
ἐπὶ σοὺς κόλπους,
ὅθεν ἁ ψυχᾶς
προρέει παγά.
Λιβὰς οὐρανία
κέχυμαι κατὰ γᾶς·
παγᾷ με δίδου,
ὅθεν ἐξεχύθην
φυγὰς ἀλῆτις.

Regarde-moi, ô arbitre de la vie intellectuelle ; vois une ame suppliante s'efforcer sur la terre de former de saintes ascensions.

O roi, illumine ces yeux qui se dirigent vers le ciel ; donne-moi des ailes légères ;

Coupe les chaînes, relâche les liens des doubles passions, ces liens avec lesquels la trompeuse nature incline les ames vers la terre.

Fais que, me dérobant aux dangers du corps, je puisse, d'un vol rapide, m'élancer jusque dans ton palais, jusque dans ton sein, d'où l'ame tire son origine.

Goutte céleste, j'ai été répandue sur la terre ; rends-moi à la source d'où je suis sortie, fugitive et vagabonde.

Νεῦσον προγόνῳ
φωτὶ μιγῆναι·
νεῦσον δ' ὑπὸ σοὶ
ταμιευομέναν,
σὺν ἄνακτι χορῷ
ἀνάγειν ὁσίως
νοεροὺς ὕμνους.
Νεῦσον δὲ, πάτερ,
φωτὶ μιγεῖσαν
μηκέτι δῦναι
ἐς χθονὸς ἄταν·
ὄφρα δὲ ζωᾶς
ὑλοδιαίτου
δεσμοῖσι μένω,
πραεῖα, μάκαρ,
βόσκοι με τύχα.



Permets que je sois unie à la lumière créatrice.

Permets que, dirigée par toi, ô père, je t'offre solennellement, avec le chœur des esprits célestes, des hymnes spirituels.

Permets, ô père, qu'unie à la lumière, je n'aille plus me plonger désormais dans la fange terrestre.

Et pendant que je demeure assujetti aux liens de cette vie matérielle, que la fortune, ô père, vienne me sourire favorable.



ΥΜΝΟΣ Δ'.

Σὲ μὲν ἀρχομένας,
σὲ δ' ἀεξομένας,
σὲ δὲ μεσσοίσας,
σὲ δὲ παυομένας
ἀοῦς ἱερᾶς,
ζαθέας νυκτὸς,
μέλπω, γενέτα,
παίων ψυχῶν,
παίων γυίων,
δῶτορ σοφίας,
ἐλατὴρ νούσων,
δῶτορ ψυχαῖς
ἀπόνου βιοτᾶς,
ἂν μὴ ςείβει
χθονία φροντὶς,
μάτηρ ἀχέων,
μάτηρ παθέων,
ὧν μοι ζωὰ
καθαρὰ μενέτω,

HYMNE IV.

C'est toi qu'à l'aurore, toi qu'aux rayons croissants de la lumière, toi qu'au milieu du jour, toi que vers le coucher du soleil sacré, toi que dans la nuit mystérieuse, je célèbre, ô Père ;

Toi, le médecin des ames, le médecin des corps, le distributeur de la sagesse ; toi qui éloignes les maladies, toi qui donnes aux cœurs une vie tranquille, une vie que ne troublent point les soucis de la terre, pères des douleurs, pères des souffrances.

Puissent mes années être à l'abri des cha-

ἵνα τὰν πάντων
κρυφίαν ῥίζὰν
ὑμνοῖσα λέγω,
μηδ' ἀπαγωγοῖς
ἄτησι Θεοῦ
νοσφιζοίμαν.
Σὲ, μάκαρ, μέλπω,
κοίρανε κόσμου.
Γᾶ σιγάτω·
ἐπὶ σοῖς ὕμνοις,
ἐπὶ σαῖς εὐχαῖς
εὐφαμείτω
ὅσα κόσμος ἔχει·
σὰ γὰρ ἔργ', ὦ πάτερ,
Καταπαυέσθω
ἀνέμων ῥοῖζος,
ἦχος δένδρων,
θρόος ὀρνίθων.
Ησυχος αἰθὴρ,
ἥσυχος ἀὴρ
κλυέτω μολπᾶς·
ὑδάτων δὲ χύσις
ἄψοφος ἤδη
στήτω κατὰ γᾶς.
Οἱ δ' ἐμπόδιοι
ἀγίων ὕμνων
κευθμωνοχαρεῖς
καὶ τυμβονόμοι

grins cruels, afin que je célèbre, dans mes hymnes, la mystérieuse origine de toutes choses, et que les péchés rebelles ne me séparent jamais de Dieu!

C'est toi que je chante, immortel souverain du monde. Que la terre fasse silence, quand je célèbre ta gloire. Quand je t'adresse des prières, que l'univers se taise, car il est ton ouvrage, ô Père.

Que l'on n'entende ni le sifflement des vents, ni le murmure des arbres, ni le chant des oiseaux;

Que l'éther, que les régions aériennes écoutent mes chants en silence;

Que les courants des eaux, apaisant leur bruit, s'arrêtent dans leur marche.

Ceux qui troublent les hymnes sacrés, ces démons qui se plaisent au sein des ténèbres, qui habitent au milieu des tombeaux, qu'ils

δαίμονες ἤδη
φυγέτωσαν ἐμὰν
ὁσίαν εὐχάν·
ἀγαθοὶ δ' ὁπόσοι
μάκαρες νοεροῦ
πρόπολοι γενέτου
κατέχουσι βάθη
ἄκρα τε κόσμου,
ὕμνων ἵλεῳ
πεύθοιντο πατρὸς,
ἵλεῳ δὲ λιτὰς
ἀνάγοιεν ἐμάς.
Μονὰς ὦ μονάδων,
πάτερ ὦ πατέρων,
ἀρχῶν ἀρχὰ,
παγῶν παγὰ,
ῥιζῶν ῥίζα,
ἀγαθῶν ἀγαθὸν,
ἄστρων ἄστρον,
κόσμων κόσμε,
ἰδεῶν ἰδέα,
βύθιον κάλλος,
κρύφιον σπέρμα,
πάτερ αἰώνων,
πάτερ ἀφθέγκτων
νοερῶν κόσμων,
ὅθεν ἀμβροσία
σταλάοισα πνοὰ,

fuient mes saintes prières; mais ces ministres bienfaisants du Père céleste, qui habitent les profondeurs et les extrémités du monde, qu'ils entendent avec bienveillance ces hymnes adressés au Père, et qu'ils daignent lui porter mes supplications.

Unité des unités, Père des pères, principe des principes, source des sources, racine des racines, bien des biens, astre des astres, monde des mondes, idée des idées, beauté immense, semence mystérieuse, père des siècles, père des mondes intellectuels, que ne peut décrire la parole, et duquel s'échappe un souffle parfumé

σώματος ὄγκοις
ἐπινηξαμένα,
δεύτερον ἤδη
κόσμον ἀνάπτει,
ὑμνῶ σε, μάκαρ,
καὶ διὰ φωνᾶς,
ὑμνῶ σε, μάκαρ,
καὶ διὰ σιγᾶς.
Όσα γὰρ φωνᾶς,
τόσα καὶ σιγᾶς
ἀΐεις νοερᾶς.
Υμνῶ δὲ γόνον
τὸν πρωτόγονον
καὶ πρωτοφαῆ.
Γόνε κύδιστε
πατρὸς ἀφθέγκτου,
σὲ, μάκαρ, μεγάλῳ
πατρὶ συνυμνῶ
καὶ τὰν ἐπὶ σοὶ
ὠδῖνα πατρὸς,
γόνιμον βουλὰν,
μεσάταν ἀρχὰν,
ἁγίαν πνοιὰν,
κέντρον γενέτου,
κέντρον δὲ κόρου.
Αὐτὰ μάτηρ,
αὐτὰ γνωτὰ,
αὐτὰ θυγάτηρ,

qui, planant sur la masse du corps, vient y créer un autre monde !

C'est toi que je chante par ma voix, ô immortel ; toi que je chante par mon silence ; car, si tu entends le son de la voix, tu n'entends pas moins le silence de l'âme.

Je chante aussi le fils premier né, premier flambeau.

Fils glorieux d'un père ineffable, je te célèbre, ô immortel, toi et ton père suprême.

Je chante cet enfantement sublime, cette sagesse féconde, ce principe médiateur, cet esprit saint, ce centre du père, ce centre du fils.

Tu es la mère, tu es la sœur, tu es la fille ;

μαιωσαμένα
κρυφίαν ῥίζαν.
Ινα γὰρ προχυθῆ
ἐπὶ παιδὶ πατὴρ,
αὐτὰ πρόχυσις
εὕρετο βλάςαν.
Εςη δὲ μέσα
Θεὸς ἔκ τε Θεοῦ,
διὰ παῖδά τε
καὶ διὰ κλεινὰν
πατρὸς ἀθανάτου
πρόχυσιν υἱὸς
εὕρετο βλάςαν.
Μονὰς εἶ τριὰς ὤν,
μονὰς ἃ δὴ μένει,
καὶ τριὰς εἶ δή.
Νοερὰ δὲ τομὰ
ἄσχιςον ἔτι
τὸ μερισθὲν ἔχει·
προθορὼν δὲ μένει
γόνος ἐς γενέταν,
καὶ πάλιν ἔξω
τὰ πατρὸς διέπει,
κόσμοις κατάγων
ὄλβον ζωᾶς,
ὅθεν αὐτὸς ἔχει.
Λόγος, ὃν μεγάλῳ
πατρὶ συνυμνῶ,

c'est toi qui as présidé à la naissance de cette racine mystérieuse.

Car, pour qu'il y eût communication du père au fils, la communication elle-même a trouvé un germe;

Elle s'est vue, elle troisième, Dieu de Dieu, et par cette sublime communication du père immortel, le fils a trouvé naissance.

Tu es unité, bien que trinité; unité qui demeure, et trinité permanente; mais cette division intellectuelle conserve encore indivisible ce qui est divisé.

Le fils demeure dans le père, et ne laisse pas de gouverner au dehors tout ce qui est du père, communiquant au monde cette félicité de vie puisée à la source où il la puise lui-même.

Verbe que je chante ainsi que le père souve-

νόος ἀῤῥήτου
τίκτει σε πατρός·
καὶ σὺ κυηθεὶς
λόγος εἶ γενέτου,
πρῶτος πρώτας
προθορὼν ῥίζας,
ῥίζα δὲ πάντων
τῶν μετὰ κλεινὰν
τὰν σὰν γένναν·
μονὰς ἄῤῥητος,
σπέρμα τὸ παντων,
σπέρμα σε παντων
ἐσπέρμηνε.
Σὺ γὰρ ἐν πᾶσι·
διὰ σοῦ δὲ φύσις,
ὑπάτα, μεσάτα,
νεάτα τε, Θεοῦ
ἀπέλαυσε πατρὸς
ἀγαθῶν δώρων
γονίμου ζωᾶς.
Σοὶ μὲν ἀγήρως
ἄπονον τροχιὰν
σφαῖρα κυλίνδει·
ὑπὸ σὰν ταξιν
κύτεος μεγάλου
βριαραῖς δίναις
ἑβδομὰς ἄςρων
ἀντιχορεύει.

rain, c'est l'ineffable pensée du père qui te donne le jour, et tu es le Verbe conçu du Père.

Tu es le premier engendré de la première racine; tu es la racine de toutes les choses qui furent créées depuis ta glorieuse naissance.

L'ineffable unité, la semence universelle t'a semé, toi qui es aussi la semence de tout; car tu es en toutes choses.

C'est par toi que la nature suprême, moyenne et inférieure, jouit des dons précieux de Dieu le père, d'une vie féconde.

C'est pour toi que les sphères, qui ne connaissent pas la vieillesse, roulent dans leur mouvement infatigable.

C'est d'après ta direction que les sept astres sont emportés d'un mouvement contraire dans les rapides révolutions de leurs globes immenses.

Τὰ δὲ πολλὰ μίαν
πτύχα καλλύνει
φέγγεα κόσμου
διὰ σὰν βουλὰν,
γόνε κύδιστε.
Σὺ γὰρ ἀμφιθέων
κύτος οὐράνιον,
δρόμον αἰώνων
ἄλυτον συνέχεις.
Ὑπὸ σοῖς δὲ, μακαρ,
ἁγίοις θεσμοῖς
ἐν ἀπειροβαθοῦς
αἴθρας λαγόσι
πολιῶν ἄστρων
ἀγέλα νέμεται.
Σὺ μὲν οὐρανίοις
σὺ δ' ἐνηερίοις
σὺ δ' ἐπιχθονίοις,
σὺ δ' ὑποχθονίοις,
ἔργα μερίζεις,
ζωάν τε νέμεις.
Σὺ νόου πρύτανις
ταμίας τε θεοῖς,
θνατῶν θ' ὁπόσοι
νοερᾶς μοίρας
ἔσπασαν ὄμβρους.
Σὺ ψυχοδότας
εἷς ἐκ ψυχᾶς

C'est par ta volonté que des étoiles nombreuses décorent un seul monde, ô fils glorieux.

Parcourant les régions célestes, tu retiens indissoluble la course des siècles.

C'est d'après tes saintes lois, ô immortel, que, dans les hauteurs immenses des espaces aériens, se meuvent les chœurs des astres étincelants.

C'est toi qui, aux habitants des cieux, aux habitants de l'air, aux habitants de la terre, aux habitants des enfers, assignes leur tâche et distribue la vie.

C'est toi qui dispenses l'intelligence aux êtres divins et à ceux des êtres mortels qui ont été trempés de la rosée intellectuelle.

C'est toi qui donnes l'ame aux êtres dont la

τέταται ζωά,
καὶ φύσις ἀκμῆς.
Αλαὸν ψυχᾶς
βλάςημα τεᾶς
κρέμαται σειρᾶς.
Χὠπόσα πάσας
ςέρεται πνοιᾶς
ἀπὸ σῶν κόλπων
δρέπεται συνοχὰν
πορθμευομέναν
διὰ σᾶς ἀλκᾶς
ἐξ ἀῤῥήτων
πατρικῶν κόλπων
κρυφίας μονάδος·
ὅθεν ὁ ζωᾶς
ὀχετὸς προρέων
φέρεται μέχρι γᾶς
διὰ σᾶς ἀλκᾶς,
δι' ἀτεκμάρτων
νοερῶν κόσμων·
ἔνθεν δέχεται
καταβαίνοισαν
ἀγαθῶν κράναν
νοεροῦ μορφὰ
κόσμος ὁρατός.
Αλιον οὗτος
δεύτερον ἔσχεν
ὑςεροφεγγοῦς

vie, dont la nature infatigable, dépendent de l'ame.

Les aveugles rejetons de l'ame sont suspendus à ta chaîne; et toutes les créatures qui sont dépourvues d'intelligence puisent dans ton sein la force qui les conserve, force que ta puissance leur communique du sein mystérieux du père, la monade mystérieuse.

C'est de là que le ruisseau de vie s'échappe et se répand, grâce à ta puissance, jusque sur la terre, à travers les mondes incompréhensibles des intelligences;

C'est par là que le monde visible, image du

φωτὸς γενέταν,
ὀμματολαμπῆ
τᾶς γινομένας
καὶ φθειρομένας
ταμίαν ὕλας,
υἱὸν, νοεροῦ
τύπον αἰσθητὸν,
ἀγαθῶν παροχὰν
ἐγκοσμογενῶν·
διὰ σὰν βουλὰν,
γόνε κύδιστε,
πάτερ ἄγνωστε,
πάτερ ἄῤῥητε,
ἄγνωστε νόῳ,
ἄῤῥητε λόγῳ.
Νόος ἐσσὶ νόου,
ψυχᾶν ψυχά·
φύσις εἶ φυσίων.
Γόνυ σοι κάμπτων,
ἴδε τοῦτο, λάτρις
πίπτω κατὰ γᾶς
ἱκέτας ἀλαός.
Σὺ δὲ φωτοδότας
φωτὸς νοεροῦ,
ἐλέαιρε, μάκαρ,
ἱκέτιν ψυχάν.
Σεῦε δὲ νούσους,
σεῦε μερίμνας

monde intellectuel, recueille la source des biens qui descend d'en haut.

Ce monde a eu pour second soleil le père de la seconde lumière, soleil qui illumine les yeux, le dispensateur de la matière qui naît et meurt, le fils, type sensible du soleil intellectuel, le distributeur des biens qui sont dans le monde ; tout cela par ta volonté, fils glorieux, ô Père, que l'on ne peut connaître, père ineffable, toi que l'esprit ne peut concevoir, que la parole ne peut exprimer. Tu es l'intelligence de l'intelligence, l'ame des ames; tu es la nature des natures.

Voilà que, fléchissant le genou, moi ton serviteur, je me prosterne contre terre, et te supplie, les yeux privés de lumière.

Toi qui distribues la lumière intellectuelle, prends pitié, ô immortel, d'une ame suppliante;

Chasse les maladies, chasse les soucis qui rongent le cœur;

τὰς ψυχοβόρους·
σεῦε δ' ἀναιδῆ
κύνα τὸν χθόνιον,
δαίμονα γαίας,
ψυχᾶς ἀπ' ἐμᾶς,
εὐχᾶς ἀπ' ἐμᾶς,
ζωᾶς ἀπ' ἐμᾶς,
ἔργων ἀπ' ἐμῶν.
Σώματος ἔξω,
πνεύματος ἔξω,
πάντων ἔξω
τῶν ἀμετέρων,
δαίμων μενέτω,
λιπέτω, φυγέτω
δαίμων ὕλας,
παθέων ἀλκά,
ἀνάγωγον ὁδὸν
διατειχίζων,
τὰς θεοδιφεῖς
βλάπτων ὁρμάς.
Ἕταρον δὲ δίδου
ξυνωνὸν, ἄναξ,
ἁγίας ἅγιον
ἄγγελον ἀλκᾶς,
ἄγγελον εὐχᾶς
τᾶς θεολαμποῦς,
φίλον ἐσθλοδόταν,
φύλακα ψυχᾶς

Ce monstre audacieux de l'enfer, démon de la terre, éloigne-le de mon ame, de mes prières, de ma vie, de mes actions;

Qu'il habite loin du corps, loin de l'esprit, loin de tout ce qui est à nous;

Qu'il me laisse, qu'il me fuie, lui qui est la force des passions de la matière, qui mure la route des cieux, qui s'oppose aux efforts que l'on fait pour aller à Dieu.

Donne-moi pour compagnon, pour ami, ô roi, l'ange saint de la force sainte; l'ange qui inspire, doux et bienveillant, de célestes prières;

φύλακα ζωᾶς,
εὐχᾶν φρουρὸν,
ἔργων φρουρόν.
Σῶμα δὲ σώζοι
καθαρὸν νούσων·
πνεῦμα δὲ σώζοι
καθαρὸν λώβας·
ψυχᾷ δ' ἐπάγοι
παθέων λάθαν,
ἵνα καὶ ζωὰν
τὰν γαιοτρεφῆ
τοῖς σοῖς ὕμνοις
πιαίνηται
ταρσὸς ψυχᾶς·
ἵνα καὶ ζωὰν
τὰν μετὰ μοίρας,
τὰν μετὰ δεσμοὺς
τοὺς χθονοβριθεῖς,
καθαρὰν ὕλας
ὅσον ἐξανύω
ἐπὶ σὰς αὐλὰς
ἐπὶ σοὺς κόλπους,
ὅθεν ἁ ψυχᾶς
προρέει παγά.
Σὺ δὲ χεῖρα δίδου·
σὺ κάλει, σὺ, μάκαρ,
ὕλας ἄναγε
ἱκέτιν ψυχάν.

l'ange, gardien de l'ame, gardien de la vie, gardien des prières, gardien des actions;

Afin qu'il préserve mon corps des maladies, mon esprit de toute souillure, et qu'il me fasse oublier les passions;

Afin que, durant la vie que je mène ici-bas, les ailes de mon ame se fortifient par tes louanges;

Afin que cette vie qui suit le trépas, et qui succède aux chaines terrestres, je la mène dégagée, autant que possible, de toute matière, dans tes palais, dans ton sein, d'où s'échappe la source de l'ame.

Toi donc, ô immortel, tends-moi la main; rappelle vers toi, arrache à la matière une ame suppliante.

ΥΜΝΟΣ Ε΄.

Ὑμνῶμεν κοῦρον νύμφας,
νύμφας οὐ νυμφευθείσας
ἀνδρῶν μοιραίαις κοίταις·
ἄρρητοι πατρὸς βουλαὶ
ἔσπειραν Χριστοῦ γένναν.
Ἁ σεμνὰ νύμφας ὠδὶς
ἀνθρώπου φῆνεν μορφὰν,
ὃς θνατοισῖν πορθμευτὰς
ἦλθεν φωτὸς παγαίου.
Ἁ δ᾽ ἄρρητός σευ βλάστα
αἰώνων οἶδεν ῥίζαν.
Αὐτὸς φῶς εἶ παγαῖον,
συλλάμψασ᾽ ἀκτὶς πατρὶ,
ῥήξας δ᾽ ὀρφναίαν ὕλαν,
ψυχαῖς ἐλλάμπεις ἁγναῖς.
Αὐτὸς μὲν κόσμου κτίστας,
κλεινῶν σφαιρωτὰς ἄστρων
κέντρων γαίας ῥιζωτὰς,
αὐτὸς δ᾽ ἀνθρώπων σωτήρ.

HYMNE V.

Chantons le fils de l'épouse, de l'épouse qui n'a pas connu les liens d'un hyménée mortel; les conseils ineffables du Père ont présidé à la naissance du Christ, et les flancs sacrés d'une Vierge ont enfanté, sous la forme d'un homme, celui qui est venu communiquer aux mortels la source de la véritable lumière.

Ta naissance ineffable, ô Christ, a devancé l'origine des siècles; tu es la lumière primitive, le rayon qui brille avec le Père; dissipant les ténèbres d'ici-bas, tu éclaires les ames saintes.

C'est toi qui as créé le monde, qui as arrondi les astres éclatants, qui as affermi le centre de la terre. Tu es le sauveur des hommes; c'est pour toi que le soleil, source éternelle du jour, s'a-

Σοὶ μὲν τιτὰν ἱππεύει,
ἠοῦς ἄσβεςος παγὰ,
σοὶ δ' ἁ ταυρῶπις μήνα
τὰν νυκτῶν ὄρφναν λύει.
Σοὶ καὶ τίκτονται καρποὶ,
σοὶ καὶ βόσκονται ποίμναι.
Ἐκ σᾶς ἀῤῥήτου παγᾶς
ζείδωρον πέμπων αἴγλαν,
πιαίνεις κόσμων ταρσούς.
Ἐκ σῶν βλάςησεν κόλπων
καὶ φῶς καὶ νοῦς καὶ ψυχά.
Τὰν σὰν οἴκτειρον κούραν
γυίοις εἰρχθεῖσαν θνατοῖς,
μοίρας θ' ὑλαίοις μέτροις.
Νούσων ἐκσώζοις λώβας
ἀσκηθῆ γυίων ἀλκάν.
Νεῦσον μὲν μύθοις πειθὼ,
νεῦσον δ' ἔργοισιν κῦδος,
ἀρχαίοις πρέψαι φάμαις
τᾶς Κυράνας καὶ Σπάρτας.
Λύπαις δ' ἄςιπτος ψυχὰ
πραεῖαν ζωὰν ἕλκοι,
θρέπτειραν, δισσὰς γλήνας
ἐς σὸν φέγγος τείνοισα,
ὡς ἐξ ὕλας φοιβαθεὶς
ἀςρέπτους οἴμους σπεύσω,
φύξηλις γαίας μόχθων,
μιχθῆναι ψυχᾶς παγᾷ.

vance sur son char, pour toi que la lune au front paré de cornes d'argent dissipe l'ombre des nuits; pour toi que mûrissent les fruits, pour toi que paissent les troupeaux; c'est toi qui, de tes ineffables trésors, faisant jaillir une splendeur vivifiante, fécondes les contrées du monde. C'est de ton sein que sont sorties brillantes, et la lumière, et l'intelligence et l'ame.

Prends pitié de ta fille, que retiennent captive des membres mortels, et qui gémit dans l'espace borné de la vie. Préserve des atteintes de la maladie nos membres sains et vigoureux. Donne à nos discours la persuasion; donne de la gloire à nos actions, pour que nous brillions de l'ancien éclat de Cyrène et de Sparte. Que mon ame, exempte de douleurs, coule des jours tranquilles, des jours fortunés, et qu'elle ne cesse de contempler ta splendeur, afin que, dégagé de la matière, je marche d'un pas ferme, en ma route, sans regarder derrière moi, fuyant les soucis de ce monde, pour aller me confondre dans la source de l'ame.

Τοίαν ἄχραντον ζωὰν
τῷ σῷ κραίνοις φορμικτῇ,
εὖτ' ἂν σοι ςέλλων μολπὰν.
τὰν σὰν κυδαίνων ῥίζαν,
μήκιςον πατρὸς κῦδος,
καὶ τὰν σύνθωκον πνοιὰν,
μέσσαν ῥίζας καὶ βλάςας,
καὶ πατρὸς μέλπων ἀλκὰν,
τοῖς σοῖς ὕμνοις ἀμπαύω
κλεινὰν ὠδῖνα ψυχᾶς.
Χαίροις, ὦ παιδὸς παγὰ,
χαίροις, ὦ πατρὸς μορφά·
χαίροις, ὦ παιδὸς κρηπὶς,
χαίροις, ὦ πατρὸς σφρηγίς·
χαίροις, ὦ παιδὸς κάρτος,
χαίροις, ὦ πατρὸς κάλλος·
χαίροις δ', ἄχραντος πνοιὰ,
κέντρον κούρου καὶ πατρός.
Τάν μοι πέμποις σὺν πατρὶ
ἄρδοισαν ψυχᾶς ταρσοὺς,
κράντειραν θείων δώρων.

Donne à ton poète une vie ainsi exempte de souillures, à moi qui, faisant monter mes chants vers toi; qui, célébrant ton origine, éternelle gloire du Père, et l'Esprit saint qui partage le même trône, entre la racine et le germe; à moi qui, redisant la puissance du Père, charme les nobles pensées de mon ame par les hymnes que je t'adresse. Salut, ô source du Fils, salut, ô ressemblance du Père; salut, ô demeure du Fils; salut, ô image du Père; salut, ô puissance du Fils; salut, ô beauté du Père; salut, toi encore, Souffle pur, centre du Fils et du Père.

Cet Esprit, ô Fils, envoie-le-moi avec le Père, afin que, rafraîchissant les ailes de mon ame, il me comble de présents divins.

ΥΜΝΟΣ ϛʹ.

Μετὰ παγᾶς ἁγίας αὐτολοχεύτου
ἀῤῥήτων ἑνοτήτων ἐπέκεινα,
Θεὸν ἀμβρότου Θεοῦ κύδιμον υἷα,
μόνον ἐκ μόνου πατρὸς παῖδα θορόντα,
στεφανώσωμεν σοφοῖς ἄνθεσιν ὕμνων,
ὃν βουλᾶς πατρικᾶς ἄφραστος ὠδὶς
ἀγνώστων ἀνέδειξε παῖδα κόλπων,
ἃ πατρὸς λοχίους ἔφηνε καρποὺς,
καὶ φήνατα φάνη μεσσοπαγὴς νοῦς.

Εν παγᾷ δὲ μένουσιν καὶ χυθέντες.
Σοφία νόου πατρὸς, κάλλεος αὐγὰ,
σοὶ τεχθέντι πατὴρ ἔνευσε τίκτειν,
σὺ τὸ κρυπτὸν εἶ πατρὸς σπέρμα.

HYMNE VI.

Avec la source sacrée, féconde par elle-même, au-dessus des ineffables unités, couronnons des savantes fleurs de la poésie le Dieu, noble fils du Dieu immortel, le fils unique engendré du Père unique, le fils que le mystérieux enfantement de la pensée du Père a produit de son sein ineffable, enfantement qui a fait briller les fruits cachés du Père, et, après les avoir manifestés au grand jour, s'est montré esprit médiateur.

Quoique répandus au dehors, ces fruits restent néanmoins dans leur source. Sagesse de l'esprit du Père, splendeur de beauté, le Père,

Σὲ γὰρ ἀρχὰν γενέτας ἔδωκε κόσμοις,
κατάγειν ἐκ νοερῶν σώματι μορφάς.
Σὺ μὲν οὐρανοῦ σοφὰν ἄντυγα νωμᾷς,
τὰν δ' ἄϛρων ἀγέλαν ἀεὶ νομεύεις.
Σὺ δὲ τᾶς ἀγγελικᾶς, ἄναξ, χορείας
καὶ τᾶς δαιμονίας φάλαγγος ἄρχεις·
σὺ δὲ καὶ φύσιν φθιτὰν ἀμφιχορεύεις,
ἀμέριϛον περὶ γᾶν πνεῦμα μερίζεις,
καὶ παγᾷ τὸ δοθὲν παλιν συνάπτεις,
θνατοὺς ἐκ θανάτου λύων ἀνάγκας.

Πλήκοις ἐπὶ σῶν ϛέμμασιν ὕμνων,
βιοτᾶς ὑμνοπόλῳ νέμων γαλάναν,
εὐρίπων προχοὰν ϛᾶσον ἀλῆτιν,
τερσαίνων ὀλοοὺς κλύδωνας ὕλας
ψυχᾶς καὶ μελέων ἔρυκε νούσους.
Παθέων οὐλομέναν κοίμισον ὁρμάν.

Πλούτου καὶ πενίας ἄλαλκε κῆρας,
ἔργοις κυδαλίμαν ὀμφὰν ὀπάσαις·
ἐν λαοῖς ἀγαθὰν ἄνοιγε φάμαν,

après t'avoir engendrée, t'a permis d'engendrer. Tu es la semence mystérieuse du Père, car le Père t'a fait le principe des mondes, afin que tu donnasses des formes à la matière d'après les types intellectuels. C'est toi qui diriges la voûte intelligente des cieux, toi qui diriges sans cesse les chœurs des astres. O roi, tu conduis les légions des anges, tu domines sur les phalanges des démons. Tu régis la nature mortelle; tu divises autour de la terre ton souffle indivisible, et tu rends à la source ce qui a été donné, affranchissant les mortels de la nécessité de mourir.

Écoute d'une oreille bienveillante les hymnes que je t'adresse; accorde à ton poète une vie paisible; calme les agitations incessantes de la pensée; apaise les sombres tempêtes de la matière. Dissipe les maladies du corps et de l'ame; assoupis l'impétuosité des funestes passions.

Éloigne de moi les incommodités de l'opulence et de la pauvreté; donne à mes œuvres une renommée glorieuse; fais-moi chez les peu-

πειθοῦς πραϋλόγου ϛέφων ἀώτῳ,
ἵνα μοι νόος θρέπη σχολὰν ἀκύμων,
μηδ' ἐν ταῖς χθονίαις ϛένω μερίμναις,
ἀλλ' ἐκ σῶν ὀχετῶν ὑψιφορήτων
ὠδῖσιν σοφίας νόον κατάρδω.



ples un nom illustre. Donne-moi les grâces de la douce persuasion, afin que mon esprit goûte en paix un heureux loisir, et que, délivré des soucis terrestres, je m'abreuve, à tes sublimes sources, des eaux fécondes de la science.



ΥΜΝΟΣ Ζ'.

Πρῶτος νόμον εὑρόμαν
ἐπὶ σοὶ, μάκαρ, ἄμβροτε,
γόνε κύδιμε παρθένου,
Ἰησοῦ Σολυμῆϊε,
νεοπηγέσιν ἁρμογαῖς
κρέξαι κιθάρας μίτους.
Ἀλλ' εὐμενέοις, ἄναξ,
καὶ δέχνυσο μουσικὰν
ἐξ εὐαγέων μελῶν.
Ὑμνήσομεν ἄφθιτον
Θεὸν υἷα Θεοῦ μέγαν,
αἰωνοτόκου πατρὸς
τὸν κοσμογόνον κόρον·
τὰν παντομιγῆ φύσιν,
σοφίαν ἀπερείσιον,
τὸν ἐπουρανίοις θεὸν,
τὸν ὑποχθονίοις νέκυν.

HYMNE VII.

Le premier, j'ai trouvé des chants pour toi, ô bienheureux et immortel, noble fils d'une Vierge, Jésus de Solyme, et j'ai fait répéter à ma lyre des accords nouveaux.

Sois-moi donc propice, ô roi, et accueille l'harmonie de ces chants pieux.

Nous célébrons un Dieu immortel, le noble fils d'un Dieu, le fils du Père créateur des siècles, le fils créateur du monde, la nature unie de l'homme et de Dieu, la sagesse sans bornes, celui qui est Dieu pour les habitants du ciel, celui qui est mortel pour les habitants de la terre.

Εχύθης ὅτ' ἐπὶ χθονὶ
βροτέας ἀπὸ νηδύος,
μάγος ἀ πολύφρων τέχνα
ἐξ ἀςέρος ἀντολᾶς
θάμβησεν ἀμήχανος
τί τὸ τικτόμενον βρέφος,
τίς ὁ κρυπτόμενος θεὸς,
θεὸς, ἢ νέκυς, ἢ βασιλεύς.
Αγε, δῶρα κομίζετε
σμύρνης ἐναγίσματα,
χρυσοῦ τ' ἀναθήματα,
λιβάνου τε θύη καλά.
Θεὸς εἶ, λίβανον δέκου·
χρυσὸν βασιλεῖ φέρω·
σμύρνη τάφος ἁρμόσει.
Καὶ γᾶν ἐκάθηρας,
καὶ πόντια κύματα,
καὶ δαιμονίας ὁδοὺς·
ῥαδινὰν χύσιν ἀέρος,
καὶ νερτερίους μυχοὺς
φθιμένοισι βοηθόος
θεὸς εἰς ἀΐδην ςαλείς.
Αλλ' εὐμενέοις, ἄναξ,
καὶ δέχνυσο μουσικὰν
ἐξ εὐαγέων μελῶν.

Lorsque tu naquis d'un flanc mortel, la science des mages fut étonnée, à l'apparition de l'astre, ne sachant quel était cet enfant qui naissait, quel était ce Dieu caché : était-ce un Dieu, un mortel ou un roi ?

Sus donc, apportez des présents, la myrrhe précieuse, l'or et les vapeurs suaves de l'encens. Tu es Dieu, reçois l'encens; je t'offre de l'or comme à un roi; la myrrhe parfumera ton sépulcre.

Tu as purifié la terre, et les flots de la mer, et les routes que parcourent les démons, et les champs liquides de l'éther, et les retraites sombres; tu es descendu, Dieu secourable, chez les morts de l'enfer.

Sois-moi donc propice, ô roi, et accueille l'harmonie de ces chants pieux.

ΥΜΝΟΣ Η.

Ὑπὸ Δώριον ἁρμογὰν
ἐλεφαντοδέτων μίτων
ςάσω λιγυρὰν ὄπα
ἐπὶ σοὶ, μάκαρ ἄμβροτε,
γόνε κύδιμε παρθένου·
σὺ δέ μου βιοτὰν σάου
παναπήμονα, κοίρανε,
λύπαις ἄβατον διδοὺς,
καὶ νύκτα καὶ ἀμέραν.
Λάμποις πραπίσιν σέλας
νοερᾶς ἀπὸ παγᾶς.
Σθένος ἀρτεμέων μελῶν,
καὶ κῦδος ἐπ' ἔργμασι
νεότατι νέμοις ἐμᾷ·
λιπαρὸν δὲ φέροις ἔτος
ἐς γήρας ἀδονὰν,
ἐρίτιμον ἀέξων
πινυτὰν σὺν ὑγείᾳ.

HYMNE VIII.

Aux accords doriens de ma lyre d'ivoire je mêlerai les accents variés de ma voix, pour te célébrer, ô bienheureux immortel, noble fils d'une Vierge.

Mais toi, préserve ma vie de tout mal, ô roi, et rends-la inaccessible aux chagrins, la nuit comme le jour.

Fais jaillir dans mon cœur un rayon de la lumière intellectuelle ; donne à mon corps la force, aux actions de ma jeunesse la gloire ; prolonge mes années jusqu'à une douce vieillesse, et enrichis-moi de prudence et de santé.

Γνωτὸν δὲ φυλάσσοις
τόν μοι νέον, ἄφθιτε,
ἤδη χθονίαν πύλαν
παραμειβόμενον ποδὶ,
ἄψορρον ἀνήγαγες,
ἐμὰ κήδεα καὶ γόους,
ἐμὰ δάκρυα καὶ φρενῶν
σβέσας αἰθομέναν φλόγα.

Ἐβίωσας καὶ νέκυν,
διὰ σὸν, πάτερ, ἱκέταν.

Γνωτάν τε, συνωρίδα
τεκέων τε φυλάσσοις·
ὅλον ἡσυχίδαν δόμον
ὑπὸ σᾷ χερὶ κρύπτοις.

Καί μοι ζυγίων, ἄναξ,
ξυνήονα δεμνίων,
ἀπόνουσον, ἀπήμονα,
ἐρίηρον, ὁμόφρονα,
κρυφίων ἀδαήμονα
ὀαρων ἄλοχον σάου·
ὅσιον δ' ἐφέποι λέχος
πανακήρατον, εὐαγὲς,
ἀδίκοις ἄβατον πόθοις.

Ψυχὰν δὲ λυθεῖσαν

Conserve, ô immortel, le frère que naguère tu m'as ramené des portes du tombeau, et dont le retour a mis fin à mes chagrins, à mon deuil, à mes larmes et aux dévorantes angoisses de mon ame.

Tu l'as rendu à la vie, ô Père, touché de mes supplications.

Conserve ma sœur et mes deux enfants; couvre de ta main ma paisible demeure.

La compagne de ma couche nuptiale, ô roi, mon épouse chérie, qui n'a qu'une même pensée avec moi, et qui ne connut jamais de furtives amours, conserve-la exempte de maladie, d'infortune. Qu'elle garde le lit conjugal pur, sans tache, inaccessible aux désirs illégitimes.

Affranchis mon ame des entraves d'une vie

χθονίου βιότου πέδας
ἐξαίνυσο πημάτων
καὶ λευγαλέας ἄτας·
σὺν δ' εὐαγέων χοροῖς
ὕμνους ἀνάγειν δίδου
ἐπὶ κύδεϊ σοῦ πατρὸς
καὶ κάρτεϊ σῷ, μάκαρ.
Πάλιν ὑμνοπολεύσω,
πάλι σοι μέλος ᾄσω,
τάχα καὶ κιθάραν πάλιν
πανακήρατον ἁρμόσω.



terrestre; délivre-la des douleurs et des maux cruels.

Donne-moi de célébrer dans mes hymnes, de concert avec les chœurs des justes, et ta gloire, ô Père, et ta puissance, ô immortel.

Je t'adresserai encore des hymnes, je t'adresserai encore des chants; bientôt aussi, derechef, j'accorderai ma lyre.



ΥΜΝΟΣ Θ.

Πολυήρατε, κύδιμε,
σὲ, μάκαρ γόνε παρθένου,
ὑμνῶ, Σολυμηΐδος,
ὃς τὰν δολίαν πάγαν,
χθονίου μεγάλων ὄφιν
πατρὸς ἤλασας ἀρχάτων·
ὃς καρπὸν ἀπώμοτον
τροφὸν ἀργαλέου μόρου
πόρεν ἀρχεγόνῳ νοεράν.
Στεφανηφόρε, κύδιμε,
σὲ, πάτερ, παῖ παρθένου,
ὑμνῶ, Σολυμηΐδος.
Κατέβας μέχρι καὶ χθονὸς
ἐπίδημος ἐφαμέροις,
βρότεον φορέων δέμας.
Κατέβας δ' ὑπὸ τάρταρα,
ψυχῶν ὅθι μυρία
Θάνατος νέμεν ἔθνεα·
φρίξεν σε γέρων τότε

HYMNE IX.

O noble, ô désirable, ô bienheureux fils de la vierge de Solyme, je te eélèbre, toi qui as chassé des vastes jardins du Père le serpent terrestre, si fécond en ruses, le serpent qui donna au premier homme le fruit défendu, eause d'une fatale destinée.

C'est toi, noble vainqueur, ô fils de la vierge de Solyme, c'est toi que je chante.

Tu es descendu sur la terre, tu as paru avec un corps mortel parmi les hommes qui vivent un jour.

Tu es descendu vers les sombres rives, aux lieux où la mort retenait enchaînés des milliers d'ames. Alors l'antique souverain de l'enfer fris-

αἶδας ὁ παλαιγενὴς,
καὶ λαοβόρος κύων
ἀνεχάσσατο βηλοῦ.
Λύσας δ' ἀπὸ πημάτων
ψυχᾶν ὁσίους χοροὺς
θιάσοισιν ἀκηράτοις
ὕμνους ἀνάγεις πατρί.
Στεφανηφόρε, κύδιμε,
σὲ, πάτερ, παῖ παρθένου,
ὑμνῶ, Σολυμηΐδος.
Ανιόντα σὲ, κοίρανε,
τὰ κατ' ἠέρος ἄσπετα
τρέσεν ἔθνεα δαιμόνων·
θάμβησε δ' ἀκηράτων
χορὸς ἄμβροτος ἀςέρων.
Αἰθὴρ δὲ γελάσας,
σοφὸς ἁρμονίας πατὴρ,
ἐξ ἑπτατόνου λύρας
ἐκεράσσατο μουσικὰν
ἐπινίκιον ἐς μέλος.
Μειδησεν ἑωσφόρος
ὁ διάκτορος ἀμέρας,
καὶ χρύσεος ἕσπερος,
κυθερήϊος ἀςήρ.
Α μὲν κερόεν σέλας
πλήσασα ῥόου πυρὸς
ἀγεῖτο σελάνα
ποιμὴν νυχίων θεῶν.

sonna d'horreur, et le chien vorace s'éloigna du seuil.

Mais toi, lorsque tu eus arraché aux souffrances les ames des justes, alors, entouré de cette escorte radieuse, tu adressas des hymnes au Père.

C'est toi, noble vainqueur, ô fils de la vierge de Solyme, c'est toi que je chante.

Lorsque tu remontais, ô roi, la foule innombrable des démons répandus dans les airs pâlit à ton aspect, et le chœur immortel des astres purs fut saisi d'étonnement.

L'Éther, noble père de l'harmonie, sourit alors, et, sur sa lyre à sept cordes, entonna des chants de triomphe.

On vit sourir aussi et l'étoile qui annonce le jour, et l'étoile brillante du soir, astre de Cythérée.

En tête s'avançait la lune, souveraine des dieux de la nuit; son disque argenté s'embellissait tout entier d'une lumière éclatante.

Τὰν δ' εὔδυφαῆ κόμαν
τιτὰν ἐπετάσσατο
ἄρρητον ὑπ' ἴχνιον·
ἔγνω δὲ γόνον θεοῦ
τὸν ἀριστοτέχναν νόον
ἰδίου πυρὸς ἀρχάν.
Σὺ δὲ ταρσὸν ἐλάσσας,
κυανάντυγος οὐρανοῦ
ὑπερήλαο νώτων,
σφαίρῃσι δ' ἐπετάσθης
νοεραῖσιν ἀκηράτοις,
ἀγαθῶν ὅθι παγὰ,
σιγώμενος οὐρανός.
Ἔνθ' οὔτε βαθύρροος
ἀκαμαντοπόδας χρόνος
χθονὸς ἔκγονα σύρων,
οὐ κῆρες ἀναιδέες
δαθυκύμονος ὕλας.
Ἀλλ' αὐτός ἀγήραος
αἰὼν ὁ παλαιγενὴς,
νέος ὢν ἅμα καὶ γέρων,
τᾶς ἀενάω μονᾶς
ταμίας πέλεται θεοῖς.

Le soleil étendait sous tes pas ineffables sa vaste chevelure enflammée ; il reconnut le fils de Dieu, l'intelligence créatrice, source des feux dont il brillait lui-même.

Toi, déployant tes ailes, tu traversas les espaces du ciel azuré, et tu t'arrêtas sur les sphères intelligentes et pures, où est la source des biens, le ciel enveloppé de silence.

Là ne se rencontrent ni le temps aux vastes profondeurs, aux pieds infatigables, emportant tout ce qui est né de la terre, ni les douleurs importunes de la matière.

Mais on y trouve le temps antique, exempt de vieillesse, jeune et vieux à la fois, et qui donne aux dieux une éternelle demeure.

ΥΜΝΟΣ Ι'.

Μνώεο, Χριστὲ,
υἱὲ θεοῖο
ὑψιμέδοντος,
οἰκέτέω σοῦ,
κῆρ' ἀλιτροῖο,
τάδε γράψαντος.
Καί μοι ὄπασσον
λύσιν παθέων
κηριτρεφέων,
τά μοι ἐμφυῆ
ψυχᾷ ῥυπαρᾷ.
Δὸς δὲ ἰδέσθαι,
σῶτερ Ἰησοῦ,
ζαθέαν αἴγλαν
σάν· ἔνθα φανεὶς
μέλψω ἀοιδὰν
παίονι ψυχᾶν,
παίονι γυίων,
πατρὶ σὺν μεγάλῳ,
πνευματί θ' ἀγνῷ.

HYMNE X.

Souviens-toi, ô Christ, fils du Dieu souverain, souviens-toi de ton serviteur, pécheur malheureux qui a écrit ces choses, et délivre-moi de ces funestes passions qui s'attachent à mon ame chargée de souillures.

Donne-moi de voir, ô sauveur Jésus, ta splendeur divine.

Quand je paraîtrai devant elle, je chanterai un hymne au médecin des ames, au médecin des corps, au Père suprême et à l'Esprit saint.



HYMNE

AU CHRIST SAUVEUR.



ΥΜΝΟΣ

ΤΟΥ

ΣΩΤΗΡΟΣ ΧΡΙΣΤΟΥ

ΤΟΥ ΑΓΙΟΥ ΚΛΗΜΕΝΤΟΣ.

Στόμιον πώλων ἀδαῶν,
πτερὸν ὀρνίθων ἀπλανῶν,
οἴαξ νηῶν ἀτρεκής,
ποιμὴν ἀρνῶν βασιλικῶν·
τοὺς σοὺς ἀφελεῖς
παῖδας ἄγειρον,
αἰνεῖν ἁγίως,
ὑμνεῖν ἀδόλως
ἀκάκοις ςόμασιν
παίδων ἡγήτορα Χριςόν.
Βασιλεῦ ἁγίων,
λόγε πανδαμάτωρ

HYMNE

AU

CHRIST SAUVEUR,

PAR SAINT CLÉMENT.

Frein des jeunes coursiers indociles, aile des oiseaux qui ne s'égarent pas , véritable gouvernail des navires , pasteur des agneaux du roi ;

Réunis tes chastes enfants, pour que saintement ils louent, pour que, d'une voix pure, ils chantent avec candeur le Christ, conducteur des enfants.

Roi des saints, Verbe tout-puissant du Père

πατρὸς ὑψίστου,
σοφίας πρύτανι,
ϛήριγμα πόνων
αἰωνοχαρὲς,
βροτέας γενεᾶς
σῶτερ, Ιησοῦ,
ποιμὴν, ἀροτὴρ,
οἴαξ, ϛόμιον,
πτερὸν οὐράνιον
παναγοῦς ποίμνης,
ἁλιεῦ μερόπων
τῶν σωζομένων
πελάγους κακίας,
ἰχθῦς ἁγνοὺς
κύματος ἐχθροῦ
γλυκερῇ ζωῇ δελεάζων·
ἡγοῦ προβάτων
λογικῶν, ποιμὴν,
ἅγιε, ἡγοῦ,
βασιλεῦ, παίδων ἀνεπάφων.
Ιχνια Χριϛοῦ
ὁδὸς οὐρανία.
Λόγος ἀέναος,
αἰὼν ἄπλετος,
φῶς ἀΐδιον,
ἐλέους πηγὴ,
ῥεκτὴρ ἀρετῆς,
σεμνὴ βιοτὴ

très-haut, arbitre de la sagesse, éternelle colonne des travaux; sauveur de la race humaine, Jésus; pasteur, laboureur, gouvernail, frein, aile céleste du très-saint troupeau;

Pêcheur d'hommes que tu sauves, les poissons sacrés qui étaient dans la mer du vice, tu les retires de l'onde ennemie par une vie douce.

Conduis tes brebis spirituelles, ô pasteur; conduis tes chastes enfants, ô saint roi.

Les traces du Christ, c'est la voie céleste.

Verbe éternel, siècle infini, lumière durable, source de miséricorde, auteur de la vertu,

Θεὸν ὑμνούντων,
Χριςὲ Ἰησοῦ·
γάλα οὐράνιον,
μαςῶν γλυκερῶν
νύμφης χαρίτων,
σοφίας τῆς σῆς,
ἐκθλιβόμενον·
οἱ νηπίαχοι
ἀταλοῖς ςόμασιν
ἀτιταλλόμενοι,
θηλῆς λογικῆς
πνεύματι δροσερῷ
ἐμπιπλάμενοι,
αἴνους ἀφελεῖς,
ὕμνους ἀτρεκεῖς
βασιλεῖ Χριςῷ,
μισθοὺς ὁσίους
ζωῆς διδαχῆς,
μέλπωμεν ὁμοῦ·
μέλπωμεν ἁπλῶς
παῖδα κρατερόν·
χορὸς εἰρήνης,
οἱ χριςόγονοι,
λαὸς σώφρων,
ψάλλωμεν ὁμοῦ
Θεὸν εἰρήνης.

auguste vie de ceux qui louent Dieu, Christ Jésus ;

Lait divin, qui découles des douces mamelles de l'épouse des grâces, de ta sagesse,

Nous, enfants, qui, de nos lèvres tendres encore, prenons notre nourriture, qui nous rassasions de la fraîche rosée de la mamelle spirituelle,

Chantons ensemble des louanges simples, des hymnes sincères au roi Christ, pieuse récompense de la doctrine de vie ;

Chantons avec candeur le Fils puissant ;

Chœur de paix, enfants du Christ, peuple vertueux, célébrons ensemble le Dieu de paix.

SYNESII EPISCOPI

HYMNI,

INTERPRETE FR. PORTO.

SYNESII EPISCOPI

HYMNI.

HYMNUS PRIMUS.

Eia mihi, sonora cithara,
Post Teium cantum,
Post Lesbiamque modulationem,
Augustioribus hymnis
Cane Dorium carmen,
Teneras non in virgines
Venustum ridentes,
Florentium nec in juvenum
Multum amabilem pubertatem.
Divinæ enim sancta
Sapientiæ pura parturitio
Carmina ad divina urget
Citharæ fides ut pulsem.
Dulces autem jubet curas
Terrenarum fugere cupiditatum.
Quid enim vires, quid vero forma,
Quid vero aurum, quid vero fama,
Regiique honores,
Si conferantur cum curis de Deo?
Alius equos scite agitet,
Alius arcum bene tendat,
Alius acervos custodiat
Opum, aureas divitias,
Alii vero (sit) decus coma
Demissa cervicibus;
Celebris admodum alius sit
Apud juvenes, apud puellas,
Nitenti decore vultus,
At mihi tranquillam liceat
Vitam ignotam ducere,
Cæteris quidem ignotam,
Deo autem notam.
Sapientia vero mihi adsit
Commoda ad juventutem,
Commoda ad senectutem ducendam,
Commoda domina divitiarum;
Pauperiem autem sine negotio feret
Sapientia ridens amaris
Inaccessam vitæ curis.
Solummodo mihi tantum adsit
Quantum (sit) satis ut a tuguriis
Vicinorum (me) arceat,
Ne necessitas me adigat
Ad curas tetras.
Audi et cicadæ cantum,
Quæ rorem matutinum ebibit.
En mihi sonant nervi
Injussa, et quidam afflatus
Undique me circumvolat.
Quid igitur tandem pariet mihi
Carminis divinus partus?
Ille quidem, ex se ortum principium,
Gubernator paterque rerum omnium,

Ingenitus, excelsa
Super cœli cacumina
Immortali gloria lætus ,
Deus constanter sedet,
Unitatum unitas sancta ,
Monadumque monas prima ,
Simplicitates summitatum
Quæ junxit et peperit
Supersubstantiali partu ,
Unde ipsa prosiliens
Per primigenam formam ,
Unitas ineffabilem in modum diffusa ,
Trinam adepta est vim.
supersubstantialis vero fons
Coronatur pulchritudine prolis ,
Quæ ex centru profluxit ,
Et circa centrum volvitur.
Sile mihi , audax o eithara ;
Sile , neque efferto in vulgus
Sacra arcana maxime.
I , et terrena cane ;
superna silentium operiat.
Mens vero solos jam
Curat intellectuales mundos.
Bona enim inde jam
Humani spiritus origo
Individue divisa est.
Ac mens delapsa in hylam ,
Mens immortalis parentum
Divinorum propago ,
Exigua quidem , sed illorum
Tota ista , et una ubique
Tota in totum infusa ,
Vastam cavitatem cœlorum torquet ;
Universumque hoc conservans
In diversas formas
Distributa adest ;
Pars ejus , stellarum cursus ,
Pars , Angelorum cœtus ,
Pars etiam gravi nexu
Terrenam sortita est formam ,
Disjunctaque a parentibus
Tenebrosam hausit oblivionem ,
Cæcis sollicitudinibus
Terram admirata injucundam
Deus humana intuens.
Inest tamen , inest aliquid lucis
Opertis oculis ;
Inest etiam iis qui huc delapsi sunt ,
In cœlum revocans quædam vis ,
Quum fluctibus emersi
Vitæ , læti
Sanctum ingrediuntur iter
Ad regiam parentis.
Beatus , qui voracem hylæ
Vitans latratum , et e terra
Emergens , saltu levi
Vestigia ad Deum dirigit !
Beatus , qui post fata ,
Post labores , post acerbas
Terrenas curas ,
Ingressus mentis vias
Altitudinem vidit divina refulgentem luce !
Laboriosum est totum intendere
Animum totis alis
Cœlestia affectantium cupidinum.
Tu modo confirma conatum
Ad intellectualia ferente impetu ;
Ille vero tibi propius in conspectum se dabit
Parens , manus porrigens.
Præcurrens enim aliquis radius
Illustrabit semitas ,
Pandetque tibi intellectualem
Campum , pulchritudinis originem.
Eia mihi , o anima , bibens
Ex bonorum perenni fonte ,
Conceptis suppliciter precibus ad parentem
Ascende , neque eunctare ,
Terræ terrena linquens ,
Mox vero juncta cum Patre
Dea in Deo exultabis.

HYMNUS II.

Iterum lux, iterum aurora,
Iterum dies fulget
Post noctivagas tenebras.
Iterum mihi cane, o anime,
Deum matutinis carminibus,
Qui dedit lucem diei,
Qui dedit stellas nocti,
Mundum ambientem choream,
Fluctuantis et hylæ
Texit dorsum æther
Ignis insidens summitati,
Ubi clarissima luna
Imum orbem secat.
Super octavam autem sphæram
Gyrorum stelliferorum
Orbis stellarum expers
Sub sinu suo agitans
Orbes contrario cursu currentes,
Magnam circa mentem movetur,
Quæ cœlestis oras mundi
Canis obtexit alis.
Ulteriora beatum silentium,
Intelligentium et intellectilium
Individuam divisionem tegit.
Unus fons, una radix,
Triformis elucet forma.
Ubi enim profunditas Patris,
Ibi etiam illustris Filius,
Viscerum ingens partus,
Sapientia mundi opifex,
Conciliatrixque lux
Sancti elucet spiritus.
Unus fons, una radix
Bonorum tulit copiam,
Et supersubstantialem propaginem
Genitalibus ferventem motibus,
Conditorum etiam lucentes
Beatorum admirandos fulgores.
Unde in mundo constitutus jam
Cœtus immortalium angelorum,
Patris gloriam
Et primogenitam formam
Cœlestibus canit carminibus
Prope benignos parentes,
Exercitus Angelorum senii expers,
Et partim in mentem respiciens,
Decerpit pulchritudini principium,
Partim in sphæras respiciens,
Regit altitudinem mundi,
Supernum ornatum trahens
Ad imam usque hylam,
Ubi dæmonum turbam
Natura subsidens parit
Tumultuosam et astutam.
Unde heros, unde jam
Circa terram disseminatus flatus,
Ejus vivificavit partes
Variis formis.
Cuncta vero ex tuo consilio
Pendent, tu autem es radix
Præsentium, præteritorum,
Futurorum, eorum quæ sunt.
Tu pater, tu es mater;
Tu mas, tu femina,
Tu vox, tu silentium;
Naturæ natura fecunda.
Tu o rex, seculi seculum,
Quantum id quidem fas est voce
testari.
Longum salve radix mundi,
Longum salve centrum rerum,
Unitas divinorum numerorum

Substantia carentium regum.
Longum salve, longum salve;
Quia penes Deum gaudia.
Ad meorum propitias aures
Pandito festivitatem carminum:
Sapientiæ pandito lucem,
Largitor illustrem felicitatem,
Largitor decus splendidum
Vitæ tranquillæ,
Paupertatem foras pellens,
Terrenamque pestem divitiarum.
Ab artubus arceto morbos:
Et libidinum fædum impetum,
Edacesque animi curas
A mea vita propulsa,
Ne mentis alæ
Gravatæ in terram decidant,
Sed liberas pennas tollens,
In tui sacris nati
Arcanis saltem.



HYMNUS III.

Eia mihi, o anima,
Sacra carmina
Aggressa,
Corporeos
Sopito æstros;
Acue mentis
Celeres motus.
Regi deorum
Nectimus coronam,
Hostiam incruentam,
Carminum libamina.
Te in mari,
Te super insulis,
Te in continenti,
Inque urbibus
Asperisque montibus,
Et super inclytis
Quum campis
Statuam geminas
Pedum plantas,
Te, beate, canam,
Genitor mundi.
Tibi nox me ducit
Vatem, o rex;
Tibi diurna,
Tibi matutina,
Tibi vespertina
Carmina feram.
Testes fulgores
Micantium siderum,
Lunæque cursus,
Et ingens testis
Sol purarum
Stellarum moderator,
Piarum animarum
Sanctus arbiter.
Ad tua atria,
Ad tuos sinus
Aversas
A vasta hyla
Alas sublevans,
Lætus ut ad tuum
Vestibulum pervenirem,
Nunc ad venerandorum
Sacrorum
Templa sancta
Supplex venio;
Nunc ad inclytorum
Verticem montium
Supplex venio;
Nunc ad desertæ
Convallem ingentem
Lybiæ venio,
Oram australem,
Quam neque impius
Flatus polluit,
Nec signat
Vestigium hominum
Urbana curantium.
Ubi tibi anima
Pura affectuum,
Soluta cupiditatibus
Desinens a laboribus,
Cessans a luctibus,
Ira, contentionibus,
Quæ in corde aluntur
Ea excutiens,
Pura lingua
Menteque sancta,
Debita
Carmina referat.
Pax sit
In æthere et in terra;
Sistat mare,

Sistat aer.
Cessate afflatus
Variorum ventorum,
Cessate impetus
Curvatorum fluctuum,
Fluviorum cursus,
Fontiumque lapsus.
Teneat silentium
Mundi plagas,
Dum sacrantur
Sancta carmina.
Condant se sub terram
Serpentes sinuosi,
Condat se sub terram
Et alatus draco,
Dæmon hylæ,
Nubes animæ,
Idolis gaudens,
Adversus preces qui canes
Advocat.
Tu, o pater, tu, o beate,
Tu voraces animi
Procul arceto canes
Ab anima mea,
A precibus meis,
A vita mea,
A factis meis.
At nostræ
Mentis libamen
Tuis honoratissimis
Curæ sit ministris
Sapientibus, qui ad te transmittunt
Sanctos hymnos.
Jam feror
Ad carceres
Sacrorum carminum.
Jam strepit
Oraculum in mente.
O beate, esto propitius mihi;
O pater, esto propitius mihi
Si forte, præter decorum,
Si forte, præter modum
Tua attrectavi.
Cujus oculus sapiens,
Cujus acris acies,
Tuis fulgoribus
Præstrictus
Non occludetur?
Intentis enim oculis intueri
In tuas faces
Licet ne diis quidem;
Sed decidens mens
De tua specula
Proxima quæque amplectitur,
Non vestigabilia vestigare
Dum tentat,
Lucemque intueri
Immensa in profunditate
Fulgentem.
Ab inaccessis autem delapsa,
In primæ lucis
Specie figit
Oculi aciem,
Unde decerpens
In tuas laudes
Flores lucis,
Vagorum ventorum
Sedet flatus,
Tua tibi restituens,
Quid enim non tuum, o rex?
Patrum omnium
Pater, pater tui ipsius;
Ante pater, sine patre,
Fili tui ipsius;
Unitas unitate prior,
Entium semen,
Omnium centrum,
Æterna expers substantiæ mens,
Mundi radix,
Rerum ab initio creatarum
Lux undique collucens,
Veritas sapiens,
Fons sapientiæ,
Mens tecta
Propriis fulgoribus;
Ocule tui ipsius,
Fulminum potens,
Seculorum parens,
Seculorum vita,
Superans Deos,
Superans mentes,
In diversas partes versans;
Mentium parens mens,
Originem præbens diis,
Spirituum opifex,
Et animarum altor,
Fons fontium,
Principiorum principium,
Radicum radix;
Unitas es unitatum,
Numerorum numerus,
Unitas et numerus,
Intelligentia et intelligens,
Et quod intelligi potest,
Et ante id quod potest intelligi;
Unum et omnia,
Unum autem omnium,

Et unum ante omnia,
Semen omnium,
Radix, et summus ramus,
Natura inter intelligentias,
Femina et mas.
Mystica autem mens
Hæc atque illa dicit,
Profunditatem ineffabilem
Circa ducens choreas.
Tu es quod parit,
Tu es quod paritur,
Tu qui illustras,
Tu qui illustraris,
Tu qui appares,
Tu qui occultaris
Propriis fulgoribus.
Unum, et omnia,
Unum in te ipso,
Et per omnia.
Tu enim effusus es
Ineffabili modo, nate,
Ut filium pareres,
Inclytam sapientiam,
Rerum omnium opificem.
Profusus autem manes
Individuis sectionibus
Obstetricatus.
Cano te, unitas;
Cano te, trinitas.
Unitas es, trinitas quum sis;
Trinitas es, unitas quum sis.
Quæ autem intellectu percipitur
sectio
Indivisum adhuc
Quod divisum est, tenet.
In Filium effusus
Consilio sapienti.
Ipsum autem consilium
Natum est media
Natura ineffabilis,
Quæ est ante naturas omnes.
Nefas (est) dicere
Secundum abs te;
Nefas (est) dicere
Tertium a primo.
Partus sacer,
Ineffabilis fœtus.
Terminus es naturarum,
Parientis,
Et partæ,
Veneror intellectualium
Arcanum ordinem.
Capiunt hæ medium quiddam
Non (extrinsecus) infusum.

Ineffabilis proles
Patris ineffabilis,
Partus propter te,
Per partum autem
Tu es in lucem editus,
Una cum patre editus
Consilio patris;
Consilium autem tu (es) semper
Apud tuum patrem.
Ne immensum quidem
Tempus novit ortus
Tuos ineffabiles,
Seculumque vetus,
Nulla temporis serie textum
Partum non cognovit.
Una cum patre apparuit
Semper natus
Qui nasciturus erat.
Quis in rebus inenarrabilibus
Acuit audaciam, tanquam proposito præmio?
Cæcorum hominum
Varia loquentium
Impiæ audaciæ (sunt)
Tu autem lucis largitor
Lucis intelligibilis
Obliqua et a fraude
Abducis sanctorum
Mentes hominum,
In tenebris
Ne demergantur.
Te, pater mundi,
Pater seculorum,
Opifex divorum,
Fas est laudare.
Te quidem intelligentiæ
Canunt, o rex,
Te mundi rectores,
Oculi fulgentes,
Mentes sidereæ
Celebrant, o beate,
Quas circum inclytum
Corpus movetur,
Omnis te canit
Cœtus beatorum,
Qui circa mundum,
Qui in mundo,
Qui in zonis,
Quique extra zonas
Mundi partes
Gubernant sapientes
Ministri,
Qui ad inclytos
Clavi gubernatores (stant),

Quos angelica
Profundit series,
Atque illustre
Genus heroum,
Opera mortalium,
Occultis viis
Quod permeat,
Opera mortalia;
Animaque non proclivis
Et prona
In caliginosos
Terrenos globos.
Te beata natura,
Naturæque proles
Laudat, o beate,
Quas almis
Regis auris,
De tuis canalibus
Deductas
(Et) provolutas.
Tu namque immensi
Moderator mundi,
Natura es naturarum;
Tu naturam foves
Originem mortalium
Immortalis
Imaginem,
Ut etiam ima
Pars in mundo
Sortiatur vitam
Alternam.
Neque enim fas erat
Fæcem mundi
In summo vertice statuere,
At quod statutum omnino
In cœtu entium,
Nunquam posthac interibit,
Aliud vero ab alio
Mutua vicissitudine
Omnia fruuntur.
Rerum intereuntium
Orbis æternus,
Tuo spiritu
Reviviscens,
Tibi per omnia
Statuit choreas.
Mater natura
Suis coloribus,
Suis operibus
Picta variis,
Ex animantibus vero
Diversa voce præditis
Unum concentum tamen
Concordem tibi mittit.
Tibi omnia ferunt
Laudes perpetuas;
Dies et nox,
Fulgura, nives,
Cœlum, æther,
Et terræ radices,
Aqua, aër,
Corpora omnia,
Spiritus omnes,
Semina, fructus,
Plantæ, et gramina,
Radices, herbæ,
Pecora et volucres,
Et natantium
Piscium greges.
Respice et animam
Languentem,
Deficientem
In tua Libya,
In tuis venerandis
Sacris,
Sanctis precibus
Intentam,
Quam circumdat
Nubes corporea;
Sed tuus oculus, o Pater,
Potest discutere nubem illam corpoream.
Nunc mihi animus
Tuis hymnis
Fecundatus
Acuit mentem
Igneis motibus;
Tu autem illustra, o rex,
Lumina, ut cœlestia suspiciant.
Annue, pater,
Corpore ut elapsa,
Non posthac mergatur
In terræ noxa,
Sed quamdiu vitæ
Corporeæ
In vinculis maneo,
Placida, o beate,
Alat me fortuna,
Neque adversa aura
Spiret, animi
Curis tristibus
Exedens vitam,
Rebus divinis
Ut semper vacem,
Neque in talibus
Voluter.
Unde jam elapsus
Munificentia tua,

Coronam sanctis
Ex pratis
Tibi hanc necto,
Tibi istas affero
Laudes, pururum
Princeps mundorum,
Et Filio sapienti,
Una cum ejus sapientia.
Quem ex ineffabili
Effudisti sinu,
In te autem manet,
Ex te quamvis progenitus,
Ut omnia sapienti
Moderetur Spiritu,
Moderetur vetustorum
Profunditatem seculorum,
Moderetur oras
Immensi mundi
Usque ad imum
Fundum, entium
Terrenæ portionis,
Piorum animis
Affulgens,
Solvit autem labores
Et curas
Miserorum mortalium,
Auctor bonorum,
Propulsator dolorum.
Quid vero mirum est Deum,
Mundi opificem,
A suis operibus
Mala arcere?
Hoc tibi, ingentis
Rex mundi,
Persoluturus venio
Votum debitum ex Thracia,
Ubi per triennium
Habitavi in vicinia,
Prope regias
Terræ ædes,
Tulique labores,
Tuli cruciatus
Valde lacrymabiles,
Humeris ferens
Matrem patriam.
Rigabatur tellus
Artuum sudore
Decertantium
De die in diem;
Rigabatur lectus
Oculorum rivis
Plorantium
De nocte in noctem.
Templa vero quotquot
Exstructa sunt, o rex,
Ut tuis sanctis
Serviant sacris,
Omnia adii,
Procumbens supplex,
Solum palpebrarum
Rigans roribus,
Ne mihi inane
Iter contingeret,
Supplex oravi deos,
Ministros quotquot
Fecundum Thraciæ
Tenent solum,
Quique ex opposita continenti
Chalcedoniis
Præsident arvis,
Quos angelicis
Coronasti, o rex,
Fulgoribus, tuos
Sacros ministros.
Hi meas beati
Adjuverunt preces;
Hi meos multos
Adjuverunt labores.
Non mihi vita
Tunc erat grata
Propter tellurem patriam
Vexatam,
Quam ex mœrore
Excitasti, o rex,
Ipse qui senio subjectus non es,
Rector mundi.
Dum jam anima
Deficeret,
Dum jam artus
Collaberentur,
Suffulsisti meam
Articulorum vim,
Miseræ animæ
Vim inspirans,
Laborum autem dulcem
Invenisti finem,
Ex animo meo,
Negotiis, o rex,
Præbens longorum
Requiem laborum.
Quæ tu omnia, o beate,
Afris conserva
Ad longam
Seriem temporis,
Ob tui memoriam
Beneficii,
Et propter animam
Gravia passam.

Supplici autem da
Vitam innoxiam.
Libera me laboribus,
Libera me morbis,
Libera me curis,
Quæ animos edunt;
Annue intellectualem
Servo vitam.
Ne mihi terrenos
Imbres divitiarum
Decernas, o rex,
Quo rebus divinis
Vacem,
Neque tristis
Paupertas tectis
Adhærescens,
Ad terram trahat
Curas animi.
Utraque hæc res animam
Deprimit ad terram,
Utraque mentis
Oblivionem affert,
Nisi tu, beate,
Ministres vires.
Næ, pater puræ
Fons sapientiæ,
Illustra animum
De tuo sinu
Intellectuali luce.
Illustra cor
Ex tua vi
Sapientiæ jubare,
Et ducentem ad te
Sacram viam
Tesseram dato,
Signum tuum,
Qui vexant animos
Spiritus hylæ
Abigens a vita,
Precibusque a meis;
Et corpus conserva
Incolume, infestis
Inaccessum morbis;
Et spiritum conserva
Impollutum, o rex.
Equidem nunc
Caliginosam hylæ
Maculam fero;
Teneor autem cupiditatibus,
Terrenis vinculis;
Tu autem liberator es,
Tu expiator es;
Libera malis,
Libera morbis,
Libera compedibus.
Tuum semen fero
Generosæ
Scintillam mentis,
In altitudine hylæ
Absconditum.
Tu enim in mundo
Deposuisti animam,
Per animam vero
In corpore mentem
Sevisti, o rex.
Tuam filiam
Miserator, o beate,
Descendi abs te
Terræ ut famularer,
Ex famula vero
Facta sum serva;
Hyle me magicis
Irretivit artibus.
Adhuc tamen insunt mihi
Exiguæ quædam vires,
Abditæ pupillæ,
Nondum omnem
Restinxit vim,
Sed circumfusa est multa
Superne tempestas,
Cæcam efficiens
Quæ in Deum aciem dirigit.
Miserator, Pater,
Filiam supplicem,
Quam sæpius jam
Intellectuali ascensu
Scandere (cœlum) conantem
Blandæ hylæ
Desiderium suffocat.
Tu vero illustra, o rex,
Oculos, ut ad cœlestia se attollant.
Accende ignem
Et incendium,
Semen illud exiguum
Alens in meo
Capitis apice.
Colloca me, Pater,
Lucis in vi
Salutaris,
Quo manum natura
Non injicit,
Unde non amplius terra,
Non parcarum
Fila necessitatis
Revocare possunt.
Linquat, fugiat
Turbidus ortus
Famulum tuum.

Inter me , Pater,
Terrenamque turbulentiam
Ignis intercedat.
Annue, Genitor,
Annue famulo
Jam intellectuales
Pandere alas.
Jam ferat
Signum patris
Supplex anima,
Quod terreat qnidem infestos
Dæmonas, qui terræ
Ex latebris
Loca petentes supera,
Afflant mortalibus
Impios conatus;
Signum autem tuis
Sauctis famulis,
Qui in inclyti
Sublimitate mundi
Ætherei ascensus
Clavigeri (sunt),
Ut mihi lucis
Aperiant portas;
Dumque vana
In terra serpo,
Ne terræ sim;
Sed ætheriorum operum
Hic quoque da
Testes fructus,
Voces veridicas,
Et quæcnmque in animis
Divinam
Spem fovent.
Jam me pœnitet
Terrenæ vitæ.
Abite in malam rcm pestes
Impiorum mortalium,
Urbiumque opes;
Abite in malam rem, omnes
Noxæ blandæ
Ingratæ gratiæ,
Quibus animam
Allectam
Terra servam retinet.
Quæ valde misera,
Suorumqne bonorum
Ebibit oblivionem,
Donec inciderit
Invidam in portionem,
Geminas enim habet
Blanda (portiones) hyle.
Qui autem in mensa
Porrecta manu
Epulas dulces attigit,
Eum valde sane pœnitebit
Acerbæ portionis,
Contrariis ponderibus
Eum detrahentibus.
Hæc enim terrenæ
Lex necessitatis
Binis ex crateribus mortalibus
Vitam fundit,
Purum autem
Impermixtumque bonum,
Deus, vel res divinæ.
Inebriata dulci
Cratere oras
Attigi malorum;
Iucidi in cassem,
Sensi damnum
Epimetheïum.
Odi tamen leges
Inconstantes,
Ad curarum expertia
Prata patris
Properans, intendo
Fugaccs pedes,
Fugaces geminorum
Hylæ munerum.
Respice me, o vitæ
Intellectualis arbiter,
Respice tuam supplicem
Animam in terris
Intellectuales ascensus
Tentantem;
Tu autem illustra, o rex,
Cœlum affectantia lumina,
Alas leves præbens;
Retinacula vero abscindito,
Laxato vincula
Geminorum affectuum,
Quibus animas
Fallax natura
Deprimit in terram.
Da mihi ut elapsa
Ex corporis noxa,
Celerem saltum dem
Ad tuas aulas,
Ad tuos sinus:
Unde animæ
Profluit fons.
Gutta cœlestis
Effusa sum in terram;
Fonti me restitue
Unde sum effusa
Profuga vagans.
Annue ut progenitrici

Luci misceatur ;
Annue ut sub te
Patre custodita
Cum cœlitum cœtu
Offerat sancte
Cœlestes hymnos.
Annue (inquam), Pater,
Ut luci mixta,
Non posthac mergatur
In terræ sordibus,
Sed, dum vitæ
Corporeæ
In vinculis maneo,
Placida, o beate,
Alat me fortuna.

N. B. Pag. 149, carmine 647, col. I, legendum, ut correxit Petavius : Abite in malam rem, lippitudines, ut sit vox, *lippitudo* pro *pestis*.

HYMNUS IV.

Te quidem oriente,
Te vero crescente,
Te autem consistente,
Te vero decente
Die sacro
Ambrosiaque nocte
Cano, Genitor,
Curator animarum,
Curator artuum,
Largitor sapientiæ,
Propulsator morborum,
Largitor animis
Placidæ vitæ.
Quam non premunt
Terrenæ curæ,
Matres dolorum,
Matres ærumnarum,
Quarum mihi vita
Pura permaneat,
Quo rerum omnium
Abstrusam originem
Celebrans memorem,
Neque rebellibus
Peccatis a Deo
Abstrahar.
Te, beate, cano
Rex mundi;
Tellus vero sileat.
Ad tuos hymnos,
Ad tuas preces
Faveant linguis
Quæcumque mundus continet:
Tua namque [sunt] opera, o Pater.
Cesset
Ventorum sibilus,
Susurrus arborum,
Cantusque avium.
Tacitus æther,
Tacitus aer
Audiat cantus,
Aquarumque fluxus
Strepitu jam carens,
Cursum in terris sistat.
Qui vero interpellant
Sanctos hymnos,
Latebris gaudentes,
Monumentaque obsidentes
Dæmones jam
Fugiant meas
Sanctas preces;
Boni autem quotquot
Beati cœlestis
Famuli Genitoris
Tenent intimas
Extremasque plagas mundi,
Hymnos benigna mente
Audiant Patris,
Benignaque mente preces
Referant meas (ad eum)
Unitas o unitatum,
Pater o Patrum,
Principiorum principium,
Fontium fons,
Radicum radix,
Bonorum bonum,
Siderum sidus,
Mundorum munde,
Idearum idea,
Immensa pulchritudo,
Abstrusum semen,
Pater seculorum

Pater ineffabilium
Intellectualium mundorum,
Unde ambrosius
Destillans spiritus,
Corporis moll
Adnatans,
Secundum jam
Mundum excitat.
Cano te, o beate,
Et voce;
Cano te, beate,
Etiam silentio.
Quantum enim vocem,
Tantum et silentium
Percipis intellectus.
Cano etiam prolem
Primigenam
Et primilucam.
Fili clarissime
Patris ineffabilis,
Te, beate, magno
Cum Patre laudo,
Et quem tulit tui causa
Partum Pater,
Fecundum consilium,
Medians principium,
Sanctum Spiritum,
Centrum Genitoris,
Centrum etiam Filii.
Ipsa mater,
Ipsa soror,
Ipsa filia
Quæ obstetricata es
Abditam radicem.
Nam ut diffunderetur
In Filium Pater,
Ipsa diffusio
Invenit germen.
Stetitque media
Deus ex Deo
* * *
Et per inclytam
Patris immortalis
Profusionem Filius
Invenit germinationem.
Unitas es, Trinitas quum sis:
Unitas quæ permanet,
Et Trinitas quæ permanet.
Intellectualis autem sectio
Indivisum adhuc
Quod est divisum, habet,
Prosiliens autem manet
Filius in Patre,
Et rursus extra,
Quæ sunt Patri, regit,
Mundis deducens
Felicitatem vitæ,
Unde ipse habet.
Verbum, quod magno
Cum Patre cano,
Mens ineffabilis
Parit te Patris,
Et tu conceptum
Verbum es Patris.
Primus ex prima
Prognatus radice,
Radix autem omnium
Quæ condita sunt post inclytum
Tuum ortum.
Unitas ineffabilis,
Semen omnium rerum
Semen te omnium
Sevit,
Tu namque in omnibus.
Per te natura
Hypate, mese,
Nete Dei
Perfruitur Patris
Bonis muneribus
Fecundæ vitæ.
Tibi senii expers
Indefesso cursu
Sphæra volvitur;
Sub tuum ordinem
Cavitatis ingentis
Rapidis conversionibus
Septeni orbes siderum
Contrario motu feruntur.
Multæ vero unum
Orbem decorant
Stellæ mundi
Tuo consilio,
Fili maxime inclyte.
Tu enim discurrens
Per cœlorum orbes,
Cursum seculorum
Indissolubilem contines;
Subque tuis, o beate,
Sanctis legibus
In immensæ altitudinis
Æthereo sinu
Candentium siderum
Greges pascuntur.
Tu cœlitibus,
Tu aëriis,
Tu terrestribus,
Tu infernis
Opera dispensas,

Vitamque largiris,
Tu mentis rector
Dispensatorque cœlitibus,
Mortalibusque quotquot
Intellectualis sortis
Hauserunt imbres.
Tu dator animæ
Quibus ex anima
Pendet vita,
Et natura indefessa.
Cæca animæ
Propago ex tua
Pendet catena;
Et quæcumque
Carent spiritu,
De tuo sinu
Decerpunt vim qua sustentantur,
Transmissam
Tua virtute
Ex ineffabili
Paterno sinu
Abditæ unitatis,
Unde vitæ
Rivus profluens
Fertur ad terram usque
Tua virtute,
Per incomprehensibiles,
Intellectuales mundos,
Unde recipit
Descendentem
Bonorum fontem
Intellectualis (mundi) forma
Mundus aspectabilis.
Solem iste
Secundum habuit
Ejus quæ posterius emicuit
Lucis parentem,
Oculos illustrantem,
Ejus quæ gignitur
Et interit,
Dispensatorem hylæ,
Filium, qui est illius (solis) intellectualis
Forma sensilis,
Bonorum largitorem
Quæ in mundo nascuntur;
Tuo consilio,
Fili maxime inclyte,
Pater, qui cognosci non potes,
Pater ineffabilis,
Qui cognosci non potes mente,
Exprimi non potes ratione:
Mens es mentis,
Animarum anima,
Natura es naturarum.
Genu tibi flecteus
Ecce hoc, servus
Procumbo in terram
Supplex oculis captus.
Tu autem lucis largitor,
Lucis intellectualis,
Miserere, o beate,
Supplicis animæ.
Pelle morbos,
Pelle curas
Quæ vorant animas.
Pelle impudentem
Canem infernum,
Dæmonem terræ,
Anima a mea,
Precibus a meis,
Vita a mea,
Factis a meis.
Corpore procul,
Spiritu procul,
Omnibus procul
A nostris rebus
Dæmon maneat;
Linquat (me), fugiat
Dæmon qui est hylæ
Affectuum robur,
Ad cœlestia iter
Qui intercludit:
Deum vestigantes
Qui impedit conatus.
Comitem vero da
Consortem, o rex,
Sancti sanctum
Angelum roboris,
Angelum preces
Divino instinctu susceptas
Amice et benigne subministrantem;
Custodem animæ,
Custodem vitæ,
Precum custodem,
Factorum custodem;
Qui corpus servet
Liberum a morbis;
Qui spiritum servet
Liberum a labe,
Animoque afferat
Peccatorum oblivionem;
Ut etiam in vita
Quam in terris degit,
Tuis laudibus
Pinguescat
Ala animæ;

Ut etiam vitam
Post fata,
Post vincula
Terrenum pondus habentia
Puram ab hyla,
Quantum fieri potest, degam,
Ad tuam regiam,
Ad tuos sinus,
Unde animæ
Profluit fons.
Tu autem manum porrige,
Tu evoca, tu, o beate,
Ex hyla educito
Supplicem animam.

N. B. Pag. 153, carmine 267, col. II, legendum cum Petavio: Angelum precum, Divino instinctu susceptarum, Amicum bona subministrantem.

HYMNUS V.

Canamus filium sponsæ,
Sponsæ non nuptæ
Hominum mortali connubio;
Ineffabile Patris consilium
Serum Christi partum
Venerandus Virginis partus
Hominis edidit formam,
Qui inter mortales deductor
Venit lucis fontis.
Hæc ineffabilis propago
Seculorum novit radicem.
Tu lux es prima,
Una micans radius cum Patre,
Qui, perruptis hylæ tenebris,
In animis fulges sanctis.
Tu mundi conditor,
Fulgentium orbium et siderum,
Centrorum terræ stabilitor;
Tu hominum servator;
Tibi sol equitat,
Diei perennis fons;
Tibi taurina fronte luna
Noctis tenebras pellit.
Tibi nascuntur fructus,
Tibi pascuntur greges.
Ex tuo ineffabili fonte
Vivificum emittens splendorem,
Alis mundorum oras.
Ex tuo emicuit sinu
Et lux, et intellectus, et anima.
Tuæ miserere filiæ
Artubus inclusæ mortalibus,
Fatique terrestri mensura.
Morborum serva ex vitio
Illæsum artuum robur.
Annue verbis suadelam,
Annue factis gloriam,
Pristina ut clara sit fama
Cyrenæ et Spartæ.
Molestiis et nullis pressa anima
Placidam trahat vitam,
Almam, gemina lumina
In tuam intendens lucem,
Ut ex hyla purgatus
Oblitum reditus iter properem,
Fugitans terræ labores
Ut miscear cum animæ fonte.
Talem impollutam vitam
Tuo annuas vati,
Quum tibi pangens carmina,
Tuam celebrans radicem,
Excelsam Patris gloriam,
Et socium ejusdem solii spiritum,
Medium inter radicem et germen,
Et Patris canens vim,
In tuis laudibus recreem
Inclytum fœtum animæ.
Salve, o filii fons,
Salve, o Patris forma,
Salve, o Filii sedes,
Salve, o Patris imago,
Salve, o Filii potentia,
Salve, o Patris pulchritudo,
Salve, o purissime spiritus,
Centrum Filii et Patris.
Hunc mihi mittas cum Patre
Rigantem animæ alas,
Ut perficiat divina munera.

HYMNUS VI.

Una cum fonte sancto per se fecundo
Ineffabiles unitates supra,
Deum immortalis Dei clarissimum Filium,
Solum ex solo Patre Filium progeatum
Coronabo odoratis floribus carminum,
Quem consilii paterni ineffabilis partus
Ex abdito ostendit Filium sinu
Qui (partus) Patris abditos in lucem edidit fructus,
* * *
In fonte vero permanent quanquam profusi,
Sapientia mentis Patris, pulchritudinis splendor;
Tibi parto Pater annuit ut parias,
Tu abditum es Patris semen præfulgens,
Te enim originem Pater dedit mundis,
Ut deduceres corporibus formas ex intellectualibus.
Tu cœli sapientem orbem circumagis
Et siderum greges semper pascis.
Tu angelici, o rex, ordinis,
Tu dæmonum phalangis imperium obtines;
Tu et naturam mortalem regis,
Individuum circa terram spiritum dividis,
Et cum fonte, quod datum est, rursus conjungis,
Mortales mortis liberans necessitate.
Adsis propitius ad tuarum coronas laudum,
Vitæ vati tribuens tranquillitatem,
Euripi æstum sistito vagum,
Sedans sævas tempestates hylæ,
Animæ et artuum arceto morbos;
Cupiditatum perditum sopito impetum,
Opum et paupertatis propulsa incommoda
Factis clarissimam famam dato,
Inter gentes bonam pande famam,
Suadelæ blandiloquæ redimito (me) honore,
Ut mens decerpat otium quieta,
Neque terrenis ingemam curis,
Sed ex tuis rivis excelsis
Partubus sapientiæ mentem rigem.

N. B. Pag. 156, carmine 12, col. I, tolle cum Petavio verbum *Præfulgens.*

HYMNUS VII.

Primus modos inveni
Tui causa, beate, immortalis,
Nate clarissime Virginis,
Jesu solymitane,
Nuper aptatis numeris
Quos resonent citharæ fides.
Tu vero propitius esto, o rex,
Et accipe musicam
Ex sanctis carminibus.
Canamus immortalem
Deum Filium Dei ingentem,
Seculorum conditoris Patris
Mundi opificem Filium,
Ex Deo et homine junctam naturam,
Sapientiam immensam,
Cœlitibus Deum,
Inferis mortuum.
Effusus fulsti quum in terram
Mortali ex utero
Magorum sapiens ars
Ex stellæ ortu,
Obstupuit, dubia
Quis (esset) qui nasceretur infans,
Quis, qui includeretur Deus,
Deus, an mortuus, an rex.
Eia, munera ferte
Myrrhæ libamina
Aurique donaria
Thurisque vapores suaves.
Deus es, thus accipe;
Aurum regi fero,
Myrrha monumento congruet.
Et terram lustrasti,
Et maritimos fluctus,
Et dæmonum vias,
Liquidos campos aëris,
Et infernas latebras,
Mortuis subsidium
Deus ad Inferos missus.
Sed propitius esto, o rex,
Et accipe musicam
Ex sanctis carminibus.

HYMNUS VIII.

Ad Dorios numeros lyræ
Ebori alligatarum fidium
Tollam argutam vocem
Tui causa, beate immortalis,
Nate clarissime Virginis.
Tu autem mihi vitam serva
Malorum omnium expertem, o rex,
Molestiis inaccessam (eam) reddens
Noctesque diesque.
Illustra mentem jubare,
Intellectuali ex fonte;
Robur integris artubus
Et gloriam factis
Juventuti da meæ,
Lætumque affer ævum
Ad senectam extremam,
Valde honoratam augens
Prudentiam cum bona valetudine.
Fratrem conserva,
Quem mihi nuper, o immortalis,
Jam infernas portas
Prætergredientem pede,
Ad superos revocasti,
Curasque et luctus,
Meas lacrymas, et animi
Restinxisti ardentem flammam,
Vitæque restituisti mortuum,
Propter (me) tuum, o Pater supplicem.
Sororemque et par
Libererum serva,
Totamque tranquillam domum
Tua manu protegas.
Et mihi ejusdem, o rex,
Consortem tori jugalis
A morbis noxisque liberam,
Charissimam, unanimem,
Furtivi ignaram
Congressus uxorem serva;
Sanctumque colat jus connubii,
Impollutum, purum,
Non legitimis inaccessum amoribus.
Animam vero solutam
Terrenæ vitæ vinculis
Eximito malis
Et tristi noxa,
Et cum piorum ordinibus
Carmina offerre da
In laudem tui Patris,
Tuæque potentiæ, o beate.
Iterum canam hymnos,
Iterum tibi carmina canam,
Fortasse et citharam
Iterum integram temperabo.

HYMNUS IX.

Majorem in modum expetende
clarissime
Te, o beate nate Virginis
Cano Solymitanæ,
Qui dolosum laqueum,
Terrenum ingentibus anguem
Patris expulisti hortis :
Descendisti usque ad terram,
Advena inter mortales,
Et descendisti sub tartara,
Animarum ubi plurima
Mors tenebat agmina.
Horruit te senex tunc
Orcus antiquus,
Et voracissimus canis
Recessit a limine.
Tu vero, quum solvisses catenis
Animarum sanctos cœtus,
Comitatu integerrimo
Laudes referebas Patri.
Redeuntem te, o rex,
Aeria immensa
Horruit turba dæmonum,
Expavit autem purissimarum
Cœtus immortalis stellarum.
Æther autem ridens,
Sapiens harmoniæ pater,
Ex septem fidium lyra
Temperavit musicam
Triumphale in carmen.
Risit lucifer
Nuntius diei,
Et aureus hesperus,
Cithereium sidus.
Ipsa quidem cornutum lumen
Replens ex fluxu ignis,
Præibat Luna,
Pastor nocturnorum deorum,
Late vero lucentem comam
Titan expandit
Ineffabile sub vestigium.
Agnovit autem natum Dei,
Mentem quæ est optima opifex,
Proprii ignis originem.
Tu vero alas agitans,
Cærulei cœli
Scandisti super dorsum,
(In) sphærisque constitisti
Intellectualibus purissimis,
Bonorum ubi fons,
Silentio suppressum cœlum.
Ubi neque immensum,
Indefessumque tempus
Terra orta trahens,
Neque morbi impudentes
Fecundæ hyiæ.
Sed ipsum senii expers
Ævum antiquum,
Quod juvenis est simul et senex,
Perpetuæ mansionis
Dispensator est diis.

HYMNE X.

Memento, Christe,
Fili Dei
Alte regnantis,
Servi tui,
Qui misera sorte est peccator.
Qui scripsit hæc;
Et mihi præbe
Expiationem scelerum
Cordi insitorum,
Quæ mihi sunt innata
Animo sordido.
Da vero ut aspiciam,
Servator Jesu,
Divinum splendorem
Tuum, ad quem quum apparuero,
Canam carmina
Animarum medico,
Medico corporum,
Patri simul excelso,
Spirituique sancto.

IN SYNESII HYMNOS

NOTULÆ,

AUCTORE BOISSONADE.



HYMN. α'. — 11. Periphrasis est animæ, eaque non sine Valentinianismo, verbis tenus saltem. Cf. Iren. Adv. Her. I, 10.

46. Anacr. 43 : Μακαρίζομέν σε, τέττιξ, Οτε δενδρέων ἐπ' ἄκρων, Ολίγην δρόσον πεπωκὼς, Βασιλεύς ὅπως ἀείδεις : ubi Baxter. Meleager Ep. CXI : Ηχήεις τέττιξ, δροσεραῖς σταγόνεσσι μεθυσθεὶς, Αγρονόμον μέλπεις μοῦσαν ἐρημολάλος : ubi Jacobs.

49. Addidi τε. — 53. Vulgo, πατήρ τε ὄντων.

58. Cod. Paris. 1039, quem olim obiter inspexi, ἁγνά, Servavi vulgatam, propter vicinas voces, non doricas. Ceterum est incerta valde in his Hymnis dialectus. — « Hæretica voce, orthodoxa autem mente de vero Deo cecinit Synes. : ἑνοτήτων.... πρώτη. » GRAB. ad Iren. p. 51. *Hæretica voce,* quia, ut ait idem Grab. p. 7, « omnem fere Valentinianorum matæologiam veræ theologiæ adaptavit Synesius, poetica licentia abusus. »

75. Est et Valentinianum nomen σιγά. Cf. H. 11, 22; et Grab. p. 9.

77. Forsan, νοεροῖσι.

96. Abest codice. Forsan, δνοφερὰν δ' ἤρυσε: vel in præcedenti scrib., ἀπὸ δὲ σταθεὶς τοκ.

97. Prætuli cod. scripturam vulgatæ ἀλαωποῖσι.

106. Respicere videtur Pindari Ol. 11, 126: ἔτειλαν (codd. nonnulli ἔστειλαν) Διὸς ὁδὸν παρὰ Κρόνου τύρσιν.

134. Sic. cod. Vulgo, χορεύσοις.

HYMN. β'. — 11. Sic cod. Vulgo ἰμβεβάς. — 13. Vulgo, τέμνη.

25. Est hic et alibi ῥίζα e stylo sumtum Valentinianorum. Cf. Grab. ad Iren. p. 10.

27. Quod dictum sit et de βυθός, : cf. ib. p. 7, 8.

30. Sic cod Vulgo, κοσμοτεχνῆτις, quæ vox erit, opinor, a Stephani Thesauro eliminanda.

40. Est hic etiam Valentinianismi aliquid. Cf. Grab. ibid. pag. 14.

63. Cf. H. γ', 186. Valentinianorum stylum « iterum more » suo haud adeo laudabili » imitatum esse Synesium notavit Grab. p. 59.

67. Et notanda pariter vox αἰών. Cf. Iren. p. 7.

68. Sic cod. Vulgo, βοῶσαι.

HYMN. γ'. — 6. Vulgo, θώρησσε δὲ νόον.

10. Vel est corruptus versiculus, vel ipse lapsus est poeta.

35. Sic cod. Vulgo, ὁσίων. Ad hanc de sole opinionem illustrandam faciet nota Wyttenb. ad Eunap. pag. 117.

39. In codice, inter 39 et 40 versus unius capax lacuna patet. — 51, 52, 53. Absunt codice. — 76. Sic Cod. Vulgo, πνοαί. — 115, 116. Codex, εἴ που: sicque legebat latinus interpres, « si forte » bis vertens.

123. Cf. Grab. ad Iren. p. 10, 13.

132 Vulgo, ἀκάματι. — 137. Cod. ἐλκάν.

141. Corruptus est. Mox vulgo, ἀναπαύσαι. Feci ἀνέπαυσε, fine tantum certo. Quid si scrib.? Αέρος ἀνέμοις Ανέπνευσε βολὰν : « acris flatibus jactum florum illorum inspiravit, » flores illos hymnorum ventis jaciendos et spargendos » oris flatu immisit. » Est in βολὰν ἀνθέων allusio ad notum φυλλοβολίας morem.

147. Cf. Grab. ad Iren. p. 7, 24.

153. Sic Cod. Vulgo, κόσμου.

166. Corruptus est. Forsan, ἐπίσης νωμῶν; vel, ἐπέκεινα νόμων, vel ἐπὶ θάτερα νόμων.

181. Vulgo, ἐν δ' ἁπάντων. Cf. 203.

197. Additus nunc e codice. Cf. 158.

217. Forsan, χυθῆς.

235. Forsan, καταχευθέν.

243. Vulgo, σὺ ἀεί. Cod. σὲ δὲ ἀεί.

249. Cf. Abresch. in Æsch. t. 1, p. 668.

252. Latinus interpres legebat αἰέν.

255. Forsan, ἐβράβευσε θράσος.

277. Codex, χορεύσει.

303. Addidi pronomen.

314. Vulgo, τάς.

315. Addidi articulum.

336. Vulgo, χρόαις.

347. Cod. οὐρανὸς ἀκμής, αἴθων. Altcrutrum sumi potuit. Retinui vulgatum, quod reliqua nomina epitheto careant. Αἰθὴρ, ἀὴρ cumulantur et Il. δ', 58. — 353. Vulgo, πόαι. — 362. Vulgo, σὰς σεπτάς. Cod. σεπτᾶς. — 365. Ob liquidam videtur duos in hac voce anapæstos reperisse.

392. Vulgo, μηδέ τι.

396. Euripidem Hipp. 73 imitatur. Cf. nota ad Phil. Her. p. 308.

403. Vulgo, σὺν αὐτᾷ. Et forsan transponendi, Τὸν ἀπ', Σὺν τᾷ.

409. Vulgo, ἐφέπῃ, et mox bis διέπῃ. Cod. bis διέπει, et ἐφέπει rescripsi. Erit ἵνα *ubi*, non *ut*. Sic et infra cod. λύει dedit pro vulgato λύῃ.

420. Vulgo, καὶ μερίμνας, metro violato.

432. Legationem apud Arcadium innuit. Vide Petavii notas pp. 2, 5.

433. Vulgo, ᾤκησα ἀγυιάν.

445. Psalm. vi. 6 : ἐκοπίασα ἐν στεναγμῷ μου· λούσω καθ' ἑκάστην νύκτα τὴν κλίνην μου, ἐν δάκρυσι μου τὴν στρωμνήν μου βρέξω.

450. Sic Cod. Vulgo θόμηθεν. — 461. Vulgo, γόνιμον. Cod. γονόεν. — 465, 679. Vulgo, γυίας. — 473. Vulgo, τᾶμος δέ. — 491. Vulgo, τέκμορ.

559. Vide Grab. ad Iren. p. 28.

646. Villoison, in Millini *Horreo Encycl.* III, t. v, p. 429, citra necessitatem conjecit : μέγα μοι μελέται χθ. βιοτᾶς ἔρρετε, λῆμαι ἀθ. μερ.

648. Cod. ἔρρετῶι λᾶμμα. Forsan, λύμαι.

654, 704. Sic Cod. Vulgo, οἶσι, quod manere potuit. — 663. Vulgo, μαστρωπός. — 722. Delevi πατρὶ ante ταμ., nescio unde illatum. Vulgo ταμιευομένην. Dorismus e codice.

HYMN. δ'. — 28. Vulgo, γᾶ δὲ στιγ. — 49. Vulgo, φευγέτωσαν. — 88. Addidi τὸν e cod.

112. Versus est brevior ; hinc Petavianæ asteriscus. Forsan, καὶ διὰ παῖδα. Sed, quæso, quo sensu?

130. Cf. Grab. ad Iren. p. 8.

135. Sic cod. Vulgo, εἷς.

193. Corruptum πιτάσας sic mutavi. — 235. Forsan, τοῦτ' ἴδε. — 243. Sic cod. Vulgo, σεῦε δὲ μ.

259. Distinguit Petaviana : δαίμων, ὕλας παθέων ἀλκά. Sed supra H. γ', 540, δαίμονας ὕλας vidimus.

276, 277. Absunt codice.

HYMN. ε'. — 5. Vulgo, ἑσπέραν. Correxit Hermannus.

8. Vulgo, ὅς ἐν ἀθανάτοισι. — 10. Vulgo, ἄῤῥητος εὔβλαστα. — Vulgo, βλάστησε. — 37. Vulgo, ἔργοισι. — 38. Forsan, Ἀρχαίαις πρ. φ. Ταῖς Κυρ. — 41. Vulgo, πραεῖαν ἕλκοι ζωάν. — 43. Vulgo, ἐς σὸν τείνοισα φέγγος. — 64. Vulgo, ἀκραντος. — 65. Vulgo, κόρου.

HYMN. ϛ'. — 3. Cod. ἄμβροτον.

5. Vulgo, στεφανώσω σοφοῖς. Hermannus. Elem. Metr. p. 490, citat : στεφανώσω σε σοφοῖς. Codex, στεφανώσομεν.

9. Vulgo, μεσσοπαγεῖς νοῦς, cum asterisco. Recepi lectionem codicis probam.

10. Vulgo, μένουσι. — 25. Cf. H. ε', 49. — 26. Cod. sic, non στῆσον. — 33. Cod. πραϋλόγῳ στέφων. Vulgo, στέφ' — 34. Vulgo, ἵνα μὴ νόος δρέποι. Codicem sequor, Cf. ad Phil. Her. p. 327. Mox στείνω e codice dedi, pro στένων. — 37. Cod. ᾠδῖσι.

HYMN. ζ'. — 15. Vulgo, ἀπειρέσιον. — 16, 17. Absunt cod. — 26. Cod. κομίζεται. — 36, 37. Absunt cod. — 39. Sic cod Vulgo, ᾄδην.

HYMN. η'. — Vulgo, ἐλ. μ. λύρας. Glossema delevi. — 13. Cod. ἐν.

16. Vulgo, post ἀδ., asteriscus. Vox est enim suspecta valde. Nullus fere dubito quin scripserit, ἐς γήραος οὐδόν. — 18, Cod. ὑγιείᾳ.

19. Fratres habuit Evoptium et Anastasium. De quo agatur nescio.

9. Soror ei fuit dilectissima Stratonice : cf. Epist. 75.

Habuit etiam filios tres ; cf. Ep. 89, 126. Scripsit igitur hunc Hymnum, tertio nondum nato.

51. Sic edit. Beneuati. Cod. ἡσυχίδα, si meam ipse manum post tot annos assequor. Petav. ἡσυχίαν. Fors. ἡσυχία.

52. Vulgo, χειρί. — 48. Petav. κύδει. — 51. Vulgo, πάλιν. — 53. Vulgo, πάλιν ἀκήρατον.

HYMN. θ'. — 5. Cod. μέγαν : quod possit ferri, priore in ὄφειν Homerico more producta : cf. ad Plan. Metam. p. 509. Sed et μεγάλων ὀρχάτων Homerici aliquid habet.

7 — 12. Addidi e cod. — 9. Corruptum est νοερὰν. — 13. Sic cod. Vulgo, καταβάς.

15. Add. e cod. Codex, βρότειον φέρων.

21. Codex addit versiculum, ὁ βαρυσθενὴς δημοβόρος. Sed δημοβόρος varietas est vel glossa præcedentis λαοβόρος. Forsan, ὁ βαρυσθενέων κύων. Sed et βαρυσθενὴς esse videtur explicatio et paraphrasis τοῦ λαοβόρος.

24. Vulgo, ψυχῶν. Cod. ψυχᾶν. Unde et 17, sine cod. ψυχᾶν scripsi pro ψυχῶν.

25. Malim, θιάσοις ἐν ἀκηρ.

27, 28, 29. Addidi e cod. Codex, ςεφανοφόρος κύδιμε, σὲ παῖ παρθ.

57. Vulgo, ἐπεστάσθης. Correxi Latina sequutus.

HYMN. ι'. — 4. Vulgo σεῖο. Dactylum hac in sede librarius male ἰωνίζων invexit. Cf. Herm. Elem. Metr. p. 370.

6. Vulgo, γράψαντος τάδε.

17. Vulgo, ψυχᾶν παιονί. Cf. Hymn. δ', 8.

HYMNES

SACRÉS

DE MANZONI,

Traduits de l'italien avec le texte en regard,

PAR

J.-F. GREGOIRE ET F.-Z. COLLOMBET.

—

2e ÉDITION.

—

L'Italie du XIXe siècle peut nommer avec orgueil et amour deux grands noms de poètes, Manzoni et Pellico; ces nobles génies sont l'un et l'autre aussi la gloire des lettres catholiques. L'admirable livre des *Prisons*, et le

beau roman des *Fiancés* popularisent en Europe ces écrivains si purs et si chastes, dans l'expression comme dans la pensée; mais, après ces chefs-d'œuvre, il y a d'eux encore autre chose à étudier. Nous ne parlerons ici que des *Hymnes* de Manzoni, œuvre lyrique puissante et forte, s'il en fut dans ce genre.

Les *Hymnes sacrés* parurent en 1810, et firent peu de bruit; *le cinq Mai* est de 1822 ou 1823, et en fit beaucoup. Cette petite armée d'élite est toute brillante de discipline, et jamais la langue ne sut mieux obéir à la pensée, ni marcher plus d'accord avec elle. Pas de luxe inutile, pas une image fausse, point d'épithètes forcées; rien de heurté, rien d'obscur; tout, au contraire, est diaphane et limpide; toutes les formes sont nettes, tous les contours parfaitement accusés.

Et puis, comme le rhythme du poète répond à la solennité qu'il célèbre! Dans l'hymne de *Noël*, de Noël, l'aurore des espérances du genre humain, sa lyre trouve des sons touchants et graves; dans la *Passion*, représentant les ténèbres de tous les maux de la terre, au milieu desquels il plut à un Dieu Sauveur de se plonger un moment pour nous, le mode en est triste et

attendrissant; dans la *Résurrection*, doctrine fondamentale de la religion chrétienne, et glorieuse promesse de notre immortalité, elle prend une voix triomphale; dans la *Pentecôte*, c'est le ton des inspirations divines; dans le *Nom de Marie*, nom suave, qui répand son parfum sur toutes les traditions, sur toutes les doctrines, elle redescend à une mélodie simple et douce comme ce nom même. C'est ici que se fait jour la tendresse chrétienne, ici que le poète sait trouver des strophes d'une délicate commisération :

La femminetta nel tuo sen regale
La sua spregiata lagrima depone,
E a Te, Beata, de la sua immortale
    Alma gli affanni espone;

A Te, che i preghi ascolti e le querele
Non come suole il mondo, nè degl' imi
E dei grandi il dolor col suo crudele
    Discernimento estimi.

Peut-être n'y a-t-il guère, dans la poésie européenne, de pages grandes et majestueuses comme les premières strophes de l'ode sur la Résurrection. M. Jules Lefèvre, qui les admire et les loue beaucoup, essayait en 1825, de les

imiter, en les appliquant à la renaissance de la Grèce :

Elle est ressuscitée ! un souffle de l'histoire
Comme un flambeau qui meurt rallume sa mémoire.
Pâle, mais menaçant, son front cicatrisé
Domine du cercueil le couvercle brisé.
Telle qu'un fier géant, qu'a terrassé l'ivresse,
Elle sort du repos, se soulève, se dresse ;
Elle est debout, debout sur son sépulcre ouvert.
Semblable au voyageur fatigué du désert,
Qui s'endort sous un chêne, à moitié du voyage,
Et qui de son sommeil retiré par l'orage,
Prêt à partir, secoue, avec son front poudreux,
La mousse des rameaux mêlés à ses cheveux,
Ou la feuille d'hiver qu'y jeta la tempête,
La Grèce vigoureuse a secoué la tête ;
Et, près de se remettre à ses anciens exploits,
De son linceul de marbre a secoué le poids (1).

Un de nos meilleurs poètes du XIXe siècle, M. Antony Deschamps, a traduit une partie de l'ode sur la Résurrection, et l'a rendue en vers aussi fidèles que nobles et majestueux. Les voici :

Il est ressuscité ! Le linceul et la terre
Ne couvrent plus son front ! ineffable mystère !
Du sépulcre désert le marbre est soulevé !
Il est ressuscité ! comme un guerrier fidèle

(1) *Le Clocher de Saint Marc*, pag. 15, St. IX.

Que le bruit du clairon à son poste rappelle.
Peuples, le Seigneur s'est levé!

Ainsi qu'un pélerin, à moitié du voyage,
Sous l'abri d'un palmier, couché durant l'orage,
Se lève, et, tout rempli de ses célestes vœux,
Secoue en s'éveillant une feuille séchée
Qui, pendant son sommeil, de l'arbre détachée,
S'était mêlée à ses cheveux:

Ainsi, le mort divin, à l'aube renaissante,
A jeté loin de lui cette pierre impuissante,
Sacrilége gardien de son cadavre-roi;
Quand son âme, du fond de la sombre vallée,
Au corps qui l'attendait, tout-à-coup rappelée,
A dit: « Me voici, lève-toi! »

O pères d'Israel! quelle voix bienheureuse
Vous a fait agiter votre tête poudreuse?
C'est lui, l'Emmanuel, le Christ libérateur!
Il a vaincu l'enfer frémissant sous son glaive.
O vous qui l'attendiez! oui, votre exil s'achève;
C'est lui, c'est lui, le Rédempteur!

Quel mortel avant lui, dans le séjour suprême,
Vivant, aurait pu voir ce brûlant diadème,
Que l'œil des chérubins n'ose jamais braver!
Patriarches, c'est lui qui, dans le noir abîme,
Des coupables humains volontaire victime,
Est descendu pour vous sauver!

Aux prophètes anciens il voulut apparaître,
Quand ces hommes disaient les jours qui doivent naître,

Comme un père à son fils raconte le passé ;
Tel qu'un soleil, brillant dans les déserts du vide,
Il se montrait d'avance à leur regard avide,
Le Christ par Dieu même annoncé !

Quand le juste Isaïe, aux ardentes paroles,
Proclamait sous les fouets, en face des idoles,
Celui qui pour le monde un jour devait venir!
Quand Daniel, confident des sombres destinées,
Roulait dans son esprit les futures années,
Se souvenant de l'avenir!

Or, c'était le matin : Salome et Magdeleine,
Tout bas, s'entretenant du sujet de leur peine,
Pleuraient amèrement l'homme crucifié;
Voilà que du saint temple a chancelé le faîte;
Les bourreaux ont pâli, croyant voir sur leur tête
Le Dieu qu'ils ont sacrifié !

Un jeune homme étranger, appuyé sur sa lance,
Au pied du monument est debout en silence;
Ses vêtements sont blancs, son visage est de feu :
« Celui que vous cherchez, ô femme inconsolée,
Dit-il avec douceur, il est en Galilée,
Allez, il n'est plus en ce lieu! »

Chantons! qu'à la douleur succède enfin la joie;
Que l'or accoutumé, que la pourpre et la soie
Resplendissent encor sur l'autel attristé !
Que le prêtre, vêtu de la robe de neige,
A l'éclat des flambeaux, dans un pompeux cortége,
Annonce le ressuscité !

Les *Hymnes* de Manzoni sont rigoureusement catholiques et irréprochables, sous le point de vue de l'orthodoxie. Mais sous le point de vue littéraire, on peut leur reprocher de la froideur, et l'absence de cet enthousiasme ardent et profond qui devrait animer des chants religieux. Ils sont trop le produit de l'art, et point assez l'élan spontané du cœur. C'est une affligeante pensée, mais d'où vient que pour de profanes pompes l'on trouve de belles et éloquentes paroles, de sublimes et ravissantes mélodies, tandis que pour les grandes et imposantes solennités du catholicisme nous n'avons que des œuvres de la valeur des *Cantiques de Saint-Sulpice*, et encore sur de misérables airs qui ont couru le monde?

Quant à l'ode sur Napoléon, c'est une œuvre part, écrite sous une inspiration actuelle, et que nous déclarerions parfaite dans le genre, n'était le trop grand développement donné à l'inexactitude historique de la conversion finale. C'est aussi faire mourir l'Empereur par trop en saint Louis. Lamartine qui, du reste, se rencontre quelquefois avec Manzoni, s'est plus sagement retranché dans le doute; sans y rien perdre en poésie, son ode y a gagné en vérité.

Comme Lamartine, Manzoni et Byron, M. Victor Hugo a puisé dans la vie et dans la mort de Bonaparte les inspirations les plus puissantes. C'est avec les grandes ruines et les solennelles catastrophes, on le sait, que la forte imagination de M. Hugo est surtout à son aise, et ici elle avait un espace où déployer ses ailes.

Un de nos jeunes poètes les plus chaleureux, M. Edouard Turquety, s'est mesuré aussi, dans son volume d'*Amour et Foi*, avec le géant des âges modernes, et a su être neuf après de grands écrivains. Il finit par ces belles strophes son ode sur *Sainte-Hélène :*

C'en est fait ! le voilà qui, de sa couche sombre,
Jette un œil dédaigneux sur les fastes sans nombre
De son empire triomphant ;
Cette ame, dont le vol dépassa toutes gloires,
Cette ame, qui se fit un monde de victoires,
Ne voit, ne rêve qu'un enfant.

Son enfant ! c'était là sa dernière pensée ;
Son enfant ! c'est à lui que, dans l'ombre glacée,
Il tendait ses bras au hasard ;
Point d'enfant ! oh ! des pleurs sillonnaient sa paupière,
Car il avait gardé les entrailles du père
Dans sa poitrine de César.

Alors, se redressant sur le bord de sa couche,

Il écouta ; des mots se pressaient dans sa bouche,
Son sein haletant se gonflait;
Et, comme l'ouragan secouait sa demeure,
L'homme-siècle comprit que c'était là son heure,
Puisque le monde s'ébranlait.

Il expire! La foule avide, impatiente,
Vient saluer encor sa tête rayonnante
D'une immuable majesté;
Puis, le tombeau reçoit sous les vents et la pluie
Ce front prodigieux dont la terre éblouie
Rêva long-temps l'éternité.

Mais on dit que des mers, on dit que des ramées
La tempête apporta comme un grand bruit d'armées
Près du cercueil impérial;
Et l'île entière crut que toutes ses batailles
Accouraient à la fois grossir ses funérailles
De leur cortége filial.

Maintenant, tout se tait sur le tertre sauvage,
Tout dort; l'étranger seul cherche à travers la plage
L'empreinte des pas du lion.
O voyageur, qui viens dans l'île solitaire
Ployer tes deux genoux sur les six pieds de terre
Qui dévorent Napoléon;

O voyageur pensif, si ton ame demande
Quel bras a pu coucher cette taille si grande,
Quel souffle a pu l'anéantir;
Voyageur, souviens-toi qu'ici-bas rien n'est stable;
Et que le même vent qui broie un grain de sable
Déracina Babel et Tyr.

La traduction que nous réimprimons ici parut en 1836; Lyon, Sauvignet, in-18, et ne fut tirée qu'à cent exemplaires. Depuis lors, M. de Montgrand, traducteur des *Fiancés*, a publié une bonne version des *Hymnes;* Marseille, imprimerie de Marius Olive, 1837, in-8, avec le texte en regard.



HYMNES.

INNI SACRI.

Il Natale.

Qual masso, che dal vertice
Di lunga erta montana,
Abbandonato a l' impeto
Di romorosa frana,
Per lo scheggiato calle,
Precipitando a valle,
Batte sul fondo e sta;

Là dove cadde, immobile
Giace in sua lenta mole;
Nè per mutar di secoli
Fia che riveggia il sole
De la sua cima antica,

HYMNES SACRÉS.

La Nativité.

Tel que le rocher qui, du sommet d'une montagne haute et escarpée, s'il est abandonné au penchant impétueux d'un bruyant éboulement, roule et se précipite à travers les éclats qui volent sur son passage, vient battre au fond de la vallée et s'arrête ;

Aux lieux où il tomba, sa lourde masse gît immobile, et, malgré la succession des siècles, jamais il ne reverra le soleil de son antique

Se una virtude amica
In alto nol trarrà;

Tal si giaceva il misero
Figliuol del fallo primo,
Dal dì che una ineffabile
Ira promessa, all' imo
D' ogni malor gravollo,
Onde il superbo collo
Più non potea levar.

Qual mai fra i nati a l' odio
Qual era mai persona,
Che al Santo inaccessibile
Potesse dir: Perdona!
Far novo patto eterno?
Al vincitore inferno
La preda sua strappar?

Ecco ci è nato un Parvolo,
Ci fu largito un Figlio;
Le avverse forze tremano
Al mover del suo ciglio;
A l'uom la mano Ei porge,
Che si ravviva, e sorge
Oltre l'antico onor.

Da le magioni eteree
Sgorga una fonte e scende,

cime, à moins qu'une puissance amie ne le reporte en haut ;

Tel gisait le fils infortuné de la première faute, depuis le jour où une indicible colère, promise , le plongea dans l'abîme du malheur d'où il ne pouvait relever jamais sa tête superbe.

Parmi toutes ces générations vouées à la haine, quel homme y avait-il qui pût dire au Saint inaccessible : Pardonne ! et faire encore une alliance éternelle, et arracher sa proie au vainqueur infernal ?

Voilà qu'un Enfant nous est né, et qu'il nous a été donné un Fils ; les puissances ennemies tremblent d'effroi au mouvement de ses cils ; Il tend sa main à l'homme, qui se ranime et s'élève au-delà de sa gloire première.

Du sein des demeures éthérées jaillit et descend une fontaine, qui, fraîche et limpide, s'é-

E nel borron dei triboli
Vivida si distende ;
Stillano mele i tronchi :
Ove copriano i bronchi ,
Ivi germoglia il fior.

O Figlio, o Tu cui genera
L'Eterno eterno seco ,
Qual ti può dir dei secoli :
Tu cominciasti meco ?
Tu sei : del vasto empiro
Non ti comprende il giro :
La tua parola il fè'.

E Tu degnasti assumere
Questa creata argilla ?
Qual merto suo, qual grazia
A tanto onor sortilla ?
Se in suo consiglio ascoso
Vince il perdon, pietoso
Immensamente Egli è.

Oggi Egli è nato : ad Efrata ,
Vaticinato ostello ,
Ascese un'alma Vergine ,
La gloria d'Israello ,
Grave di tal portato ;
Da chi'l promise è nato ;
Dond'era atteso uscì.

panche dans les ravins des tribulations. Les arbres distillent le miel, et où croissaient les broussailles, là germent les fleurs.

O Fils, ô Toi que l'Eternel engendre éternellement avec lui, quel est le siècle d'entre les siècles qui puisse te dire : Tu commenças quand moi ? — O Fils, tu es; les espaces du vaste empyrée ne peuvent te contenir; c'est ta parole qui le fit.

Et tu daignas te revêtir de cette argile créée! Quel mérite, quelle grâce put donc lui valoir cet insigne honneur? Si, dans les secrets desseins de Dieu, le pardon l'emporte, il faut bien qu'Il ait une immense miséricorde.

C'est aujourd'hui qu'Il est né. — A Ephrata, au lieu désigné par le prophète, est montée une Vierge merveilleuse, la gloire d'Israël, riche d'un tel fardeau. Il est né de Celui qui l'avait promis; Il est sorti d'où Il était attendu.

La mira Madre in poveri
Panni il Figliuol compose,
E nell' umil presepio
Soavemente il pose;
E l'adorò, beata!
Innanzi al Dio prostrata,
Che il puro sen le aprì.

L'Angiol del cielo, agli uomini
Nunzio di tanta sorte,
Non dei potenti volgesi
A le vegliate porte;
Ma fra i pastor devoti,
Al duro mondo ignoti,
Subito in luce appar.

E intorno a Lui, per l'ampia
Notte calati a stuolo,
Mille celesti strinsero
Il fiammeggiante volo,
E accesi in dolce zelo,
Come si canta in cielo,
A Dio gloria cantar.

L'allegro inno seguirono,
Tornando al firmamento;
Fra le varcate nuvole
Allontanossi, e lento
Il suon sacrato ascese,
Fin che più nulla intese
La compagnia fedel.

L'admirable Mère enveloppa l'Enfant de pauvres langes, et le plaça doucement dans l'humble étable, puis l'adora, la Bienheureuse! prosternée qu'elle était, devant le Dieu qui avait ouvert ses chastes flancs.

L'ange du ciel, envoyé pour annoncer aux hommes une si grande nouvelle, ne se dirige point vers les portes des puissants, où veillent des gardes; mais au milieu des pieux pasteurs, que ne connaît pas le monde orgueilleux, il apparaît soudain environné de lumière.

Autour de l'Enfant divin, à travers la vaste nuit, mille envoyés célestes descendant en foule, pressent leur vol flamboyant, et, remplis d'une douce ardeur, chantent : Gloire à Dieu, comme on le chante dans le ciel.

Ils poursuivent l'hymne joyeux, en retournant à la voûte azurée; le chant sacré s'éloigne et monte, monte lentement à travers les nuages, puis la troupe fidèle n'entend plus rien.

Senza indugiar, cercarono
L'albergo poveretto
Quei fortunati, e videro,
Siccome a lor fu detto,
Videro in panni avvolto,
In un presepe accolto
Vagire il Re del ciel.

Dormi, o Fanciul, non piangere;
Dormi, o Fanciul celeste;
Sovra il tuo capo stridere
Non osin le tempeste;
Use su l'empia terra,
Come cavalli in guerra,
Correr dinanzi a Te.

Dormi, o Celeste, i popoli
Chi nato sia non sanno;
Ma il dì verrà che nobile
Retaggio tuo saranno;
Che in quell' umil riposo,
Che ne la polve ascoso
Conosceranno il Re.



Aussitôt, ces heureux pasteurs cherchent le pauvre gîte, et, comme il leur avait été dit, ils voient enveloppé de langes, couché dans une étable et vagissant, le Roi du ciel.

Dors, ô Enfant, ne pleure pas; dors, ô Enfant céleste; que les orages n'osent point mugir sur ta tête, les orages qui, sur la terre impie, sont accoutumés à courir devant Toi, comme les coursiers dans les batailles.

Dors, ô Enfant céleste; les peuples ne savent point quel est celui qui est né; mais viendra le jour où ils seront ton noble héritage ; le jour où, dans cet humble repos, sous la poussière qui te cache, ils reconnaîtront leur Roi.



La Passione.

O tementi dell' ira ventura,
Cheti e gravi oggi al tempio moviamo,
Come gente che pensi a sventura,
Che improvviso s'intese annunziar.
Non s'aspetti di squilla il richiamo;
Nol concede il mestissimo rito;

La Passion.

O vous qui redoutez la colère à venir, graves et recueillis allons aujourd'hui au temple, comme des gens tout absorbés dans la pensée d'un malheur qui leur fut annoncé lorsqu'ils y pensaient le moins; n'attendons pas l'appel de

Qual di donna, che piange il marito,
È la vesta del vedovo altar.

Cessan gl'inni e i misteri beati,
Fra cui scende per mistica via,
Sotto l'ombra dei panni mutati,
L'Ostia viva di pace e d'amor.
S'ode un carme; l'intento Isaia
Profferì questo sacro lamento
In quel dì che un divino spavento
Gli affannava il fatidico cuor.

Di chi parli, o Veggente di Giuda?
Chi è costui che dinanzi a l'Eterno
Spunterà come tallo da nuda
Terra, lunge da fonte vital?
Questo fiacco pasciuto di scherno,
Che la faccia si copre d'un velo,
Come fosse un percosso dal cielo,
Il novissimo d'ogni mortal?

Egli è il Giusto che i vili han trafitto,

l'airain pieux ; les tristesses du rit ne le permettent pas ; la robe de l'autel veuf est celle de l'épouse qui pleure son époux.

Ils cessent les hymnes et les saints mystères, au milieu desquels descend, par une route mystique, sous l'ombre des pains transformés, l'Hostie vivante, l'Hostie de paix et d'amour. On entend un hymne ; l'attentif Isaïe laissa tomber cette lamentation sacrée, le jour où un divin effroi consternait son cœur de prophète.

De qui parles-tu, Voyant de Juda ? Quel est celui qui, devant l'Eternel, surgira comme un rejeton sorti d'une terre aride, loin de la source vivifiante ? Quel est cet homme faible, abreuvé de mépris, qui se couvre la face d'un voile, comme s'il était frappé du ciel, comme s'il était le dernier des mortels ?

C'est le Juste, que les méchants ont percé

Ma tacente, ma senza tenzone;
Egli è il Giusto, e di tutti il delitto
Il Signor sul suo capo versò.
Egli è il Santo, il predetto Sansone,
Che morendo francheggia Israele,
Che volente a la sposa infedele
La fortissima chioma lasciò;

Quei che siede sui cerchi divini,
E d'Adamo si fece figliuolo,
Nè sdegnò coi fratelli tapini
Il funesto retaggio partir,
Volle l'onte, e ne l'anima il duolo,
E le angosce di morte sentire,
Et il terror che seconda il fallire,
E che mai non conobbe il fallir.

La repulsa al suo prego sommesso,
L'abbandono del Padre sostenne;
Oh spavento! l'orribile amplesso
D'un amico spergiuro soffrì.
Ma simile quell'alma divenne
Alla notte de l'uomo omicida:
Di quel sangue sol ode le grida,
E s'accorge che sangue tradì.

de leurs coups, mais sans qu'il élevât la voix, sans qu'il résistât ; c'est le Juste, et le Seigneur a versé sur sa tête les fautes de tous. C'est le Saint, le Samson prédit, qui, par sa mort, affranchit Israël, et qui volontairement à l'épouse infidèle abandonne sa chevelure de fort.

C'est Celui qui s'assied sur les sphères divines, qui s'est fait enfant d'Adam, qui n'a point dédaigné de partager le funeste héritage avec ses malheureux frères, qui a voulu souffrir la honte, qui a voulu sentir dans son ame et la douleur et les angoisses de la mort, et la terreur qui accompagne la faute, Lui qui jamais ne sut faillir.

Il vit repousser son humble prière, et soutient l'abandon du Père. O terreur ! il souffrit l'horrible baiser d'un ami parjure, mais l'ame du traître devient pareille à la nuit de l'homicide ; elle n'entend que les cris de ce sang, et s'aperçoit quel est le sang qu'elle a trahi.

Oh spavento! lo stuol dei beffardi
Baldo insulta a quel volto divino,
Ove intender non osan gli sguardi
Gl' incolpabili figli del ciel!
Come l'ebro desidera il vino,
Ne le offese quell'odio s'irrita;
E al maggior dei delitti l'incita
Del delitto la gioja crudel.

Ma chi fosse quel tacito reo,
Che dinanzi al suo seggio profano
Strascinava il protervo Giudeo,
Come vittima innanzi a l'altar,
Non lo seppe il superbo Romano;
Ma fe'stima il deliro potente
Che giovasse col sangue innocente
La sua vil sicurtade comprar.

Su nel cielo in sua doglia raccolto
Giunse il suono d'un prego esecrat
I celesti copersero il volto,
Disse Iddio; Qual chiedete sarà,
E quel sangue, dai padri impre
Sulla misera prole ancor cade,

O effroi ! une foule insultante baffoue audacieusement cette face divine que n'osent contempler les purs enfants du ciel. De même que l'ivresse appelle encore le vin, de même la haine de cette foule impie grandit aux outrages qu'elle prodigue, et se sent excitée au plus grand des forfaits par la joie féroce du crime.

Or, quel était cet accusé silencieux, que le Juif insolent traînait à son profane tribunal, comme une victime à l'autel, l'orgueilleux Romain ne le sut point ; mais il crut, le puissant insensé, qu'il lui fallait, au prix du sang innocent, acheter sa lâche sécurité.

Là-haut, dans les cieux recueillis en leur douleur, monta le son d'une exécrable prière ; les anges se voilèrent la face, et Dieu dit alors : Ce que vous demandez se fera ! Et le sang maudit par les pères tombe encore sur leurs fils infortunés, qui, renouvelés d'âge en âge,

Che, mutata d'etade in etade,
Scosso ancor dal suo capo non l'ha.

Ecco appena sul letto nefando
Quell'Afflitto depose la fronte,
E, un altissimo grido levando,
Il supremo sospiro mandò;
Gli uccisori esultanti in sul monte
Di Dio l'ira già grande minaccia;
Già da l'ardue vedette s'affaccia,
Quasi accenni: Fra poco verrò.

O gran Padre! per Lui che s'immola,
Taccia alfine quell'ira tremenda;
E dei ciechi l'insana parola
Volgi in meglio, pietoso Signor.
Sì, quel Sangue sovr'essi discenda,
Ma sia pioggia di mite lavacro;
Tutti errammo; di tutti quel sacro
Santo Sangue cancelli l'error.

E tu, Madre, che immota vedesti
Un tal Figlio morir su la croce,

ne l'ont point encore secoué de dessus leurs têtes.

Voilà ; à peine, sur l'horrible couche, la Victime affligée a-t-elle déposé le front, et rendu le dernier soupir, en poussant un grand cri ; déjà la grande colère de Dieu menace sur la montagne les meurtriers joyeux qui s'applaudissent, déjà il se montre de ses hautes védettes, et semble dire : Dans peu je viendrai.

O Père souverain! que par celui qui s'immole, cette colère terrible se taise enfin; donne un sens meilleur, Dieu clément, à la parole insensée de ces aveugles. Oui, que ce sang retombe sur eux, mais qu'il soit une douce pluie pour les purifier; nous errâmes tous; que la faute de tous soit effacée par ce sang divin.

Et toi, ô Mère, qui vis immobile un tel Fils mourir sur la croix, prie pour nous, reine des affligés, afin que nous puissions le contem-

Per noi prega, o Regina dei mesti,
Che il possiamo in sua gloria veder;
Che i dolori, onde il secolo atroce
Fa dei buoni più tristo l'esiglio,
Misti al santo patir del tuo Figlio,
Ci sien pegno d'eterno goder.



pler dans sa gloire. Les souffrances par lesquelles le monde, en sa malice, rend plus triste encore l'exil des bons, fais que, mêlées aux saintes douleurs de ton Fils , elles deviennent pour nous le gage d'une éternelle joie.



La Risurrezione.

È risorto : or come a morte
La sua preda fu ritolta?
Come ha vinte l'atre porte ,
Come è salvo un'altra volta
Quei che giacque in forza altrui ?
Io lo giuro per Colui
Che da'morti il suscitò ,

La Résurrection.

Il est ressuscité ! Et comment à la mort sa proie a-t-elle été arrachée ? comment a-t-il vaincu les sombres portes ? comment se trouve-t-il sauvé, le captif qui fut en la puissance d'autrui ? — Je le jure par Celui qui l'a rappelé d'entre les morts,

È risorto : il capo santo
   Più non posa nel sudario ;
   È risorto ; da l'un canto
   De l'avello solitario
   Sta il coperchio rovesciato :
   Come un forte inebriato
   Il Signor si risvegliò.

Come a mezzo del cammino,
   Riposato a la foresta
   Si risente il pellegrino
   E si scote da la testa
   Una foglia inaridita,
   Che dal ramo dipartita
   Lenta lenta vi ristè :

Tale il marmo inoperoso,
   Che premea l'arca scavata,
   Gittò via quel Vigoroso,
   Quando l'anima tornata
   Dalla squallida vallea
   Al Divino che tacea :
   Sorgi, disse, io son con te.

Che parola si diffuse
   Fra i sopiti d'Israele ?
   Il Signor le porte ha schiuse !
   Il Signor, l'Emanuele !
   O sopiti in aspettando,
   È finito il vostro bando,
   Egli è desso, il Redentor.

Il est ressuscité! — Sa tête sainte ne repose plus dans le suaire; Il est ressuscité, et à côté du solitaire tombeau, la pierre qui le recouvrait gît renversée; comme un fort qui revient de l'ivresse, le Seigneur s'est réveillé.

Comme le pélerin, à moitié du voyage, s'étant reposé dans la forêt, se lève et secoue de sa tête une feuille séchée, qui lentement, lentement tombée des rameaux, s'était arrêtée sur son front;

Ainsi, le marbre inutile, qui pesait sur sa tombe, le Dieu Fort l'a jeté loin de lui, quand son ame, du fond de la vallée sombre, a dit au corps divin qui reposait silencieux : « Lève-toi, me voici! »

Quelle parole s'est répandue chez les morts d'Israël? — Le Seigneur a ouvert les portes, le Seigneur, l'Emmanuel. O vous qui dormiez en l'attendant, votre exil est achevé; c'est Lui, c'est le Rédempteur!

Pria di Lui nel regno eterno
Che mortal sarebbe asceso?
A rapirvi al muto inferno,
Vecchi padri, Egli è disceso;
Il sospir del tempo antico,
Il terror de l'inimico,
Il promesso Vincitor.

Ai mirabili Veggenti,
Che narrarono il futuro,
Come il padre ai figli intenti
Narra i casi che già furo,
Si mostrò quel sommo sole,
Che parlando in lor parole,
A la terra Iddio giurò;

Quando Aggeo, quando Isaìa
Mallevaro al mondo intero
Che il Bramato un dì verria;
Quando assorto in suo pensiero
Lesse i giorni numerati,
E de gli anni ancor non nati
Danïel si ricordò.

Era l'alba, e molli il viso
Maddalena e l'altre donne
Fean lamento in su l'Ucciso;
Ecco tutta di Sionne

Quel mortel, avant Lui, serait monté dans l'éternel royaume? C'est pour vous arracher à l'enfer muet, vieux Pères, qu'Il est descendu, Lui que les jours anciens appelaient de leurs soupirs; Lui, l'épouvante de l'ennemi; Lui, le vainqueur annoncé.

Aux merveilleux Voyants qui racontèrent l'avenir, ainsi qu'un père à ses enfants attentifs raconte les faits passés, se montra le grand jour que Dieu, par leur bouche, avait juré de donner à la terre;

Alors qu'Aggée, alors qu'Isaïe garantirent au monde entier que le Désiré viendrait enfin; alors que, absorbé dans sa pensée, Daniel lisait les jours comptés, et se ressouvenait des années encore à naître.

C'était à l'aube; Magdeleine et les autres femmes, le visage languissant, pleuraient le Crucifié; voilà que la montagne de Sion s'émeut

Si commosse la pendice,
E la scolta insultatrice
Di spavento tramortì.

Un estranio giovinetto
Si posò sul monumento;
Era folgore l'aspetto,
Era neve il vestimento;
A la mesta che'l richiese
Diè risposta quel cortese:
È risorto; non è qui.

Via coi pallii disadorni
Lo squallor de la viola;
L'oro usato a splender torni;
Sacerdote, in bianca stola,
Esci ai grandi ministeri,
Fra la luce dei doppieri
Il Risorto ad annunziar.

Da l'altar si mosse un grido:
Godi, o Donna alma del cielo,
Godi; il Dio cui fosti nido
A vestirsi il nostro velo,
È risorto, come il disse;
Per noi prega; Egli prescrisse
Che sia legge il tuo pregar.

tout entière, et que la sentinelle insultante a pâli d'effroi.

Un jeune homme étranger s'est assis sur le tombeau; son visage est de feu, ses vêtements ont la blancheur de la neige, et à la femme affligée qui l'interroge il répond avec douceur! « Il est ressuscité, il n'est point ici ! »

Loin , tous les vêtements sans ornements et la pâleur de la violette ; que l'or accoutumé brille de nouveau; prenant une blanche robe, viens, ô prêtre, viens à tes hautes fonctions, et annonce, au milieu des flambeaux étincelanst, le Dieu ressuscité.

De l'autel s'est fait entendre un cri : Réjouis-toi, noble souveraine du ciel, réjouis-toi ; le Dieu qui, dans tes chastes flancs, se revêtit de notre argile , est ressuscité, comme Il l'avait prédit; prie pour nous ; il a voulu que tes prières fussent des lois.

O fratelli, il santo rito
Sol di gaudio oggi ragiona;
Oggi è giorno di convito;
Oggi esulta ogni persona;
Non è madre che sia schiva
De la spoglia più festiva
I suoi bamboli vestir.

Sia frugal del ricco il pasto;
Ogni mensa abbia i suoi doni,
E il tesor negato al fasto
Di superbe imbandigioni
Scorra amico a l'umil tetto;
Faccia il desco poveretto
Più ridente oggi apparir.

Lunge il grido e la tempesta
De'tripudj inverecondi;
L'allegrezza non è questa
Di che i giusti son giocondi;
Ma pacata in suo contegno,
Ma celeste, come segno
Della gioja che verrà.

Oh! beati, a lor più bello
Spunta il sol de'giorni santi.

O frères , le rit sacré ne parle aujourd'hui que d'allégresse ; aujourd'hui, c'est jour de pieux festin ; aujourd'hui chacun se livre à la joie; pas de mère qui oublie de revêtir de leurs plus beaux habits de fête ses petits enfants.

Qu'il soit frugal le repas du riche, que chaque table ait ses présents; que le trésor refusé aux banquets fastueux et superbes pénètre en ami sous l'humble toit ; qu'il donne aujourd'hui un plus riant aspect au festin du pauvre.

Loin tous les cris tumultueux des profanes divertissements ; ce n'est point cette joie qui réjouit les justes ; ils aiment une joie calme en son allure, une joie toute céleste, et qui soit comme une image de la joie à venir.

Oh ! bienheureux mortels ! pour eux se lève plus beau le soleil des jours saints ; mais

Ma che fia di chi rubello
Mosse, ahi! stolto, i passi erranti
Sul la via che a morte guida?
Nel Signor chi si confida
Col Signor risorgerà.



que deviendra-t-il l'homme indocile qui promène hélas ! follement dans les chemins de la mort ses pas vagabonds ? Quiconque dans le Seigneur se confie ressuscitera avec le Seigneur.



La Pentecoste.

Madre dei Santi ; immagine
De la città superna ,
Del sangue incorruttibile
Conservatrice eterna ;
Tu che , da tanti secoli ,
Soffri , combatti , e preghi ;
Che le tue tende spieghi
Da l'uno a l'altro mar ;

La Pentecôte.

Mère des saints, image de la cité céleste, conservatrice éternelle du sang incorruptible, toi qui depuis tant de siècles, souffres, combats et pries, et dont les tentes se déploient de l'une à l'autre mer ;

Asile de ceux qui espèrent, Église du Dieu vivant, où étais-tu? Quel coin du monde te recueillait naissante, lorsque ton roi fut traîné par des hommes pervers pour mourir sur la colline, et que, du haut de son autel sublime, Il empourpra la terre avec son sang?

Et lorsque, sortie des ténèbres, sa dépouille divine émit le souffle puissant de la seconde vie; et lorsque, portant dans ses mains le prix du pardon, il s'élança de la poudre d'ici-bas jusqu'au trône du Père;

Compagne de ses gémissements, confidente de ses mystères, toi, fille immortelle de sa victoire, où étais-tu? Tout entière à veiller dans ton effroi, n'ayant de sécurité que dans l'oubli, tu veillais en de solitaires murs, jusqu'à ce jour sacré,

Où l'Esprit rénovateur descendit sur toi, alluma dans ta droite l'inextinguible flambeau, te

Quando segnal dei pòpoli
Ti collocò sul monte,
E ne' tuoi labbri il fonte
De la parola aprì.

Come la luce rapida
Piove di cosa in cosa,
E i color varii suscita,
Ovunque si riposa;
Tal risonò moltiplice
La voce de lo Spiro;
L'Arabo, il Parto, il Siro
In suo sermon l'udì.

Adorator de gl' idoli,
Sparso per ogni lido,
Volgi lo sguardo a Solima,
Odi quel santo grido;
Stanca del vile ossequio
La terra a Lui ritorni:
E voi che aprite i giorni
Di più felice età,

Spose, cui desta il subito
Balzar del pondo ascoso,
Voi, già vicine a sciogliere
Il grembo doloroso;
Alla bugiarda pronuba

plaça sur la montagne, comme un fanal des peuples, et ouvrit sur tes lèvres la source de la parole.

De même que la rapide lumière ruisselle d'objets en objets, et suscite les diverses couleurs , partout où elle se répand, de même retentit multiple la voix du souffle divin; l'Arab e, le Syrien, le Parthe l'entendirent, chacun dans son langage.

Adorateurs des idoles, jetés sur toutes les rives, tournez vos regards vers Solyme, écouter ces paroles saintes ; fatiguée d'une vile servitude, que la terre enfin revienne au Seigneur; et vous qui ouvrez les jours d'un âge plus fortuné ,

Épouses que réveille le soudain tressaillement du fruit caché dans votre sein , vous qui êtes déjà près de délivrer vos flancs douloureux , n'adressez pas vos chants à la vaine déesse des

Non sollevate il canto,
Cresce serbato al Santo
Quel che nel sen vi sta.

Perchè, baciando i pargoli,
La schiava ancor sospira?
E il sen che nutre i liberi
Invidiando mira?
Non sa che al regno i miseri
Seco il Signor solleva?
Che a tutti i figli d'Eva
Nel suo dolor pensò?

Nova franchigia annunziano
I cieli, e genti nove;
Nove conquiste, e gloria
Vinta in più belle prove;
Nova, ai terrori immobile
E a le lusinghe infide,
Pace, che il mondo irride,
Ma che rapir non può.

O Spirto! supplichevoli
A' tuoi solenni altari,

mariages ; c'est au Dieu saint qu'est destiné ce que vous portez dans vos entrailles.

Pourquoi, en couvrant ses fils de baisers, l'esclave soupire-t-elle encore, et regarde-t-elle d'un œil d'envie le sein qui nourrit des enfants libres? ne sait-elle pas que le Seigneur élève avec lui les malheureux jusqu'à son royaume, et que, dans sa douleur, il pensa à tous les fils d'Ève ?

Les cieux proclament de nouvelles franchises et des nations nouvelles; de nouvelles conquêtes et une gloire acquise par de plus belles actions que les gloires passées; une nouvelle paix, inaccessible aux terreurs et aux illusions menteuses; une paix dont le monde se rit, mais qu'il ne peut ravir.

O Esprit! humblement prosternés devant tes augustes autels, soit que nous vivions seuls

Soli per selve inospite,
Vaghi in deserti mari,
Da l'Ande algenti al Libano,
D'Ibernia a l'irta Haiti,
Sparsi per tutti i liti,
Ma d'un cor solo in Te,

Noi t'imploriam! Placabile
Spirto, discendi ancora,
Ai tuoi cultor propizio,
Propizio a chi t'ignora;
Scendi e ricrea; rianima
I cor nel dubbio estinti;
E sia divina ai vinti
Il Vincitor mercè.

Discendi, Amor; negli animi
L'ire superbe attuta;
Dona i pensier che il memore
Ultimo di non muta.
I doni tuoi benefica,
Nutra la tua virtude;
Siccome il Sol che schiude
Dal pigro germe il fior,

Che lento poi su le umili
Erbe morrà non colto,

dans les forêts inhospitalières, soit que nous errions sur des mers désertes, des Andes glacées au Liban, de l'Hibernie à la sauvage Haïti, jetés sur tous les rivages, mais réunis d'un seul cœur en toi,

Nous t'implorons. Esprit clément, descends encore; descends propice à tes adorateurs, propice à qui ne te connaît pas. Viens et renouvelle; ranime les cœurs éteints dans le doute, et que le vainqueur devienne la divine récompense des vaincus.

Descends, ô Amour; calme dans les ames les colères superbes; inspire-nous ces pensées que, dans ses souvenirs, ne peut changer le jour suprême; que ta vertu bienfaisante entretienne tes dons. Comme le soleil qui fait éclore, au sein du germe paresseux, la fleur,

Qui bientôt mourra peu à peu sans culture sur les herbes vulgaires, et qui ne

Nè sorgerà coi fulgidi
Color del lembo sciolto,
Se fuso a lui ne l'etere
Non tornerà quel mite
Lume, dator di vite,
E infaticato altor.

Noi t'imploriam! Nei languidi
Pensier de l'infelice,
Scendi, piacevol Alito,
Aura consolatrice;
Scendi bufera ac tumidi
Pensier del violento;
Vi spira uno sgomento
Che insegni la pietà.

Per Te sollevi il povero
Al Ciel, ch'è suo, le ciglia;
Volga i lamenti in giubilo,
Pensando a Cui somiglia:
Cui fu donato in copia
Doni con volto amico,
Con quel tacer pudico,
Che accetto il don ti fa.

Spira dei nostri bamboli
Ne l'innocente riso;
Spargi la casta porpora

s'élèvera point avec les brillantes couleurs de son calice entr'ouvert, si vers elle ne revient, ruisselant dans l'Éther , cette douce lumière , source de vie, féconde et intarissable.

Nous t'implorons. Dans ses sombres pensées de l'infortune descends , ô haleine suave , souffle consolateur ; descends , impétueuse tempête , dans les desseins orgueilleux de l'homme violent, et fais-y pénétrer un effroi qui lui enseigne la miséricorde.

Par toi, que le pauvre lève ses yeux vers le ciel qui lui appartient; qu'il change ses lamentations en accents de joie, en songeant à qui il ressemble. Celui à qui il fut donné abondamment, qu'il donne avec un visage ami, avec ce pudique silence, qui te rend le don agréable.

Respire dans le ris innocent de l'enfance; répands la chaste rougeur sur le visage des

A le donzelle in viso;
Manda a le ascose vergini
Le pure gioje ascose;
Consacra de le spose
Il verecondo amor.

Tempra dei baldi giovani
Il confidente ingegno;
Reggi il viril proposito
Ad infallibil segno;
Adorna la canizie
Di liete voglie sante;
Brilla nel guardo errante
Di chi sperando muor.

jeunes filles; donne aux vierges cachées les pures joies cachées comme elles ; consacre le pudique amour des épouses.

Tempère le présomptueux esprit de la jeunesse audacieuse; dirige vers un but infaillible les pensées de l'homme mûr; pare de saints et joyeux désirs les cheveux blancs; et brille dans les regards errants de celui qui meurt avec l'espérance.



Il Nome di Maria.

Tacita un giorno a non so qual pendice
Salìa d'un fabbro nazaren la sposa;
Salìa non vista a la magion felice
D'una pregnante annosa;

E detto salve a lei, che in riverenti

Le Nom de Marie.

Pensive, un jour, montait par je ne sais quelle colline l'épouse d'un artisan de Nazareth; elle montait inaperçue vers la maison fortunée d'une femme enceinte, au déclin de l'âge ;

Et, après avoir salué cette femme, qui honora

Accoglienze onorò l'inaspettata,
Dio lodando, sclamò: Tutte le genti
Mi chiameran beata.

Deh! con che scherno udito avria i lontani
Presagi allor l'età superba! Oh! tardo
Nostro consiglio! oh! de gl'intenti umani
Antiveder bugiardo!

Noi testimoni che a la tua parola
Obbediente l'avvenir rispose,
Noi serbati a l'amor, nati a la scola
De le celesti cose,

Noi sapiamo, o Maria, ch' Ei solo attenne
L'alta promessa che da Te s'udia,
Ei che in cor la ti pose; a noi solenne
È il nome tuo, Maria.

A noi Madre di Dio quel nome suona;
Salve, beata. Che s'agguagli ad esso
Qual fu mai nome di mortal persona,
O che li vegna appresso?

d'un accueil respectueux sa présence inattendue, elle s'écria, louant Dieu : Toutes les nations m'appelleront bienheureuse.

Oh ! avec quel dédain le siècle orgueilleux n'eût-il point entendu alors ces présages d'avenir ! Oh ! misérable sagesse humaine ! Oh ! trompeuse prévoyance des pensées de l'homme !

Nous, qui sommes témoins que l'avenir docile a répondu à ta parole ; nous réservés à l'amour des choses célestes, et nés à leur école,

Nous savons, ô Marie, que l'Éternel seul s'est chargé d'accomplir la haute promesse qui fut ouïe sortant de ta bouche ; nous savons qu'il la mit dans ton cœur ; ton nom est solennel pour nous, ô Marie.

Pour nous ce nom veut dire : Mère de Dieu. Salut, Bienheureuse ! Quel nom de créature mortelle s'égala jamais à celui-là, ou put en approcher ?

Salva, beata. In quale età scortese
Quel sì caro a ridir nome si tacque?
In qual dal padre il figlio non l'apprese?
Quai monti mai, quali acque

Non l'udiro invocar? La terra antica
Non porta sola i tempi tuoi, ma quella
Che il Genovese divinò, nutrica
I tuoi cultori anch'ella.

In che lande selvagge, oltre quai mari
Di sì barbaro nome fior si coglie,
Che non conosca de' tuoi miti altari
Le benedette soglie?

O Vergine, o Signora, o Tuttasanta,
Che bei nomi ti serba ogni loquela!
Più d'un popol superbo esser si vanta
In tua gentil tutela.

Te, quando sorge, e quando cade il die,
E quando il sole a mezzo corso il parte,

Salut, Bienheureuse ! En quel âge discourtois ne fut pas prononcé un nom si doux à redire ? En quel âge le fils ne l'apprit-il point de son père ? Quelles montagnes, quelles mers

Ne l'entendirent point invoquer ? La terre antique ne porte pas seule tes temples ; celle que devina le Génois nourrit aussi des peuples voués à ton culte.

En quelles landes sauvages ; au delà de quelles mers, si barbares qu'en soit le nom, se cueille-t-il une fleur qui ne connaisse les marches de tes doux et sacrés autels ?

O Vierge, ô Souveraine, ô Toute-Sainte, quels beaux noms te garde chaque langue ! Plus d'un peuple altier se glorifie d'être sous ton aimable tutelle.

C'est toi, quand le jour se lève, toi, quand le jour tombe, toi, quand le soleil au milieu de

Saluta il bronzo, che le turbe pie
Invita ad onorarte.

Nelle paure de la veglia bruna
Te noma il fanciuletto; a Te tremante,
Quando ingrossa ruggendo la fortuna,
Ricorre il navigante.

La femminetta nel tuo sen regale
La sua spregiata lagrima depone,
E a Te, beata, de la sua immortale
Alma gli affanni espone;

A te, che i preghi ascolti e le querele
Non come suole il mondo; nè degl' imi
E dei grandi il dolor col suo crudele
Discernimento estimi.

Tu pur, beata, un dì provasti il pianto;
Nè il dì verrà che d'obblianza il copra;

sa course le partage, c'est toi que salue le bronze qui convie la foule pieuse à te rendre hommage.

Dans ses frayeurs de la nuit noire , c'est toi que nomme le petit enfant ; c'est à toi que recourt le tremblant nautonnier, lorsque s'élève et rugit la tempête.

C'est dans ton sein royal que la faible femme dépose ses larmes dédaignées; c'est encore à toi, Bienheureuse, qu'elle raconte les chagrins de son ame immortelle,

A toi qui écoutes les prières et les plaintes, autrement que ne les écoute le monde, et qui ne discernes point, avec sa cruelle distinction, entre la douleur des grands et la douleur des faibles.

Toi aussi, ô Bienheureuse, tu connus un jour les larmes, et jamais ce jour par un autre ne

Anco ogni giorno se ne parla; e tanto
Secol vi corse sopra.

Anco ogni giorno se ne parla e plora
In mille parti; d'ogni tuo contento,
Teco la terra si rallegra ancora,
Come di fresco evento.

Tanto d'ogni laudato esser la prima
Di Dio la Madre ancor quaggiù dovea;
Tanto piacque al Signor di porre in cima
Questa Fanciulla ebrea.

O prole d'Israello, o ne l' estremo
Caduta, o da si lunga ira contrita,
Non è Costei che in onor tanto avemo
Di vostra gente uscita?

Non è Davidde il ceppo suo? con Lei
Era il pensiei d' vostri antiqui Vati,
Quando annunziaro i verginal trofei
Sovra l'inferno alzati.

sera couvert d'oubli ; on en parle chaque jour encore, et tant de siècles ont passé dessus !

Chaque jour encore, on en parle, on pleure en mille lieux ; avec toi la terre encore se réjouit chacune de tes joies comme d'une chose récente ;

Tant la Mère de Dieu devait être, même ici-bas, plus louée que personne ; tant le Seigneur a voulu placer au faîte cette vierge de la Judée.

O enfants d'Israël, ô nation tombée dans l'extrême abaissement, et brisée par une si longue colère, la Vierge à laquelle nous rendons un tel homme n'est-elle pas sortie d'entre vous?

N'est-elle pas de la souche de David ? C'est avec elle qu'était la pensée de vos antiques prophètes, lorsqu'ils annonçaient les trophées élevés sur l'enfer par une vierge.

Deh! alfin nosco invocate il suo gran nome,
Salve, dicendo, o degli afflitti scampo,
Inclita come il sol, terribil come
Oste schierata in campo.



Oh ! invoquez donc enfin avec nous son grand nom, et dites-lui : Salut, refuge des affligés, toi qui es belle comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille !



Il Cinque Maggio.

Ei fu ; siccome immobile ,
Dato il mortal sospiro ,
Stette la spoglia immemore
Orba di tanto spiro,
Così percossa , attonita
La terra al nunzio stà ;

Le Cinq Mai.

Il n'est plus. Ainsi que sa mortelle dépouille, après son dernier soupir, resta froide, immobile, oublieuse du souffle puissant dont elle était veuve; ainsi la terre, frappée d'étonnement, interdite à l'annonce de sa mort,

Muta pensando all'ultima
Ora dell' uom fatale,
Nè sa quando una simile
Orma di piè mortale
La sua cruenta polvere
A calpestar verrà.

Lui sfolgorante in soglio
Vide il mio Genio e tacque,
Quando con vece assidua
Cadde, risorse, e giacque,
Di mille voci al sonito
Mista la sua non ha.

Vergin di servo encomiò
E di codardo oltraggio,
Sorge or commosso al subito
Sparir di tanto raggio,
E scioglie all'urna un cantico
Che forse non morrà.

Dall' Alpi alle Piramidi,
Dal Mansanare al Reno,
Di quel securo il fulmine
Tenea dietro al baleno;
Scoppiò dal Scilla al Tanai,
Dall' uno all' altro mar.

Fu vera gloria? ai posteri
L'ardua sentenza; nui

Reste muette, en songeant à l'heure dernière de l'homme du destin, et ignore quand une semblable trace de pied mortel viendra fouler sa poussière ensanglantée.

Mon génie le vit sur son trône étincelant de gloire, et se tut; lorsque tour-à-tour il tomba, se releva, pour tomber encore, ma voix jamais ne se mêla au bruit de mille autres voix.

Vierge d'une louange servile comme d'un lâche outrage, ce génie se lève maintenant, ému à la disparition soudaine d'un si grand éclat, et fait entendre sur l'urne funéraire un chant qui peut-être ne mourra point.

Des Alpes aux Pyramides, du Mançanarès au Rhin, sa foudre infaillible suivait l'éclair ; elle éclata de Scylla au Tanaïs, de l'une à l'autre mer.

Etait-ce une véritable gloire? A la postérité cet arrêt difficile ; quant à nous, inclinons

Chiniam la fronte al massimo
Fattor, che volle in lui
Del creator suo spirito
Più vasta orma stampar.

La procellosa e trepida
Gioja d'un gran disegno,
L'ansia d'un cor, che indocile
Serve pensando al regno,
E'l giunge e tiene un premio
Ch'era follia sperar,

Tutto ei provò : la gloria
Maggior dopo il periglio,
La fuga e la vittoria,
La reggia, e'l tristo esiglio,
Due volte nella polvere,
Duo volte in sull' altar.

Ei si nomò : due secoli
L'un contra l'altro armato
Sommessi a lui si volsero
Come aspettando il fato;
Ei fe' silenzio, ed arbitro
S'assise in mezzo a lor.

Ei sparve, e i dì nell' ozio
Chiuse in si breve sponda,

la tête devant l'éternel Créateur, qui voulut imprimer en cet homme une trace plus vaste de son souffle divin.

L'orageuse et frémissante joie d'un grand dessein, l'anxiété d'un cœur qui sert indocile en rêvant le trône, et qui l'obtient, et qui possède un bien qu'il était folie d'espérer,

Il éprouva tout : la gloire plus grande après le danger ; la fuite et la victoire ; le trône et le triste exil ; deux fois dans la poussière, deux fois sur les autels.

Il se nomma : deux siècles, armés l'un contre l'autre, se tournèrent vers lui avec soumission comme dans l'attente de leur destinée ; il commanda le silence, et, en arbitre, s'assit au milieu d'eux.

Il disparut. Une plage étroite reçut oisifs ses derniers jours ; il y fut l'objet d'une envie sans

Segno d'immensa invidia
E di pietà profonda,
D'inestinguibil odio
E d'indomato amor.

Come sul capo al naufrago
L'onda s'avvolve e pesa,
L'onda, su cui del misero
Alta pur dianzi e tesa
Scorrea la vista a scernere
Prode remote invan;

Tal su quell' alma il cumulo
Delle memorie scese.
Oh! quante volte ai posteri
Narrar se stesso imprese,
E sull' eterne pagine
Cadde la stanca man!

Oh! quante volte al tacito
Morir d'un giorno inerte,
Chinati i rai fulminei,
Le braccia al sen conserte,
Stette, e dei dì che furono
L'assalse il sovvenir!

E ripensò le mobili
Tende, e i percossi valli,
E il lampo de' manipoli,
E l'onda de' cavalli,

bornes, d'une pitié profonde, d'une haine inextinguible et d'un amour indompté.

De même que l'onde s'amoncelle et pèse sur la tête du malheureux naufragé, dont la vue naguère haute et fixe s'élançait dans le lointain, et cherchait quelques rives inutilement éloignées;

De même, tout le poids des souvenirs descendit sur cette ame. Oh! combien de fois il essaya de se raconter lui-même à la postérité, et combien de fois sur les pages immortelles retomba sa main fatiguée !

Oh! combien de fois, au silencieux déclin d'un jour sans gloire, ses regards de feu abaissés vers la terre, les bras croisés sur la poitrine, il se tint là assailli par le souvenir des jours qui furent !

Alors il pensa aux tentes mobiles, aux redoutes battues en brèche, à l'éclair des drapeaux, aux ondoyantes lignes des coursiers,



E il concitato imperio,
E il celere obbedir.

Ahi! Forse a tanto strazio
Cadde lo spirto anelo;
E disperò; ma valida
Venne una man dal Cielo
E in più spirabil aere
Pietosa il trasportò,

E l'avviò sui floridi
Sentier della speranza,
Ai campi eterni, al premio
Che i desiderj avanza,
Ov' è silenzio e tenebre
La gloria che passò.

Bella Immortal, benefica
Fede ai trionfi avvezza,
Scrivi ancor questo; allegrati,
Che più superba altezza
Al disonor del Golgota
Giammai non si chinò.

Tu dalle stanche ceneri
Sperdi ogni ria parola,
Il Dio che atterra e suscita,
Che affanna e che consola,
Sulla deserta coltrice
Accanto a Lui posò.

à la rapidité des ordres, à la prompte obéissance des escadrons !

Ah ! peut-être que, sous une si grande ruine, son courage abattu se prit à désespérer? mais une main puissante vint du ciel, et, pieuse, le transporta dans un air plus respirable,

Puis l'envoya, par les sentiers fleuris de l'espérance, vers les champs éternels, recevoir la récompense qui l'emporte sur tous les désirs, aux lieux où la gloire passée n'est que silence et ténèbres.

Glorieuse immortelle, foi bienfaisante et accoutumée aux triomphes, écris celui-ci encore, et réjouis-toi, car jamais hauteur plus superbe ne s'inclina devant la honte du Golgotha.

Repousse loin de ses cendres fatiguées toute parole outrageante ; le Dieu qui abat et qui relève, qui afflige et qui console, s'est reposé près de Lui sur la couche solitaire.

ERRATUM.

Page vij, l. 23, Bruxello, *lisez* : Brunello.

TABLE DES MATIÈRES.

I.

SYNESII HYMNI, INTERPRETE F. PORTO.

II.

HYMNES DE MANZONI.

FIN DE LA TABLE.



